

Simon de Flore

Benjamin Doutey

L'héritage du Père Martin

II

Le soleil ne s'était pas encore levé ce matin-là: la brume, opaque par endroits, diaphane en d'autres, enrobait la cathédrale d'une vaporeuse écharpe de grisaille qui forçait plus encore que de rigueur l'austérité de son mystère. Marie, depuis quelques instants, rôdait devant le Portail Royal, tenant un encombrant fardeau entre ses bras, qu'elle semblait tour à tour vouloir abandonner là, puis immédiatement désirer reprendre pour ne plus le quitter. Une force irrésistible retenait le ballot contre son sein comme si les cieux avaient dû s'entrouvrir, et la foudre s'abattre si jamais elle avait dû commettre l'irréparable. Elle allait et venait, jetait un regard craintif à la dérobée, puis s'adossa, accroupie contre la façade. Elle demeura dans cette position un long moment.

N'était l'heure matinale, on eût pu croire qu'elle vînt mendier, profitant de la pitié que l'enfant susciterait inévitablement chez les dames patronnes de la ville, comme le faisaient alors tant de femmes de son espèce. Mais non! Indifférente à tout ce qui n'était pas l'enfant transi qu'elle portait contre elle, qu'elle ne se résolvait pas encore à abandonner, qu'elle délaisserait pourtant, elle demeurait ainsi, prostrée, hagarde. Pas même désespérée; trop sauvage pour pleurer; tout juste désesparée. L'enfant ne braillait pas: il n'en avait plus la force, gelé qu'il était par l'hiver trop proche et le manque d'amour.

Marie n'avait jamais aimé cet enfant malgré l'entêtement que ce dernier mettait à lui sourire. Il martelait trop en sa mémoire la faute commise quelques mois auparavant avec ce gentilhomme nargué moins par désir, du reste, que par empressement à savourer les délices de sa féminité coupable. Il avait été tendre, plutôt gentil et Marie avait succombé; simplement. Innocemment. Elle n'espérait pas qu'il l'épousât: on n'épouse les bergères que dans les contes. Mais sa grossesse afficha trop ostensiblement les amours ancillaires du jeune homme pour que sa famille pût fermer encore les yeux. Elle l'éloigna; il se laissa entraîné. Elle resta seule, rejetée par les siens, incapables d'affronter l'indignité d'une fille pécheresse. L'histoire est banale. C'est celle de l'innocence ou du péché, qu'importe! Toutes les grandes histoires commencent, ainsi, dans les églogues de l'indignité humaine.

Qu'en ferait-elle désormais, de cet enfantelet mal bâti, à l'ossature toute de guingois; à l'étrange marque rougeâtre sur le front ... comme la signature du démon!

- Plût au Seigneur de me pardonner!

Sans plus regarder ni de gauche ni de droite, avec cet empressement honteux que mettent tous les enfants en fomentant leurs mauvais coups; l'œil couvé d'en-dessous, n'osant rien regarder, croyant ainsi conjurer la menace d'être vue, après d'interminables

atermoiements, après une ultime caresse sur les joues du petits qu'elle concéda comme un maigre viatique offert à celui qui s'en va, sans plus d'autre tendresse que celle du devoir, Marie se dressa brusquement, précipita soudainement son pas, déposa l'enfant sur les marches du portail et s'enfuit avec l'effroi de ceux qui ont vu le diable.

L'enfant resta ainsi, mal emmitouflé dans sa ratine rapiécée et lustrée, qui le réchauffait moins d'ailleurs qu'elle ne l'étouffait. Perçut-il qu'il venait d'être abandonné ou comprit-il à la froidure de ses lèvres qu'aucun sein ne le consolerait plus? Il se mit en tout cas à hurler d'une plainte stridente qui fendit la brume. Aristote et Pythagore eurent beau le couver de leurs regards pétrifiés, ces vénérables chaperons ne purent que réverbérer, sous la voûte sévère l'insondable solitude de celui qui naît.

Alerté par ces pleurs, le Père Martin sortit précipitamment de la cathédrale. Ce prêtre aimait se perdre en d'interminables prières devant Marie, mère de Dieu: il y trouvait l'exaltation d'une foi maternelle qui le consolait souvent des froides arguties d'une théologie qu'il n'aimait pas, mais qu'il enseignait pourtant, par devoir, par habitude peut-être; il y trouvait surtout la pureté d'une affection filiale qu'il fut interdit d'exprimer. Il venait toujours prier ainsi, tôt matin, de peur que la foule des fidèles ne vienne troubler l'intimité secrète de sa dévotion. Ému par un tel tapage qui lui sembla insulter la piété des lieux et la quiétude de l'aurore, il se précipita, disposé à toutes les foudres pour y mettre un terme quand, pétrifié, il s'arrêta devant la petite boule de lainage sale et misérable. Déjà, ne s'en échappaient plus que quelques grognements plaintifs.

C'était un enfant! Non pas les cris de quelque vagabond aviné; non pas les invectives des mendians professionnels qui envahissaient d'ordinaire les marches du temple pour mieux solliciter la pitié des fidèles, mais les pleurs de l'innocence. Alors, l'homme de prière, le prêtre sévère qui n'avait jamais su devant l'enfant que revêtir les plis amers de la sévérité roide, sentit remonter en lui le ruissellement immense de son enfance. Il ne réfléchit plus, lui qui s'appliquait toujours à retenir ses gestes pour en mieux supprimer les conséquences: il prit au contraire l'enfant dans ses bras, un insolite sourire barrant son visage. Le souffle coupé, comme si la larme qui perla subitement au coin de son œil révélait enfin la stérilité de son repentir, incapable d'accomplir d'autre geste comme si le destin avait saisi son âme et déterminé de ne plus la laisser ainsi errer sans but ni sans joie, le Père Martin écarta le lainage d'un geste doux, plutôt inaccoutumé chez lui qui avait toujours affecté avec ses ouailles l'exigence glacée d'une foi sans partage; il caressa la joue de l'enfant et rencontra son regard.

C'est alors seulement que le prêtre remarqua la marque, rosie par les larmes qui ornait le front de l'enfant. Il y lut un message du Ciel!

Il aurait dû, comme on le lui avait prescrit en de pareils cas, porter l'enfant à l'hospice tout proche; ou s'aller au moins enquérir d'une nourrice qui pût prévenir les premiers soins. Mais non! Il emporta l'enfant chez lui. Traversant la place de la cathédrale, il rejoignit la rue des Changes où il s'était ménagé une soupente de méditations et de prières.

Antre étroite, où nulle place ne semblait avoir été préservée pour la vie, encombrée d'images pieuses et de livres qui semblaient vouloir dévorer tout l'espace délaissé par la solitude du prêtre; d'une propreté précaire mais réelle qui démentait le désordre sans cesse renouvelé que le prêtre mettait à ses affaires, il n'y avait là qu'un lit, une table surabondamment recouverte de parchemins, de notules et de feuillets rageusement biffés, une bibliothèque où la foi religieuse semblait avoir peine à préserver sa place menacée par la poussière et les enquêtes mystiques; une cheminée surtout, rarement allumée, mais en face de laquelle trônait une bergère où l'homme aimait à s'asseoir et méditer, luxe qu'il s'accordait, secrètement, avidement. Elle n'était pas même chauffée car il aimait les morsures que le gel infligeait à son âme pécheresse.

Ce matin-là, offensant toutes les légendes qui couraient la ville sur son avarice, il alluma, pour l'enfant, un feu généreux. La cheminée crépita et ronfla des mille délices de sa paternité toute neuve; et l'enfant, enfin, se mit à sourire de ses lèvres rosies.

Plutôt disgracieux, le Père Martin était un petit homme que la nature avait doté d'une solide résistance à la douleur et au chagrin. Réservé, plutôt sec à l'ordinaire il avait sacrifié à son sacerdoce toute la chaleur humaine dont il était capable, ce qui n'était pas énorme. Il faut dire à sa décharge qu'on ne mit pas beaucoup de tendresse à frayer son chemin: enfant lui-même trouvé sur les marches de la cathédrale, il portait le nom trivial de ceux qui surgissent de nulle part; placé tardivement dans une famille dévote qui l'accueillit plus par devoir que par désir croyant ainsi commodément se ménager les faveurs du ciel en lui offrant ce serviteur anonyme, il fut élevé dans la crainte de Dieu et la vénération de l'Église. Nanti d'un parrain prêtre, sa voie était toute tracée. Le séminaire où il fut précipité, sans qu'on lui demandât vraiment s'il désirait intimement prononcer ses vœux, trouva rapidement en lui un jeune homme disposé à toutes les piétés, flexible à tous les renoncements, enhardi à toutes les soumissions. Il avait à présent 47 ans et, de paroisses en chapitres, il traînait son austère solitude, toisant ses ouailles d'un œil moqueur, légèrement méprisant qui le fit détester partout. Cet homme ne savait pas aimer, mais à sa décharge, il faut avouer que nul n'avait jamais pris soin et temps de lui offrir ne fût-ce qu'un sourire chaleureux. La tendresse ne s'apprend pas; elle s'offre. Et nul ne peut donner ce qu'il ne reçut jamais en partage.

A l'évêché, on s'embarrassa longtemps d'un tel prêtre. Ses missions échouaient toujours lamentablement qui écartaient les fidèles de leurs paroisses plutôt que ne les y

faisaient revenir: Martin était trop sec, trop rugueux. Martin s'enferma ainsi dans ses échecs, dans sa rancune, pensant ne trouver de quiétude que dans l'adoration secrète de la Vierge et sans doute fût-il resté ainsi, seul, étranger au genre humain, si la sollicitude du nouvel évêque de Chartres n'avait eu l'idée d'éprouver une dernière fois Martin en lui confiant la charge de la catéchèse. Escomptant que sa sévérité aurait au moins raison de la turbulence des petits beaucerons et saurait tempérer la sève impétueuse de leurs jeunes années, il avait deviné que le commerce continu des enfants parviendrait enfin à adoucir l'âme rugueuse de Martin.

Le projet était magistral qui le métamorphosa. Cet homme, privé de toute attache affective, sut effectivement dénicher aux tréfonds de son âme, le trésor enfoui, presque éteint, d'une vocation paternelle.

Mais il manquait à cet homme plus encore! Sans doute avait-il compensé la raideur de ses précepteurs, l'absence de tendresse aux soirées ensommeillées, par cette ferveur enfiévrée qui le liait à Marie, mère de Dieu; mais il avait toujours nourri à son commerce la pureté trop éthérée que les vierges mettent à leur amour pour y étancher véritablement son immense appétit. Toujours il revenait de ses longues prières matinales, le sentiment fier de la piété accomplie, certes, mais la douleur amère néanmoins martelée au fond de la gorge qui le semblait rejeter hors de la communauté des hommes, et lui refuser le privilège d'être seulement aimable. Il s'était longtemps efforcé d'approcher les fidèles avec aménité, trouvant finalement son content dans un sacerdoce qui faisait de lui un être indispensable; incontournable en tout cas. Mais, avec cette maladresse qui froisse les gestes de ceux dont la tendresse n'a pas éveillé les premiers regards, Martin restait anguleux quand il se croyait tolérant; comminatoire quand il se pensait n'en appeler qu'à la conscience de ses paroissiens; intransigeant quand il s'imaginait tendre main secourable. Il manquait à sa voix cette once d'humanité qui vous rend au moins tolérable aux yeux des autres. Martin le sentait confusément, sans pour autant pouvoir trouver le geste, le sourire ou la couleur de la voix qui le feraient aimer des autres.

Mais surtout, comment avouer, quand on est prêtre, que l'amour de Dieu ne vous rassasie pas? Comme beaucoup, il avait embrassé la carrière par ordre, parce que rien dans son éducation n'avait pu lui indiquer que d'autres voies fussent possibles. Il n'était pas arriviste, non! Sa naissance humble l'en eût dissuadé: l'Église n'est un tremplin social que pour les âmes bien nées. Il était plutôt consciencieux, s'affairant aux tâches qu'on lui confiait avec toute l'application dont il fut capable. Mais lui manquait désespérément la ferveur!

L'ecclésiastique en lui, cédait le pas devant l'homme de bien. Il croyait avec la foi du charbonnier: à force de credo, il finit par croire. Mais Dieu lui restait une idée, abstraite,

trop éloignée pour être aimée; trop forte pour ne pas la respecter; Il ne lui était qu'une absence malheureusement.

Ce matin-là, il n'avait pas réfléchi, mais seulement poussé ce soupir de soulagement par lequel l'être manifeste qu'il trouve enfin devant lui l'aspérité où s'accrocher pour ne plus sombrer.

L'enfant, couché là devant lui, il n'avait pas le droit de le garder: il n'en avait reçu ni la vocation, ni même les rudimentaires aptitudes. Mais qu'importe! Cet enfant serait le sien; il ne pouvait en être autrement. Dieu enfin avait répondu à son cri, si tragiquement retenu en sa gorge durant ces longues années de pénitence.

Son premier mouvement passé, le père Martin songeait devant l'enfant enfin endormi. Qu'allait-il en faire? Comment s'en occuper. Il lui faudrait une nourrice assez discrète pour ne pas alerter l'évêché sur ses tendres desseins; assez habile pour le décharger des soins maternels dont il se savait inapte; assez pieuse surtout pour offrir l'éducation tendre et morale qui seule peut ériger l'homme dans l'enfant.

On vit ainsi le Père Martin parcourir la campagne environnante avec une discréction qui parut coupable au plus candide des villageois. Il se souvint qu'à Saint Prest, une jeune femme venait de perdre son enfant qu'elle n'eut pas même le temps de faire baptiser. Martin l'avait consolée comme il avait pu peinant à la convaincre que même âme non consacrée serait néanmoins reçue en l'amour divin. Elle avait pleuré beaucoup; puis de moins en moins. Elle se consola.

Il alla la voir. Fut-elle ravie? Je ne crois pas: je parle d'un temps où l'enfant, quoique don de Dieu, restait avant tout un poids tant qu'il n'avait pas l'âge des labours. Alors seulement, l'âge de raison atteint, l'enfant érigé en petit d'homme commençait de compter. Goguenarde, présumant quelques coupables amours ecclésiales, la femme accepta néanmoins de s'occuper de l'enfant, alléchée qu'elle fut par la générosité que le Père Martin mit à son offre.

Je veux que vous l'aimiez, comme s'il était votre propre enfant, répéta le Père Martin. Il ne suffira pas que vous le nourrissiez; je veux qu'il soit la chair de votre chair; votre premier, votre unique soin. Rien ne devra être trop beau pour lui: ne vous inquiétez pas, j'y pourvoirai. Mais avant tout, qu'il soit aimé! Il en aura besoin sa vie durant, car cet enfant est un don de Dieu et sa mission est trop grande pour que vous et moi puissions la comprendre.

La femme ne comprit pas trop ce que le prêtre voulut dire, mais au fond elle s'en moquait: elle n'avait d'yeux que pour la bourse ouverte sur la table, qui eût suffi aux soins d'un prince; d'oreille que pour l'enfant qu'elle devrait aimer, elle qui ne pourrait plus en

avoir à soi. L'occasion était trop belle pour elle d'à la fois assouvir ses instincts de mère et ses ambitions tristement terrestres.

- Qu'importe après tout, se dit-elle, si le prêtre a fauté. Ce n'est pas mon affaire, mais la sienne. Et s'il faut l'aimer ce petit, et bien, je l'aimerai. Ce n'est pas, après tout, tâche bien délicate.

- Mais comment devrai-je l'appeler, cet enfant?

- Il se nomme *Simon*. *Simon de Flore*.

- L'enfant serait-il noble, mon père?

- Taisez-vous, commère, vous n'avez pas à en savoir tant. Vous l'appellerez par son prénom, uniquement. Sa digne extraction est un secret que vous partagez avec moi; qui vous lie à moi. Ne soyez pas parjure, de grâce.

Et le prêtre s'en fut. De loin en loin, il rendit visite à l'enfant. Tous les mois d'abord, pendant la première année, puis seulement tous les six mois. Chaque année il pourvut à ses besoins matériels et à la voracité de la nourrice, brave femme au demeurant, mais devenue cupide avec le temps. Il tenait à s'assurer que l'enfant fût correctement traité. Mais il ne voulut pas, avant qu'il n'atteignît l'âge de raison, que *Simon* le vît plus que de nécessaire.

Et c'est ainsi que les années passèrent. *Simon* grandit, devint un robuste gaillard, rustique et bagarreur. De son côté le Père Martin blanchissait à son humble sacerdoce. Nul n'avait rien su, ou rien voulu savoir. Tout juste ses commensaux avaient-ils remarqué que la paix habitait désormais ses rares sourires.

III

Durant toutes ces années où, volontairement, il s'était éloigné du chemin d'enfance de Simon, le Père Martin s'était attaché à ce que nul ne sût à quelle œuvre il s'était désormais consacré. Mais surtout à s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. En voyant l'enfant ce matin-là sur les marches de la cathédrale, il eut une révélation. Mais les années passant, il ne put s'empêcher tour à tour de douter, puis de croire, puis de douter de nouveau, puis de s'effondrer en de pieuses mortifications avant que de renaître à ses baroques enthousiasmes. Il passait ainsi de longues journées, écrasé de prières et de compunction devant la statue de la Vierge. Il attendait d'elle un signe qui le confortât. Mais elle restait impassible, tout juste sembla-t-elle parfois le toiser de son sourire narquois, éprouvant ainsi la fidélité de son abnégation. Mais le Père Martin avait l'entêtement et la patience des grands solitaires: il savait que le signe par Dieu envoyé, le conviait à une tâche trop grandiose pour que le tentateur ne s'y entremette point; trop majestueuse pour ne pas solliciter ce qu'il lui restait de vie.

Monseigneur de Saint-Aignan, évêque de Chartres, avait remarqué cet étrange prêtre, trop compassé devant la Vierge. Il l'observa de loin, puis lui demanda finalement de l'entendre en confession.

Troublé par aussi pressante invite, le Père Martin craignait cette confession où il lui faudrait nécessairement s'exécuter et avouer ainsi son projet quand son âme lui intimait plutôt de garder le silence. Mais pouvait-il pour autant troubler la pureté sincère du confessionnal? Il savait parfaitement déroger aux obligations de son état: l'obéissance à laquelle il s'était engagé interdisait qu'il se donnât d'autres tâches que celles qu'on voulait bien lui confier. Or, depuis que Simon était entré dans sa vie, non seulement il avait résolu sans ordre de pourvoir aux soins du petit, mais surtout il avait engagé des recherches théologiques, au reste plutôt mystiques, que ses supérieurs eussent vraisemblablement désapprouvées.

C'est ainsi qu'à l'heure dite, raidi de peur et de solennité tout étouffant de scrupules en sa robe de bure fraîchement lavée pour l'occasion, le Père Martin entra, penaud et grave, dans le confessionnal où Monseigneur de Saint-Aignan l'attendait déjà.

- Mon fils, je vous vois souvent, trop souvent perdu en prières devant la Sainte Vierge. Loin de moi l'idée de condamner aussi respectable dévotion, mais, pour en faire autant, n'y aurait-il pas quelque coupable idolâtrie? Que cherchez-vous dans cette exclusive dévotion ?

Cette question, le Père Martin la redoutait plus que tout autre. Pouvait-il dire qu'il n'en savait rien? L'état de prêtre, qui était le sien, lui intimait la nécessité d'être aux aguets de chaque mouvement de son âme: il ne pouvait plaider l'innocence. Plus que tout autre chrétien, le prêtre, en prononçant ses vœux, fait serment d'abnégation. Aucune émotion, aucun désir, aucun enthousiasme, rien, si imperceptible qu'il soit, des replis de son âme ne saurait être caché; ni rien rester sien. Le prêtre offre sa vie à Dieu, à l'Église: tout en doit être oblation. Soumis, l'ecclésiastique reste tout juste ce doigt que Dieu pointe vers l'homme par où la Providence signe son amour. Le prêtre est main, saisissant sans cesse la plume pour réécrire la bonne nouvelle que les fidèles désapprennent toujours trop d'entendre; il est bras armé préparant le grand combat de la fin des temps. Mais il ne saurait se mouvoir par lui-même: il est l'acteur d'une pièce qu'il ne doit surtout pas écrire lui-même car la place qu'il occupe sur la scène du monde lui fut assignée par Celui qui seul connaît la fin du drame.

La confession est la marque tangible de cette nécessaire abnégation: exercice implacable où l'homme disparaît sous l'enfant que le Seigneur nous avait demandé de redevenir, elle exige une sincérité totale de l'âme. En Martin, le prêtre et l'homme luttaient dans le confessionnal, celui-ci répugnant à expliquer ce que celui-là s'obligeait à avouer: comment dire qu'il espérait de la Sainte Vierge une réponse aux questions eschatologiques qui le rongeaient depuis l'avènement de Simon?

Sa vie fut effectivement bouleversée du jour où il avait recueilli Simon. Il s'en estimait le parrain, mais c'est bien la Vierge qui en assumait la maternité. Cet enfant portait un signe au front. Tout autre esprit non averti y aurait déploré une de ces taches de vin dont la nature sait orner parfois les fronts en disgrâce; mais lui, Martin, sut d'emblée que ce signe-là était divin. Comme chacun, il avait lu l'Apocalypse de Jean; des cent quarante-quatre mille serviteurs de l'Agneau, il connaissait le sceau, fièrement porté au front qui n'est autre que le nom du Très Haut écrit dans la langue des archétypes!

C'est ce signe-là que Simon arborait quand il le trouva sous le portail de la cathédrale de Chartres. Tout de suite il présuma que cet enfant n'était pas comme les autres, fruit vulgaire des amours coupables de quelque paysanne volage, mais au contraire un Fils, depuis si longtemps attendu, dont le retour annoncerait enfin l'ère du Jugement.

Mais ceci, pouvait-il le confier à Monseigneur de Saint-Aignan sans immédiatement passer pour un de ces exaltés que l'Église avait toujours reniés.

Alors, pour la première fois de son existence, Martin mentit. Il se détesta d'avoir à transgresser aussi violemment ses vœux, et il fit pour cela de secrètes et très longues pénitences, mais il mentit néanmoins.

- Si je prie aussi souvent devant Notre Sainte Mère, croyez bien Monseigneur, que ce n'est pas par hérésie. Oh non! mais par simple amour de cette part de tendresse qui pourrait tellement offrir quelque douceur à mes œuvres, et mieux ramener à l'église les petits sauvages dont vous désirâtes que je m'occupe. Mon péché est de rudesse: par mes prières incessantes, je tâche de m'adoucir et de panser la plaie encore béante d'une mère qui m'aura tellement manqué.

Le saint confesseur parut se satisfaire de ce mensonge par omission. Il ordonna quelques prières supplémentaires (des *Notre Père*, pour une fois!) mais il vit dans cette affaire moins de malice que de faiblesse. Et ce fut tant mieux pour le Père Martin qui n'eût pas supporté, assurément, qu'on le mît à l'index des croyants.

Il sortit du confessionnal, la gorge nouée de ses angoisses inutiles, le cœur étouffé de remords devant son si grossier mensonge, mais ravi néanmoins d'avoir ainsi trompé son monde et de pouvoir, sans crainte, poursuivre sa tâche.

Depuis cette rencontre, avec une rage renouvelée par le risque toujours réel qu'on ne le surprît, le Père Martin partagea ses veilles entre ses prières à la Vierge, de laquelle il espérait un signe qui le confirmât en sa mission, et l'étude scrupuleuse de l'Apocalypse ainsi que de ses innombrables exégèses.

Jamais on ne vit prêtre aussi prompt à l'étude. On eût dit qu'il préparât quelque ouvrage de catéchèse; il en laissa d'ailleurs répandre la rumeur qui éloignait agréablement les esprits trop curieux. Mais ce qu'il recherchait en réalité, ce qu'il désespéra depuis longtemps de trouver, était la description du signe que portaient les cent quarante-quatre mille, lequel, assurément, devait être le sceau de l'Agneau lui-même.

Pendant longtemps il avait cru, comme beaucoup, comme tous, que ce sceau était un symbole, plus littéraire que théologique de la vassalité librement consentie à Dieu par les meilleurs parmi les hommes. Le texte évangélique lui-même le laisse entendre qui stipule:

«Attendez pour malmener la terre et la mer et les arbres, que nous ayons *marqué au front* les serviteurs de notre Dieu.» Et j'appris combien furent alors marqués du sceau: cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus des fils d'Israël. Ap. 7, 3-4

Ce texte, le Père Martin le connaissait évidemment. Il avait longtemps pensé que cette très belle symbolique se réalisait dans l'acte chrétien du baptême et que l'Église rassemblait en son sein l'aréopage digne des serviteurs de Dieu. C'est à la vue de la tache que Simon portait au front, que la révélation lui vint. Pourquoi? il ne le sut jamais. Mais la voix qui lui parla alors, tressaillie des replis les plus intimes de son âme, était si forte, tellement comminatoire qu'il ne parvint plus à résister à l'évidence qu'elle proclamait: voici l'Élu.

Alors renouant avec les atermoiements de tout mystique, partagé entre la trivialité d'une lecture symbolique des textes sacrés, et le vertige d'une lecture littérale, grattant sans cesse le sens sous les mots, il chercha une description de ce sceau. Mais de longtemps, ne la trouva. Il lui sembla que l'Église voulût garder pour elle l'élection de ce signe en empêchant que toute recherche sur le sujet fût publiée. Dans la bibliothèque de l'évêché, il ne trouva rien. N'osant demander au bibliothécaire, de peur que l'objet de sa recherche ne s'ébruitât, il fut condamné à la ruse.

Pour son bonheur, un groupe d'illuminés qui se nommaient eux-mêmes *les Flamboyants*, hantait alors la campagne beauceronne et commençait d'y faire quelques disciples. Martin à qui l'hérésie répugnait, s'enquit de la combattre. Cette horde, pouilleuse à souhait sous le prétexte de pauvreté évangélique, annonçait pour bientôt la fin des temps et exigeait des villageois, non seulement qu'ils leur livrassent les noms des rares impies qui avaient déserté le chemin de l'Église mais surtout que fût abandonné tout bien au profit de leur Grand Maître, Antoine. Celui-ci, grand orateur assurément, anguleux en son corps comme en son âme, hâve en son visage comme en son verbe, parvenait néanmoins, en dépit ou à cause de son physique d'anachorète fou, à entraîner derrière lui nombre de paysans inquiets de leur sort en ces temps difficiles. Martin s'offrit à l'affronter en une joute théologique, pour mieux dénoncer l'hérésiarque. Mais pour cela, il lui fallait s'y préparer. On lui ouvrit donc enfin les rayonnages interdits.

C'est là qu'il dénicha enfin un vieux grimoire, recopié sans doute par l'un de ces moines courbés qui surent, en leur temps, préserver la mémoire de la chrétienté, par leur patience et leur entêtement

La couverture était sobre, ne comportant qu'un titre, aucune indication d'auteur ni aucune date. Pourtant, en dépit de l'époque à laquelle il fut rédigé, le volume paraissait être neuf, comme si personne ne l'avait jamais consulté: les pages conservaient ce drapé neigeux que seuls possèdent les volumes récents que les poussières du siècle et les fragrances âcres des fumeurs n'ont pas encore imprégnés; que les doigts nerveux de lecteurs empressés n'ont pas encore froissés. Épais de quelques deux cents pages, toutes inaugurées par une lettrine gothique, l'ouvrage éveilla en Martin un sentiment mêlé de fascination et de répulsion. Ce qui était rare chez lui. Martin lisait peu à son ordinaire: juste ce qu'il lui fallait pour l'exercice de son ministère. Il aimait mieux la blondeur tiède des champs de blé, les rémanences rancies des sacristies aux silences fades des bibliothèques. Mais devant cet ouvrage, Martin comme pris de vertige, vit tournoyer devant lui le signe que Simon portait au front, le Christ en croix, le texte des vœux qu'il prononça, la chute de Jérusalem et le rictus sardonique d'un roi. C'est alors qu'il comprit combien cet ouvrage lui était destiné.

Il était signé, en tout petits caractères au bas de la page de garde, par un certain abbé de la Courtines et mentionnait pour titre:

Le sceau de l'ange ou la véritable histoire du combat de l'Ange et de la Bête.

L'auteur devait en être un de ces prêtres frôlant à tout moment l'hérésie, un de ces esprits schismatiques, peut-être disciple d'Arius, qui sous l'apparente exégèse des textes sacrés, s'acharnaient en réalité à répandre ses méphitiques élucubrations ou ses prophétiques visions.

Sans doute le Père Martin n'aurait-il prêté plus d'une ironique curiosité à la lecture d'un tel grimoire sans l'étourdissement qui l'avait saisi en l'ouvrant, sans surtout cette planche, joliment ornée d'enluminure où s'offrait la représentation du signe de l'Ange.

«Quand sera le temps de la parousie, naîtra d'entre les humbles, celui qui portera ce signe au front. Celui-là seul saura le démon lier pour le siècle d'entre les siècles.»

Le signe était soigneusement dessiné, sans aucune couleur, mais d'une précision surprenante. Il représentait une croix: non pas un de ces crucifix qui commémorent les souffrances de Notre Seigneur Jésus Christ, mais une croix à branches égales. De son centre cerclé d'or, irradiaient d'admirables rayons offrant à la croix la profondeur même du mystère, la puissance de l'aura divine. Trois rayons s'élançaient ainsi de chaque intersection de la croix, déversant ainsi vers les quatre points cardinaux la douce sévérité de la justice divine. Et même si le Père Martin n'était pas certain de l'avoir bien remarqué, il est exact que cette croix avait la particularité tel un hologramme, de tournoyer sur elle-même et d'offrir ainsi le même aspect, de quelque endroit qu'on l'aperçoive: ce n'était jamais l'homme qui contemplait la croix, mais le signe qui vous scrutait, à vous glacer l'âme.

C'était donc bien cela! Martin ne s'était pas trompé: il lui avait bien semblé qu'une croix barrait noblement le front de Simon: ici, juste en son milieu, comme pour mieux en souligner l'éclat. Ainsi son intuition était-elle juste!

Ce soir-là, tout énervé par sa découverte, mais reconnaissant surtout de l'appel qu'enfin les Cieux lui envoyaient en consécration de sa mission, le Père Martin ne parvint pas à s'endormir. Il avait obtenu de pouvoir emporter l'ouvrage chez lui, ayant prétexté une étude sur les hérésies du XII^e siècle. L'abbé de la Courtines n'intéressait plus personne depuis longtemps, s'il préoccupa jamais quelqu'un: le frère bibliothécaire fit donc exception.

Rue des Changes, les chandelles brûlèrent tardivement et la cheminée répondit d'une vigueur toute mystique aux ferveurs du prêtre. Lui, seul à en désespérer; lui, qui n'avait su

émouvoir aucun regard ni jamais solliciter aucune grâce; lui, l'humble, le sans-nom, voici que le Très-Haut l'élisait d'entre les hommes pour guider le chemin de l'Agneau! C'était à lui, et à lui seul que le Ciel avait confié son fils pour qu'il accompliesse sa mission!

L'orphelin recevait en son étable un Roi! L'abbé, cette nuit-là connut la tentation d'orgueil! La Bête, en son désert, s'acharna à le torturer et Martin manqua de peu d'y faillir. Cela ne dura que quelques instants, mais il se vit couronné et vénéré. Son cœur en bondit d'extase et de dégoût!

L'abbé de la Courtines avait-il pénétré le secret des siècles?

Martin n'avait jamais été grand théologien: il n'avait pour ceci ni la patience d'un Saint Thomas, ni la ruse d'un Saint Augustin. Il préféra toujours, comme Blaise Pascal (dont les *Pensées* lui tombèrent néanmoins des mains) le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob au dieu des philosophes et des savants. Pour lui, la puissance divine était plutôt affaire de sensation et de foi que de démonstrations. Si les mots ne l'avaient trahi, sans doute eût-il avoué combien en Dieu l'Amour lui importait plus que la Vérité. Aussi s'était-il toujours tenu à l'écart des disputes théologales auxquelles, autour de lui, ses condisciples s'enflammaient, comme pour mieux assouvir cet envirrement que les femmes ne devaient leur offrir; il affectait plutôt de suivre benoîtement les chemins balisés de la pure orthodoxie.

Pourtant, s'il avait été plus soigneusement à l'écoute de lui-même, sans doute aurait-il perçu combien ses lectures bibliques le portaient plus volontiers vers les textes eschatologiques, sans qu'il y pût mais. Ce prêtre-là était tout attente, son âme tournée vers l'espérance d'un salut qu'il devinait douloureux mais décisif; proche mais dangereux.

Le vieux grimoire, étalé devant lui, malhabilement posé sur ses genoux, compulsé au hasard de son anxiété, avait pourtant tout pour le répugner. De l'hérésie en rémaniaient les délices sulfureuses. Or le Père Martin ne se fiait jamais assez à son intelligence assoupie pour se croire capable d'y correctement résister.

Le manuscrit était d'une belle écriture convenue, mais l'on devinait à certaines infimes irrégularités de la courbure des «l» combien la plume, étonnée ou passionnée par cela même qu'elle recopiait, avait fléchi devant les tonitruantes révélations qu'elle retranscrivait et réprouvait sans doute en même temps.

Voici ce que le Père Martin y lut:

«Si onques homme pût entendre Dieu, tel qu'en l'île de Patmos il se confia à Jean, certainement se fût-il courbé de honte tant est grande l'indignité de l'homme et folle sa présomption... Mais Notre Seigneur nous fit grâce, une fois encore ainsi que la promesse d'un renouveau.

Il est ainsi une prophétie que reçut en rêve, Messire de Bray, Seigneur des Épars, qu'il n'osa retranscrire dans ses chroniques par crainte des bûchers mais qu'il me confessà à moi, abbé de Courtines, dans le silence de mon magistère. Voici ce qu'il me narra:

« Je cheminais en forêt de Bray, traquant quelque lièvre avec mes gens, quand soudainement ma monture fit écart, manquant de me faire chuter. Là, sur ma gauche, tout droit surgi des taillis et des ronces, un jeune homme grand, à l'ample chevelure soyeuse et brune, simplement revêtu d'une aube à blancheur éclatante, me dévisageait. Je ne parvins pas à soutenir son regard. Quelque chose en lui, fit flétrir mon échine comme si la révérence lui avait été due à lui, et non à moi.

- Es-tu Messire de Bray? C'est donc toi que je cherche.

- Qui es-tu? lui demandai-je.

- Regarde-moi et sonde ton cœur. Tu sauras qui je suis.

- Ne parle pas par énigme, l'étranger! Dis-moi plutôt ce que tu me veux.

- Que tu témoignes, simplement. Dis aux tiens que les temps approchent. Qu'ils doivent se tenir prêts.

- Quels temps? lui demandai-je. Je ne comprends rien à tes dires, l'étranger.

- Tu le devrais pourtant! Écoute bien ceci. Celui qui est, qui était et qui vient, approche désormais de vous et accomplira la promesse. Regarde autour de toi. Tu verras une souche là-bas, au détour de ton chemin.

Il désignait effectivement, à quelques toises de moi, la souche encore résineuse d'un chêne que l'on avait abattu. Subitement elle s'embrasa et s'en dégagea alors une épaisse fumée blanche, presque aveuglante, comme l'eussent été les rayons du soleil au firmament d'été. Dans les volutes de cette fumée magique, je vis se dessiner, d'abord confuse puis d'une netteté bientôt tranchante comme un glaive, une croix. Cette croix, n'était pas celle que devait porter notre Seigneur Jésus Christ, mais au contraire une croix toute d'or cerclée, aux branches égales. Je tâchais de la regarder, mais il m'était impossible de la fixer tant elle brûla mes yeux.

-Cette croix, tu ne devras jamais l'oublier. C'est celle-là même que le Paraclet portera au front. Elle est le signe du Père. Devant elle, rien ni personne ne peut résister. Lucifer lui-même devra courber la nuque et faire soumission. Quand toi ou les tiens reverrez ce signe, vous saurez qu'il sera temps pour vous de vous mettre en route.

- Mais qu'attends-tu de moi?

- Rien d'autre que de te tenir prêt. D'être vigilant et de prier.

J'eusse désirer lui parler plus avant et comprendre par quelle sorcellerie il avait ainsi fait jaillir flamme d'un bois si vert encore, mais il avait déjà disparu. Ou bien je me réveillais, comment savoir? »

Le Père Martin, ébloui par une aussi nette confession, se rassérénâ: il n'était donc pas le seul à avoir cru en l'avènement imminent du Paraclet, ni à croire en cette étrange croix comme au bouclier qui l'annoncerait.

L'aube pointait déjà, les braises finissaient de mourir dans l'âtre; le Père Martin ne parvenait pourtant pas à détourner ses yeux du texte inspiré. Quelque chose, qui n'était pas la curiosité, le retenait. De toutes les façons, son énervement était tel qu'il eût vainement trouvé le sommeil s'il l'avait eu seulement cherché. L'aube déjà alors qu'il n'avait pas même parcouru la moitié des confessions de l'abbé de la Courtines. Il avait néanmoins compris de quelle facture il s'inspirait: l'abbé s'était contenté de recueillir, des vivants ou des textes anciens, ceux des témoignages qui confirmaient la prescience dont il se targuait. Très précisément cette compilation-ci occupait le premier tiers de l'ouvrage. Ce qui retenait Martin de dormir tenait plutôt à la seconde partie où de la Courtines, s'inspirant vraisemblablement de l'Apocalypse de Jean, détaillait les phases du Jugement:

«Les doctes de l'an mil se méprirent en supputant que le millénaire commençant dût accomplir le Jugement. Les textes sacrés nous paraissent assez lumineux pourtant et nous sommes parvenus à certitude. Il eût fallu, pour trouver la date du Jugement, démarrer le décompte, non à partir du martyre de Notre Seigneur Jésus Christ, mais bel et bien de la seconde même de la création. Celui qu'Isaïe annonce sous le nom d'Emmanuel, vint pour la première fois comme Christ, mais reviendra une seconde fois comme Dieu-avec-nous, afin d'accomplir la promesse. Mesure prise des changements calendaires, j'augure son avènement entre l'an de grâce 1754 et 1767. Sa mission débutera entre 1778 et 1791. Mes dires s'appuient sur de multiples vérifications et recouplements qu'il serait fastidieux d'indiquer ici. Il est cependant un témoignage irrécusable que je puis cependant rapporter. Dans ses chroniques, Jehan Bertram, qui fut écuyer de Saint Louis et l'accompagna en Terre Sainte, on peut lire ceci:

«Lorsque nous atteignîmes Saint Jean d'Acre, notre Seigneur et Roi voulut s'aller recueillir devant les murs de la citadelle où de si hauts faits d'armes enorgueillirent la renommée de la chrétienté. Il rencontra alors Isaac, un vieil homme chenu. Il s'approchait de Louis quand je voulus l'en écarter. La vue de ce juif sale et pouilleux, sans doute rongé par la lèpre, insultait la majesté de Louis. Mais ce dernier, poussé par je ne sais quel pressentiment, laissa parler l'infidèle.

- Tu fais bien, Roi; car je veux te montrer ceci. Regarde bien, en ce recoin de la muraille, que vois-tu?

- Rien!

-Avance-toi et regarde mieux. Laisse-toi guider par ton cœur et non par tes yeux de guerrier.

- Une croix!

- Cette croix est un signe: quand elle se fera chair et sang, alors viendra le temps du Jugement.

- Que veux-tu dire? Elle ne semble pas bien extraordinaire cette croix!

- Te voici bien mécréant, gentil! Votre suffisance vous tuera, vous, les chrétiens. Cette croix fut gravée ici par Jésus que vous nommez Christ. A son retour du désert, où l'on dit qu'il affronta le diable, il vint y graver sa marque. Sous la croix, figure une inscription, presque effacée, que tu ne peux lire, mais qui, en hébreu signifie "*IL VIENT*"

- D'où sais-tu cela, juif?

- Cela n'a pas grande importance, mais puisque tu veux le savoir, je vais te le raconter. Mais ton âme est-elle vraiment disposée à entendre les oracles?

-Parle, te dis-je!

Le juif s'assit lentement sur un parapet tout proche, d'un geste essoufflé qui parut supporter les mille vexations de son peuple. Je ne comprenais pas que Louis voulût entendre aussi fol esprit.

- Venez, Sire, votre garde s'impatiente et les croisés rêvent d'en découdre. Les infidèles ne perdent pas de temps à écouter les fariboles de vieillards hérétiques.

-Tais-toi, Jehan, me dit Louis. Avec la conquête de la Terre Sainte débute le temps du Jugement; tu ne dois jamais l'oublier. Notre mission n'est guerrière que pour mieux accomplir les promesses d'un royaume millénaire.

Le vieil homme parla donc.

- J'étais à Jérusalem, il y a quelques jours pour les Pâques. Comme tout fils d'Israël, je priais devant le mur du Temple, rendant grâce à Dieu de ses bontés, m'efforçant par la ferveur de mes incantations à précipiter l'avènement du Messie, quand soudainement j'entendis une voix, de l'intérieur même de ma tête. Une voix chaude comme le désert en plein jour, limpide comme l'eau au matin de la purification. Et j'entendis ceci en mon âme:

- Isaac, je t'ai élu, d'entre tous les fils d'Israël, pour que tu entandes mon oracle, parce que tu es un juste. Tu n'oublies jamais de rendre grâce à Yahvé; ta femme suit fidèlement les commandements de la Loi; tes fils savent honorer le Dieu de leur père. Tu es un bon juif, or sur cette terre, il n'en est plus tellement.

Alors dans quelques jours tu te lèveras au premier signe que je t'enverrai. Tu te rendras à Acre. Là, tu attendras. Tu rencontreras, se prosternant devant les remparts, un homme qui n'est pas d'ici. C'est un roi; un de ceux qui prétendent guerroyer au nom de Dieu, quand en réalité ils sèment sang et discorde autour d'eux. A cet homme tu diras ce que je te confie maintenant.

Les temps approchent, roi! Or il n'est de royaume que du Seigneur. Mets ton glaive au service de la Croix; rentre en tes terres et cherche-la. Elle te dira comment ton épée devra servir les desseins de la Providence. Il est en ton royaume une cathédrale que les maçons ont édifiée. Elle rassemble les signes de tous les savoirs de la terre. Rends-leur grâce. Ils t'offrent l'occasion de servir. Prosterne-toi en ce lieu sacré. Quand tu auras trouvé la pierre qu'elle recèle, quand, après de longues prières, tu auras enfin désappris la superbe de ta race; quand ton âme enfin aimera jusqu'à la poussière de l'humilité, elle te dira ce qu'en mon nom tu devras accomplir.

- Mais ce n'est pas tout, poursuivit le vieillard. Arrivé chez moi, je racontais à Ruth, ma femme, cette étrange vision. Elle ne me crut pas et j'avoue que je finis moi-même par soupçonner avoir victime d'égarement. Je résolus ainsi de l'oublier. Le lendemain donc, alors même que je vaquais en mon échoppe, je vis arriver un client, tout entier revêtu d'une aube blanche.

-Que désirez-vous?

- Tu ne m'as pas écouté. Il faut pourtant te mettre en route. Dès maintenant, Juif! Tu es incrédule? Te faut-il donc un signe? Alors regarde!

Au zénith, soudainement le soleil voila sa face car les nuages tour à tour noirs et rouges l'enserrèrent victorieusement dans une danse diabolique où ils parurent faire cortège funèbre de notre foi.

-Voilà ce qu'il adviendra du monde si l'appel que Dieu t'adressa n'était pas entendu.

Tremblant je ramassai mes affaires et me mis en route. Par deux fois, je revis encore cet homme qui m'indiqua le chemin vers Acre, sans mot dire. Et me voici devant toi, que je ne connais pas, pour te transmettre ce que je ne suis pas certain de bien comprendre.

-Quel signe peux-tu me donner de ton honnêteté, juif? demanda Louis, troublé par si insolite narration.

- Mais aucun, roi! Je suis parvenu sous les remparts juste avant toi. Je t'ai désigné cette croix que je n'avais jamais vue et dont je perçois mal la signification. Mon rôle est achevé. Je te laisse.

Louis resta ainsi, pensif, devant la croix gravée dans la muraille. De longues minutes puis de longues, de trop longues heures. Cette rencontre l'avait métamorphosé. Lui, le brillant guerrier, lui, l'homme de justice, revêtit sous mes yeux les oripeaux des saints. A partir de ce moment, il devint taciturne et n'expliqua jamais son étrange rencontre. Elle était, pour lui, comme un secret que seul le sceau divin eût pu lever. Je sais seulement qu'entré en son royaume, il se rendit par sept fois en pèlerinage à Chartres, traquant vainement les signes de la Croix. Il vécut en chrétien, dispensant autour de lui faveurs et charité. Mais le combat pour la croix l'obsédait tant qu'il repartit pourfendre l'infidèle. Épuisé, ivre de sainteté, il mourut devant Carthage.

Martin, vit se lever le soleil au travers de la lucarne de sa soupente. Et avec lui, l'espoir enfin d'une mission qui le dépassât. Son âme résonnait des lieux et hommes illustres qui tous semblèrent avoir été convoqués à préparer la route de Celui qui vient, Tous, d'abord, renâclèrent devant la tâche, puis s'y soumirent dans l'humilité, en dépit de leur haute lignée. Telle était la puissance des injonctions célestes; telle aussi la foi des hommes.

Aujourd'hui venait le tour des humbles. Les rois mages s'en retournèrent, laissant l'enfant, sans protection, devant la folie meurtrière du roi Hérode. Toujours les grands de ce monde, oubliieux de leurs devoirs, séduits par les mirages d'honneurs temporels, se détournèrent de Dieu. Allait-il lui aussi succomber à la tentation. Par orgueil ou fidélité, Martin fit le serment d'accomplir sa tâche. Se mesurant aux rois et aux chevaliers, il sentit éclore en lui une noblesse que la majesté des princes n'égalera jamais. Cette ferveur, plus chaude que toutes les obligations pieuses auxquelles il s'était offert jusqu'à présent, le

maintint éveillé, en dépit de la lassitude qui cillait ses yeux après cette longue nuit de veille. Il poursuivit sa lecture:

Louis ne trouva pas la croix en Notre Dame de Chartres. Elle ne s'y trouvait pas. Il léguà à son fils la mission d'en poursuivre la recherche. Fils comme petit-fils de Louis XI, le Saint, s'acharnèrent ainsi en de secrets séjours à Chartres à dénicher l'inscription qui donnerait enfin un sens à la vocation de la maison de Valois. Mais nul d'entre eux ne la trouva jamais. Et Acre, en 1291, capitula devant les infidèles. C'en était fait du royaume de Jérusalem et la lignée de Louis s'épuisa rapidement. Bientôt la peste ravagea le royaume de ces Rois qui méconnurent la Croix.»

De plus en plus obsédé par ces témoignages qui tous convergeaient vers la même croix, le Père Martin, oublier du temps, ne s'était même pas aperçu que la matinée déjà avancée l'avait, pour la première fois fait oublier les devoirs de sa charge. Il résolut pourtant de ne pas quitter sa mansarde et fit prévenir le chapitre d'une indisposition passagère. Plus que jamais il lui fallait savoir et comprendre. Ce petit mensonge restait pieux; il n'en restait pas moins un mensonge. Martin se leva, et dans le petit oratoire qu'il avait ménagé dans un coin de sa souente, il récita quelques *mea culpa* et trois *notre Père* en pénitence de ses fautes.

Le témoignage de Jehan Bertram ne l'avait qu'à demi convaincu: il y avait ici la manière usuelle des mystiques de mêler adroïtement aux événements historiques, les phénomènes mystérieux. Ceci donnait au récit un apprêt certes séduisant; mais non convaincant pour autant.

Le Père, avide de curiosité, anxieux de s'être allé circonvenir trop candidement, s'alita quelques heures, épousé par si excitante nuit. De son lit, il continua encore quelques minutes mais celle-ci s'égara bientôt en un rêve sibyllin.

Trois cavaliers s'approchèrent de lui, trompettes au vent.

Du souffle de la première jaillit une cendre si épaisse qu'elle assombrit l'horizon de toute espérance.

De la seconde fusa un souffle si glacial qu'il pétrifia tout alentour.

Sur la pierre ainsi formée devant lui, le troisième cavalier dessina une croix et une fleur.

En face de chaque branche de la croix, l'une des quatre lettres qui forment le nom sacré de Dieu *YHWH*: En son centre, où se résume la puissance de l'Etre, par où se relient les

atomes infinitésimaux de l'univers en cette quinte essence que les alchimistes cherchèrent avec tant d'espoirs, un nom de cinq lettres écrit en alphabet hébraïque. Martin, à cette seconde se souvint que le nom de Simon, comportait cinq lettres précisément!

||||

Simon de Flore avait à présent sept ans et il prospérait comme grandissent tous les garçons de son âge. Il ne savait rien de sa naissance impie car le Père Martin avait conjuré qu'on ne lui en parlât point. Il avait grandi au milieu de trois autres enfants, ceux de sa nourrice; mais s'il partageait leurs jeux, il lui prenait de plus en plus souvent de s'éloigner et d'aller rêvasser en la forêt toute proche. Quand on lui demandait alors ce qu'il avait fait, la journée durant, il ne répondait pas ou alors, de cet étrange sourire qui agaçait tellement sa nourrice il s'écriait:

- J'ai communiqué avec le vent!

Le jour de son septième anniversaire, que l'on avait daté du moment où il fut trouvé sous le portail royal, jour qui cette année-là coïncida avec le dimanche de Pâques, on prépara grande fête et table couverte d'hôtes et d'opulents mets, mais surtout le Père Martin vint le quérir; il l'emmena à Chartres, y assister pour la première fois à la grand-messe en la cathédrale. Après la messe, le Père Martin, comme il le faisait toujours, alla se recueillir devant la Vierge; sans doute sa prière dura-t-elle longtemps; en tout cas, quand il voulut s'en retourner à Saint Prest, il ne retrouva pas Simon. Peut-être avait-il inspecté la cathédrale; il en fit le tour; mais non personne' Plutôt inquiet, le Père Martin sortit, l'alla chercher dans les jardins de l'évêché, mais ne l'y trouva pas non plus. C'est en pénétrant pour la troisième fois dans la cathédrale qu'il aperçut enfin Simon. Entouré d'une quinzaine de pèlerins, disputant de mille références bibliques devant un parterre de moines ébaubis par tant de précoce sagesse.

Martin l'écouta quelques minutes, et se dit, que le temps était venu d'éclairer Simon sur sa destinée. Ils s'en retournèrent au village, à pied.

Le père Martin avait beaucoup à lui dire, et Simon beaucoup à lui demander. Nul n'osa parler en premier: ils se connaissaient si peu!

- Etes-vous mon oncle, pour vous occuper ainsi de moi? s'enquit Simon.

- Non, seulement ton parrain. Et je voulais prendre en charge ton éducation, mais je crains bien de t'avoir ainsi entendu, n'avoir plus grand chose à t'enseigner. A compter de ce jour, tu viendras pourtant me rejoindre à Chartres où je t'élèverai dans la foi de notre Seigneur.

- Mais pourquoi me séparez-vous de mes parents?

- Ce ne sont pas tes parents; je t'ai trouvé un jour, abandonné; c'est moi qui t'ai confié à ceux que tu appelles tes parents. Si aujourd'hui je t'arrache à eux, c'est parce qu'est venu le moment de te préparer à ta mission.

- Quelle mission?

- As-tu déjà remarqué le signe que tu portes au front?

- Oui, on s'en moque souvent à la maison. C'est une tâche de vin, je crois; c'est ainsi qu'on nomme cela?

- Non, Simon; ce signe est une croix et elle fait de toi un élu.

L'enfant regarda le prêtre sans étonnement; sans peur également. Mais ses yeux incroyablement bleus à cette seconde, comme si l'infini du monde avait dû s'y engouffrer, s'ouvrirent à cette seconde sur le monde comme si jamais ils ne l'avaient observé. Etranger parmi les hommes, ébloui par l'obscurité même que l'errance humaine faisait planer sur le siècle, Simon d'un bras assuré, désigna le paysage avec l'assurance que le guerrier met à reconquérir les terres perdues. L'enfant n'était plus tout à fait un enfant! Même si, quelques secondes plus tard il devait à nouveau recouvrer cette candeur pataude qui fit de lui la risée de ses camarades, il avait été l'espace infini d'une seconde subreptic, l'Homme que l'homme attendait. Et ceci, Martin, pour quelques fugaces secondes le perçut au regard que l'enfant avait jeté sur lui. Ce n'était plus l'œil attendrissant de reconnaissance; mais le visage même que prend le Pardon à la croisée des temps!

Ils arrivèrent ainsi à Saint Prest, en silence. Ils crurent s'être tout dit; et c'était vrai: tout ce qu'ils auraient pu rajouter alors serait venu du Malin. Martin devait annoncer à sa famille d'adoption que Simon viendrait désormais vivre à Chartres près de lui. Il redoutait ce moment: il était désormais assez ouvert aux méandres chaleureux de l'amour pour deviner combien toute déchirure resterait irréparable. Il allait faire souffrir et ceci lui répugnait au moins autant que la honte qu'il eût à se dérober à la mission plus noble, plus vaste à laquelle Dieu l'avait convoqué.

Quand ils arrivèrent à Saint Prest, une singulière cohorte de mendians occupait la place de l'Eglise. Ils n'étaient pas très nombreux, moins en tout cas que les cris et la fureur qu'ils suscitaient auraient pu le faire croire. Une cinquantaine de mendians, déguenillés, ridiculement affublés de braies dont les remugles offensaient la piété religieuse dont ils revendiquaient la dignité vociféraient plus qu'ils ne parlementaient devant les villageois plus interdits qu'apeurés par ce curieux aréopage. L'abbé Garnon tentait non sans quelque insolence de les chasser du lieu mais force est d'avouer qu'il n'y parvint point. Martin ne mit pas longtemps à comprendre que ces hommes appartenaient au groupe des *Flamboyants* qu'il s'était justement promis de confondre.

L'homme et l'enfant approchèrent de la troupe singulière.

L'un d'entre eux, le chef manifestement, celui qui se faisait appeler Antoine (à ce qu'on prétendait) pérorait depuis quelques instants. Le verbe saccadé, la lèvre inférieure proéminente qui s'avancait encore plus, quand il parlait, comme pour mieux servir de promontoire au verbe dont il tenait pouvoir; le cheveu filasse encadrant son visage jaunâtre, émacié comme si un jeûne trop long eût décavé ce corps jeune, trop malingre pour si forte mission; les bras balottant, presque veules que l'évidente bravoure du personnage ne parvenait néanmoins pas à mouvoir autrement que par d'immondes balancements stochastiques, l'homme haranguait la foule plus qu'il ne la sermonait.

On eût aimé retrouver la dignité des paraboles pascales, ou la céleste félicité du *Sermon sur la Montagne*: Martin n'entendit toutefois que d'ineptes prédictions sur la fin prochaine des temps; que pressantes invites à le rejoindre et préparer les auspices de la parousie; à abandonner tout et tous pour la grande mission eschatologique dont seul le fidèle accomplissement garantirait la vie éternelle.

Martin ne comprenait pas le danger que de tels hommes pouvaient représenter. La rumeur avait sans conteste grossi l'affaire: la secte enragée enflammant les campagnes d'hérésies aussi dangereuses qu'insalubres lui sembla se réduire à la folie de quelques mendiants erratiques, plus faméliques que maléfiques. Il avait travaillé et retravaillé les textes sacrés pour se préparer à la grande dispute qui dût confondre Antoine: voici qu'il se retrouvait devant un escroc vulgaire et sale, se jouant de la foi pour subtiliser à la crédulité populaire ce qui lui restait de biens. Martin était sans orgueil mais, décidément, l'ennemi n'était pas à sa taille!

Martin allait se retirer, préférant renoncer au ridicule d'affronter de tels malandrins, mais quand il chercha Simon pour l'entraîner avec lui, il s'aperçut que ce dernier s'était éloigné. Il était au milieu de l'indigne troupe, juste en face d'Antoine. Simon de sa taille d'enfant toisait le grand échalas!

D'abord silencieux, les yeux francs et clairs rivés dans ceux de son rival, Simon tournait autour de l'homme comme un maquignon jaugerait le bétail: avec précision mais sans aménité aucune. Puis il parla:

- Qui es-tu, toi, pour parler au nom de Notre Seigneur? Es-tu prêtre? As-tu reçu un signe? Es-tu élu au rang des prophètes? Tu en appelles au Jugement des siècles, mais tu ne nous édifies point: tu nous demandes juste nourriture et argent pour poursuivre ta vaine logorrhée. En vérité, je te le dis, tu ne parles pas au nom du Seigneur: tu t'es institué ton propre maître. La vérité ne parle pas en toi. Mais seulement l'orgueil!

Le plus curieux restait qu'Antoine ne l'interrompît pas. Simon, après tout, n'était qu'un enfant. Mais l'homme était fasciné, comme la foule, par cet enfant, grave que la sagesse, soudain, exhaussait. Martin était stupéfait, mais au fond de son âme, ravi! La prophétie se réalisait devant lui et Simon était bien celui que le ciel lui avait envoyé. Les lèvres d'Antoine s'agitaient en un frémissement convulsif comme si les invectives qu'il fomentait assurément contre l'enfant avaient été retenues dans sa bouche par on ne sait qu'elle force mystérieuse.

Simon coupa court à l'entretien:

- Je reconnais la sorte d'homme que tu représentes. Mais en réalité Dieu ne parle pas en toi. Le Seigneur a dit: *Redevenez comme des enfants!* Je suis un enfant. Et je n'entends rien à tes paroles. Elles sont donc du Malin!

La répartie était cinglante. Le rire fusa dans l'assemblée des villageois. Les *Flamboyants* venaient de perdre tout ascendant devant un enfant. Ils partirent, maugréant mais penauds. Ils disparurent pour toujours.

IV

Les années passèrent ainsi; le Père s'était adjoint les services de la mère Billard, solide grosse femme qui habitait l'étage en-dessous et qui avait accepté de s'occuper de Simon.

Le Père Martin avait humblement sollicité une entrevue avec Monseigneur de Saint-Aignan: celui-ci, informé des prouesses intellectuelles du petit Simon, accepta d'être le protecteur de celui que le Père Martin avait présenté comme son filleul. C'est ainsi que grandit Simon, élevé dans le respect de Notre Sainte Mère l'Église.

Quand il en eut l'âge on le reçut au Séminaire. Rien ne semblait distinguer Simon des autres, hormis peut-être cette piété empressée qu'il mettait à chacune de ses tâches; le zèle aussi qu'il avait à prononcer ses vœux.

Simon était devenu un jeune homme beau et fort, plutôt calme, d'une superbe voix chaude et rassurante qui enchantait tous ceux qui l'entendirent.

- Il fera un excellent prédicateur, avait pressenti son directeur de conscience'

Et le Père Martin blanchissait de tant de veilles passées à scruter le signe qui distinguerait Simon. Tout à tour il doutait puis se regonflait d'espérances, l'âme toute tendue vers son unique obsession.

V

Le Père Martin s'éveilla, tout moite de sueur, tout agité de son étrange rêve. Cela faisait depuis si longtemps qu'il espérait qu'un indice lui confirmât l'identité de Simon; or, rien, hormis ses prédispositions pascales aux disputes métaphysiques, ne semblait le distinguer des autres adolescents. Rien, sinon cette croix qu'il portait au front et qui, les années passant, grandissait à ressembler fidèlement au dessin qu'en fit l'abbé de la Courtines.

Il se leva, fit une rapide toilette et retourna à son édifiante lecture.

"Pourquoi ni Louis ni sa descendance ne trouvèrent-ils la croix à branche égale cerclée d'or dans la cathédrale de Chartres, comme l'oracle l'avait pourtant annoncé? Sans doute renoncèrent ils à la chercher, ou bien encore cessèrent-ils de croire en la véracité de l'oracle.

Par le *Livre des Miracles* de Jean Le Marchant, on apprend pourtant que durant le grand incendie qui ravagea la cité le 11 Juin 1194, on crut la Chemise de la Vierge perdue dans les flammes, que Charles le Chauve avait offerte aux Chartrains en 876. Mais des clercs l'avaient emportée dans la crypte de Lubin, dès le début de l'incendie. La relique était sauvée ainsi que les clercs qui l'avaient par leur courage préservée. On les retrouva quelques jours plus tard, enfermés dans la crypte dont l'incendie avait obstrué l'ouverture. La Sainte Vierge avait voulu marquer par ce miracle la sainteté des lieux.

L'un de ces clercs, dont la chronique ne relate pas le nom, mais que je crois être Eudes de Tournon, tout à la joie de sa résurrection, emporta avec lui la pierre qui avait préservé la relique des flammes et la cacha au lieu même des Cendres. Cette pierre s'y trouve toujours et c'est elle qui porte la marque de l'Agneau.

Cette pierre où la miséricorde de la Sainte Vierge a gravé son sceau, moi, Ithier de la Courtines, très pieux et très chrétien serviteur de Notre Seigneur Jésus Christ, fidèle sujet de mon roi, Philippe le VI^e, je l'ai retrouvée et voici ce que j'ai vu.

La pierre d'un blanc légèrement cendré se présenta à moi comme une stèle. D'elle émanait une gloire apaisante. D'à peu près hauteur d'homme, elle semblait toute disposée à recevoir relique ou couronne, mais elle me parut plutôt taillée de nature que ciselée de main d'artisan. Elle présente quelques irrégularités de lignes qui ne déparent pourtant pas l'austère pureté de ses formes. Sur sa face gauche, une croix; celle-là même que j'ai déjà décrite et que mentionnent les récits que j'ai cités. Toute cerclée d'or, mais d'une blancheur qui perça mon âme d'inquiétude.

Empli cependant de félicité, je m'agenouillai devant elle, en prière et dévotion. Jamais mon esprit n'était parvenu à s'exhausser à telle cime et cette pierre m'enivrait d'être si sublime promontoire vers l'allégresse divine. Moi, plus petit qu'un infime grain de poussière devant le roc de la création, j'en reçus le suc et les mystères.

En dessous, était gravé:

QUI EST.

Sur sa face droite, à mi-hauteur, une phrase abstruse:

**Quand midi sonnera
Au clocher
Resplendira la croix
Au soir tombé.**

Sur la face gauche de la pierre, presque effacée, cette note:

**Le front ceint d'une croix
L'enfant perdu,
S'avance et des Cendres
S'élève Grande Ire!**

Eudes de Tournon n'a rien dit de cette pierre. Sans doute n'en perça-t-il point les mystères. Mais la lumière me vint quand je découvris que Messire de Bray avait été le compagnon d'armes d'Eudes lors de la seconde croisade. S'il ne comprit pas les mystères de la croix, tout au moins reconnut-il celle-ci et, ennobli par secret trop épais pour lui, il ne sut que le préserver pour les siècles à venir.

En vérité je le sais aujourd'hui, puisque mille ans sont comme un jour. A son retour de Terre Sainte, Louis fit dès 1254 pèlerinage à Notre Dame de Chartres et les cloches célébrèrent sa royauté. Le soir venu, une demi-journée plus tard, donc cinq cents ans plus tard, adviendra le temps de la Croix.

L'enfant, tel notre Seigneur Jésus Christ naîtra pauvre, perdu, esseulé au milieu de l'humanité toujours plus affairée de ses richesses que de la volonté divine. Mais alors sera le temps du jugement.

C'est de la pierre que je sais que l'ère du Paraclet débutera en 1754."

1754... c'était précisément cette année-là que le Père Martin trouva Simon abandonné sous le portail royal. Il ne s'était donc pas trompé. Cet enfant était ...! En même temps qu'il s'enorgueillissait d'être ainsi devenu l'ouvrier de la miséricorde divine, quelque chose en lui, qui n'était pas l'humilité, se retenait d'accroire l'impossible vérité. Comment imaginer que Simon, si proche depuis qu'il l'avait reçu auprès de lui; comment imaginer que ce beau jeune homme si tendre et passionné fût ... *LE GLAIVE!*

Il songea à Pierre qui, par trois fois se renia; à Thomas qui s'obstina à ne croire en la résurrection qu'une fois les paumes du Seigneur ouvertes devant lui, stigmates offertes à son incrédulité. Il voulait y croire mais n'y parvenait pas totalement comme si l'infinie puissance de la bonté divine échappait totalement à son entendement borné d'humain.

Tout en lui voulait croire, mais le retenait d'y parvenir. Sa foi poussait quand sa raison tirait. Déchiré, anxieux, il eût aimé qu'on lui envoyât un signe. Encore! Lui qui en reçut tant déjà; il eût aimé pouvoir regarder Simon dans les yeux et lui demander simplement:

- Qui es-tu?

Jusqu'à présent le Père Martin s'était retenu de lui divulguer ses soupçons. Un jour, il lui avait bien demandé:

- Connais-tu mon père; sais-tu d'où je viens?

- Je le cherche, mon petit; je le cherche. J'ai idée sur ton origine; mais ne veux te la dévoiler avant d'en avoir certitude. Sans doute d'ailleurs la découvriras-tu, seul, avant moi.

Le Père Martin avait peur; une peur panique de l'hérésie et du blasphème. Quelle irréparable faute il commettait, si d'aventure il persuadait Simon de sa haute lignée, quand même il ne serait que de vilaine roture paysanne!

Tout lui était bon pour repousser encore l'éclatante évidence. Qui me garantira que cet abbé de la Courtines ne soit un fieffé fabulateur, plus aisément prompt à se flatter d'être initié qu'à révéler le vrai? se disait-il comme pour se rassurer.

Le Père Martin avait besoin surtout d'un témoin ou d'une preuve. Tant qu'il n'aurait pas vu la pierre, rien ne lui pourrait être certitude. Mais comment en trouver la trace quand les rois eux-mêmes y échoueraient?

De la Courtines, lui aussi avait gardé le secret; quoique se flattant d'en avoir découvert la crypte, il se garde néanmoins d'en dévoiler le site. Pourquoi? Le Père Martin avait achevé de lire le manuscrit mais il n'y trouva aucun indice qui pût l'aider à déceler la pierre.

Las de tant de lecture, il résolut de prendre l'air.

De la rue des Changes, il passa devant l'ancien château des Comtes de Chartres, qui d'un tel état de délabrement servait juste encore de prison et d'abattoir. L'épouvantable putrescence qui s'en exhalait le fit renâcler et s'empresser vers les Quatre Coins. Le grimoire sous les bras, dont il avait au préalable retranscrit les passages qui l'avaient intéressé, il descendit la rue de la Porte Cendreuse et s'engouffra dans la Rue des Écuyers où il eut l'idée d'aller visiter le seul ami en qui il eût confiance, Pierre Mesnard, riche bourgeois de la ville qui résidait ici, juste à côté de la maison de la Croix-de-Beaulieu où des religieuses tenaient école à fin de convertir les protestants. Pierre en était l'un des généreux mécènes, lui qui mit souvent sa fortune au service de l'église, raidi qu'il fut toujours par sa double exécration de l'hérésie et du parjure.

Pierre ne manquait pas d'une solide culture mais il était surtout d'une famille cossue solidement implantée à Chartres depuis 1243, et il en avait tiré toute l'histoire et même les petites histoires dont il était grand amateur. Il lui arriva même de se piquer d'écrire, mais son style trop lourd ne fit jamais merveille et il abandonna vite à sa déception les monceaux de feuillets qu'il avait grattés des années durant.

- Vous m'avez privé depuis bien longtemps de votre généreuse présence, abbé, fit Pierre Mesnard en accueillant le père Martin.

- C'est que l'étude m'a retenu toute cette dernière période. Je voulais précisément vous en entretenir. J'ai déniché il y a quelque temps cet épais ouvrage, le connaissez-vous?

Il ne fallut que quelques secondes à Pierre pour le reconnaître:

- Bien sûr, il s'agit du mémoire de cet incroyable abbé de la Courtines, n'est-ce pas? On ne vous en a jamais parlé? Cela m'étonne. Il est pourtant un exemple parfait des errances de la foi quand elle se targue d'être exclusive.

- J'avoue n'en avoir jamais entendu parler auparavant. Pouvez vous m'éclairer?

Pierre entraîna le Père Martin dans un épais fauteuil; lui proposa une liqueur qu'il refusa d'ailleurs. Pierre s'en servit une dans un superbe baccarat ciselé à ravir, et entreprit de lui narrer l'étonnante histoire d'Ithier de la Courtines, père abbé à Chartres de 1336 à 1348, date à laquelle il mourut, pendant la grande épidémie de peste qui ravagea alors l'Europe.

- Ithier prétendait être cadet d'une haute lignée du Cambrais, ce que nul n'avait jamais vérifié. C'est à Paris qu'il fut ordonné prêtre en 1328, assez tardivement en somme puisqu'il était alors déjà âgé de quarante-huit ans.

Quand il arriva à Chartres en 1336, chaudement recommandé par l'évêque de Senlis, on le chargea immédiatement de la remise en ordre des archives et de la bibliothèque de la cathédrale, laissées en piteux état par un siècle de négligences et de troubles. Il se mit à la tâche avec une verdeur qui fit l'admiration de tous. Il faut dire qu'en moins de six ans l'assemblée put de nouveau disposer d'honnête documentation.

C'est durant ces années-là, que son attention fut émoustillée par les appâts toujours vivaces du millénarisme qui avait agité la chrétienté, et dont quelques relents fermentaient encore certains esprits surexcités. Ithier jusqu'alors, n'avait pas semblé particulièrement préoccupé par les considérations eschatologiques, mais, soudainement comme s'il avait reçu quelque révélation dont il fût l'unique dépositaire et qui eût écrasé son destin, on le vit, regard blanchi par une lourde gravité, entreprendre de plus en plus souvent ses frères abbés de la promesse du jugement et autres prédications menaçantes. Tant et si bien qu'il fut convoqué par l'évêque qui, après l'avoir entendu en confession, lui retira sa charge de bibliothécaire et l'exhorta à quelque retraite monacale.

Ithier fit mine d'obéir, disparut de la butte mais s'installa en réalité, sous un faux nom, dans la ville basse, au 6 de la rue aux Fumiers, dans ce cul-de-basse fosse putride où nul chrétien n'eût jamais daigné pénétrer et où seul les fils impies d'Israël se complurent jamais. Ici, à deux pas de la synagogue, aux cœur même des remugles fétides qu'exhalait inexorablement cette partie honnie et oubliée de l'humanité, Ithier allait et venait, recherchant on ne sait quoi qu'il ne dévoila jamais à personne.

N'était l'empressement qu'il mettait à sa recherche, on eût dit quelque alchimiste au devant de la pierre philosophale. Très vite, à ce qu'en raconte la chronique, Ithier finit par ressembler aux gens qu'il côtoyait sans cesse: sale, dégageant autour de lui une nauséabonde putrescence, négligé au point de s'être laissé manger le visage par une broussailleuse barbe jaunâtre, l'habit sale et déchiré, où se devinait le peu de soin qu'il accordait encore à son port. Il poursuivait là son improbable quête, semblable aux fils perdus d'Israël.

Sensiblement à la même époque, apparut dans le quartier juif, un homme que la chronique décrit comme un être plutôt ombrageux, toujours revêtu de cet appareil qui ferait se reconnaître entre mille les juifs de l'est, lourde tunique noire, franges bouclées ornant l'oreille, le Livre constamment en main dont on devine qu'il se le récitait en même temps qu'il l'interprétabit. Très rapidement, Ephraïm Jakov, puisque tel était le nom qu'il revendiquait, prit une part grandissante dans les affaires de la communauté des fils d'Israël. Il n'avait pas qualité pour être rabbin, mais c'est lui que les juifs pourtant consultèrent de plus en plus fréquemment, dès qu'un litige les opposait les uns aux autres- ce qui n'était pas rare chez peuple si dépravé - ou qu'un conflit les opposât aux marchands de la ville haute.

Tout naturellement, en quelques années, il était devenu l'intermédiaire naturel entre les juifs et les chrétiens et il n'était pas rare que le Comte de Chartres fît appel à ses services surtout lorsqu'il s'agissait d'assurer le paiement du tribut que les juifs devaient à la ville de Chartres, pour prix de la tolérance où on les laissait.

Ephraïm serait né à Strasbourg; il y aurait grandi et prospéré au milieu de sa communauté, plutôt prolifique en ces terres d'Empire; mais un pogrom, comme il en survenait souvent en ces époques lointaines, déchira son enfance et meurrit les siens; c'est ainsi qu'il décida de s'enfuir. Pourquoi se dirigea-t-il vers la France plutôt que vers les terres de l'Est où les siens s'agglutinaient, nul n'en est véritablement certain? Ce que j'en sais, je le tiens de la chronique de l'époque mais cet homme n'avait jamais laissé la moindre trace derrière lui.

Ce qu'en revanche je connais avec certitude, tient à l'amitié qui progressivement le lia à Ithier de la Courtines. Ces deux-là parcoururent sans cesse le quartier juif, ensemble débattant dont ne sait quelle prompte question qui happait toute leur attention. J'imagine qu'Ithier dut trouver en Ephraïm une oreille complaisante à ses délires messianiques. Toujours est-il qu'ils furetèrent, des nuits durant, les caves de la ville jusqu'à dénicher enfin la pierre qu'il décrit si dévotement dans son mémoire.

Car c'est durant ces années-là qu'Ithier rédigea ce texte que vous tenez entre les mains, qui n'existe qu'à trois exemplaires; celui-ci; un second qu'il adressa au pape; un troisième dont on a perdu trace durant les troubles de 1348.

Lorsque survint la terrible peste noire qui broya tout sur son passage, la ville se replia sur elle-même et, tout naturellement, comme s'il n'était pas d'autre cause assignable à son tourment que l'insupportable verrue du peuple déicide sur ses terres, le bon peuple de Chartres, comme tant d'autres alors, imagina que l'eau et l'air furent empoisonnés par la hideuse pestilence judaïque.

La ville versa sa colère contre les juifs et manqua de les massacrer en presque totalité.

Ephraïm qui avait déjà réchappé de peu à un pogrom en Alsace dans les temps de son enfance, ne put en supporter l'augure et tenta d'armer les siens. Ce fut un massacre, odieux, épouvantable où feu et haine se partagèrent l'horreur.

Pour avoir osé lever les armes contre des chrétiens, Ephraïm Jakov fut condamné à mort. Mais le plus curieux est qu'on ne le fit pas mourir comme un assassin, ni même comme un juif, mais bel et bien comme une sorcière, sur un bûcher que l'on édifia très exceptionnellement au lieu de la Porte Cendreuse. Des minutes du procès on ignore tout; sans doute furent-elles perdues, cachées ou brûlées lors des multiples incendies qui défigurèrent cette époque troublée; je sais seulement, qu'Ithier de la Courtines avait pris sa défense, réapparaissant pour la première fois sous sa propre identité.

Il existe une narration de cet épisode mystérieux, elle est signée d'un certain Bertram de Laon. Vous devriez la lire, peut-être y trouverez vous ce que vous cherchez?

C'est peu dire que cette histoire avait troublé le Père Martin. Ainsi la personnalité d'Ithier s'avérait plus trouble encore qu'il n'eût supposé.

- Mais que devint Ithier ?

- On sait seulement qu'il mourut cette même année 1348. De la peste ou d'avoir pris la défense d'Ephraïm? Je l'ignore. Je sais seulement que l'évêque de Chartres fit alors ce qu'il put pour que ne s'ébruitât pas la trahison d'Ithier de la Courtines, au point que son grimoire fut longtemps interdit à la lecture, même des plus avertis parmi les prêtres et que c'est sous son nom d'emprunt- Pierre Marchant- qu'il fut enterré. Mon trisaïeul raconte dans sa brève histoire de Chartres avoir encore trouvé trace de sa tombe; mais elle a disparu depuis.

Le Père Martin sortit de cet entretien, déterminé à en savoir plus. S'il avait une chance de dénicher à son tour la pierre que décrivait Ithier, il n'en pouvait trouver l'indice que dans le récit de Bertam de Laon. A moins qu'Ithier n'ait laissé une sorte de testament sous son nom d'emprunt!

Quoiqu'il fût éreinté par la nuit blanche qu'il venait de passer, le Père Martin avait été beaucoup trop excité par le récit qu'il venait d'entendre pour penser seulement à rentrer chez lui. Il se rendit donc à la bibliothèque du Séminaire. Mais curieusement il n'y trouva rien.

- Les textes que vous me demandez ont été détruits, répondit le père bibliothécaire.

Arrivé devant chez lui, la mère Billard l'attendait, poussant d'épouvantables cris d'orfraie.

-Le petit, s'exclama-t-elle en poussant de longs sanglots, il a disparu.

- Mais non, voyons, il a dû partir pour une de ses longues promenades de méditation dont il a l'habitude; vous le savez bien'

- Il a dis-pa-ru vous dis-je. Il n'est pas rentré depuis hier tantôt'

Le père Martin tâcha de la calmer comme il put, mais sans qu'il osât se l'avouer, l'inquiétude le gagnait. Il monta chez lui et sur sa table, il trouva un pli. Il le déchiqueta fébrilement, ne doutant pas qu'il fût de Simon. Il y lut ceci:

Parrain,

Il est un temps pour tout; advient dorénavant celui de l'accomplissement d'une promesse.

Ce que vous cherchez, je l'ai trouvé. Il me faut affronter mon destin à présent. Car il est écrit:

Du fait qu'il a lui-même souffert par l'épreuve, il est capable de venir en aide à ceux qui sont éprouvés.(He,2,18)

A bientôt!

Le Père Martin s'assit et médita quelques instants: pourquoi ne parvenait-il pas à chasser de son esprit les tentations que dut essuyer le Christ durant son séjour au désert? Tout se passait comme si son filleul devait remettre à chaque instant ses pas dans les marques laissées par Notre Seigneur Jésus Christ. Jean ne l'avait-il pas écrit:

*Il est venu chez lui
et les siens ne l'ont pas accueilli.*

Alors tout recommence pour que l'oracle, quand même soit accompli!

Epuisé, il finit par s'endormir, et, pour la deuxième fois il fit ce rêve étrange où trois cavaliers devant lui s'avançaient déployant devant lui cendre, glace et pierre.

Quand il se réveilla quelques heures plus tard, les membres tout endoloris, il tenta de comprendre ce qu'il venait de rêver, et fut frappé par ces cendres qui marquaient chacun des épisodes de cette étrange histoire. Sur la pierre n'était-il pas marqué:

et des Cendres

S'élève Grande Ire "

N'était-ce pas également Porte Cendreuse qu'Ephraïm Jakov fut brûlé?

La pierre assurément devait avoir été cachée à l'emplacement des anciennes portes. Mais où exactement?

Le Père Martin ne savait plus que faire. Fallait-il partir à la recherche de Simon, égaré en quelque périlleuse odyssée, ou fallait-il chercher la pierre? N'avait-il pas assez de preuves dorénavant de la justesse de ses intuitions? Fallait-il contrecarrer la vocation de Simon, ou le laisser aller à son chemin? Il y avait là trop de questions sans réponse pour que le Père

Martin ne désespérât point d'y trouver réponse. Vaincu par destinée plus forte que son envie de servir, il tourna et retourna en sa soupente, comme fauve traqué.

De longtemps il n'entendit plus parler de Simon. Il avait espéré qu'il revînt après quarante jours de jeûne, mais non! Il ne revînt pas.

Le Père Martin, décrépit rapidement d'avoir été ainsi abandonné. Tantôt il récriminait le sort de l'avoir si intimement convaincu d'une haute mission pour le laisser choir si lamentablement peu après; et dans ces moments-là il abandonnait toute recherche. Tantôt un indice qui eût paru futile à tout autre lui faisait reprendre le collier.

Mais, pour qui le connaissait bien, il devenait évident que le Père Martin se languissait à lui faire perdre tout désir. Il ne parlait plus, ou juste que de nécessité; il sortait peu et s'était fait déchargé de toute tâche sacerdotale. Lentement il se retirait du monde, attendant une mort qui ne saurait être plus amère que les jours qu'il subissait à présent.

Son ami, Pierre Mesnard, eut beau lui rendre périodiquement visite, rien ni faisait. Il lui sembla même que quelque chose d'irréparable se fût produit, quand pour la première fois le Père Martin lui refusa sa porte arguant d'une fallacieuse fatigue.

Il avait désormais délaissé toute recherche; il avait même désappris de prier la Vierge Marie aux mâtines!

VI

Simon, en ses années de séminaire, s'était pris d'amitié pour un jeune fils de paysan, Pierre Bacqueville. C'est avec lui qu'il partit. A pied, ils avaient pris le chemin de Versailles où Simon s'était mis dans la tête d'exhorter le Roi à entreprendre d'urgentes réformes de son gouvernement. Simon, quoique jeune encore, ne doutait ni de sa mission, ni de son courage!

Il venait d'avoir vingt ans, était devenu un beau jeune homme, de taille tout à fait respectable qui lui faisait aisément toiser ses compagnons d'un beau regard bleu mais impérieux. Rien en réalité ne le distinguait véritablement de ses compagnons. Il y avait bien sûr ce signe qu'il portait au milieu du front, qui ressemblait à s'y méprendre à une croix. Il la porta d'abord avec honte, la couvrant sous un cheveu trop long qui gommait le haut de son visage et effaçait son beau regard franc. Longtemps il prit ainsi la funeste habitude de baisser les yeux et, courbant piteusement l'échine, ses pères supérieurs y virent sottement une prédisposition à se soumettre qu'ils s'enorgueillirent d'encourager en lui, quand en réalité il n'était là que tentative maladroite de camoufler une disgrâce qui lui valut plus de quolibets que de considération.

Ce n'est que beaucoup plus tard, quand il atteignit ses vingt années, que, brusquement empreint d'assurance, sans que personne ne devinât véritablement pourquoi, il dégagea son front et porta, non tant avec fierté, qu'avec quiétude plutôt, cette infortune que le ciel lui avait infligée.

Il était resté garçon doux, plus enclin à la discussion infiniment reprise sur les fins dernières de la miséricorde divine qu'à la dispute vaine et futile à laquelle certains de ses camarades réduisirent si malencontreusement leurs relations. C'est ceci justement qui lui avait attiré les faveurs de Pierre, qui lui parut mû par une identique ferveur. Ils devaient bien être les seuls sincèrement animés par la foi en notre Seigneur Jésus Christ et hantés par la rage de le servir fidèlement en ce siècle si facilement jouisseur, si funestement enclin à la fallacieuse philosophie qui toujours égare les hommes loin de Dieu. Trop parmi eux n'entrevirent jamais dans la prêtrise que truchement par où se hisser dans la société plutôt que sincère vocation à observer les commandements divins, pour que Simon pût véritablement aimer ceux qui journellement le côtoyaient. Il en prit longtemps ombrage, et resta presque toujours seul, méditant et lisant, reclus en d'interminables mélancolies, quand d'autres s'amusaient tels des enfants. Simon en réalité ne devint sociable qu'après qu'il eut

fait la connaissance de Pierre, lequel l'aida assurément à regarder ses contemporains autrement que comme des brebis égarées.

Ils formèrent à eux deux une sorte de club, ressassant à n'en plus finir les griefs qu'ils nourrissaient à l'encontre du siècle, peaufinant jusque dans les plus infimes détails les plans méticuleux qu'ils fixèrent d'une réforme rigoureuse - et passablement rigoriste, d'ailleurs de l'autel et du trône.

Ils en parlèrent peu, mais ce n'est pas un hasard assurément si leurs camarades les surnommèrent "les trappistes" en souvenir de l'extrême austérité que Rancé mit à réformer le couvent de la Trappe.

Non plus qu'ils n'en laissèrent trace écrite, de peur que par méchanceté ou ambition, on ne les empêchât d'en poursuivre le dessein. Mais les Mémoires que, beaucoup plus tard Pierre écrivit:

1774/1815: CHRONIQUE D'UNE PERIODE TROUBLE VUE PAR UN PRETRE REVOLTE,

en donnent quelque idée.

"J'avais rencontré à Chartres, durant mes années de formation, un curieux garçon obsédé de pureté et de candeur, qui avait mis toute sa pétulante intelligence - et il n'en manquait pas - à vouloir réformer l'église et, partant, la société tout entière. Séduit par aussi ample projet, comme on peut l'être en ses vertes années, je me laissais aisément convaincre de le suivre en son universelle croisade. Je ne crois pas avoir été alors plus pour lui qu'un disciple fidèle et sans doute fus-je ainsi plus une ombre obséquieuse qu'un véritable compagnon. Peut-être devrais-je rougir d'avoir été naïvement entraîné dans si folle entreprise que la refonte systématique du monde, mais je sais aujourd'hui que cette vaine espérance fut partagée par tous, philosophes et savants qui ensemble concoururent aux événements tragiques que nous venons de vivre; au moins autant en tout cas que l'impéritie de notre noblesse et l'aveuglement de notre roi. Nous ne fûmes ni les seuls ni les plus ambitieux des doux rêveurs qui hantèrent alors les salons et les antichambres de nos princes.

Simon avait en exécration la richesse exagérée où s'était complue l'église d'alors. Voulant la contraindre à mieux assumer sa mission originelle, il avait conçu de la séparer définitivement du temporel. Il voulait une église pure de toute politique mais en contrepartie, attendait du roi qu'il servît mieux, plus pieusement, la vocation pour laquelle le trône lui fut confié. Il croyait qu'il suffirait de rappeler les princes à leurs devoirs pour

qu'immédiatement ils se dessaisissent de leurs pouvoirs et missent leurs fortunes entre les mains de Dieu'

Mais ses ambitieux projets ne se bornèrent point là. Il engloba également le peuple dans sa vaste entreprise de réorganisation morale: il pensait que ce dernier ne pourrait jamais retrouver la pureté de sa foi ni la fidélité en son observance du service divin sans qu'une once au moins de considération lui fût accordée. Pour cela, il exigeait que le peuple pût à nouveau accéder aux hautes dignités de la cléricature, et parallèlement qu'il ne fût pas systématiquement écarté, au nom de sa roture, des hautes fonctions administratives et politiques. Le projet était généreux et notoirement ambitieux'

C'était pourtant celui-là même que les philosophes, pour d'autres raisons, certes, mais avec la même séduisante conviction, préconisèrent alors pour le gouvernement de la France, en leurs libelles et discours. C'est ce qui explique que, après sa malheureuse expédition à Versailles, il se tourna vers les philosophes, quoiqu'en son âme, il les détestât.

Mais Simon, quoiqu'il eût des idées très arrêtées sur tout, n'avait décidément pas la tête très politique. Je crains bien, avec le recul des années et ce peu de sagesse conquis depuis mon âge avancé qui sait enfin tempérer mes ardeurs, je redoute, oui, que nous n'eussions jamais été que doux rêveurs, trop vite brocardés par les uns, insidieusement manipulés par les autres, plus sagaces ou retors que nous."

Simon et Pierre avaient conçu leur périple vers Versailles comme un véritable pèlerinage. Ils n'y mirent aucun empressement mais au contraire cette sage retenue qui leur permit, au gré des longues marches et des haltes qu'ils se ménagèrent durant cette route qui de Chartres mène au Roi, de constamment se recueillir et prier; mais aussi de mûrir et répéter l' argument qu'ils devraient nécessairement aiguiser pour mieux pouvoir emporter la conviction d'un roi dont ils étaient assurés de la piété mais dont ils redoutaient la malfaison de l'entourage.

En l'âme de Simon naquit progressivement la vocation d'un prédicateur. Chaque village qu'ils traversèrent lui devint occasion à prêches, par lesquels, sur la place publique, au-devant de l'église ou en dedans quand le curé le lui permettait, il exhortait les foules à plus de piété.

-Recourez la foi de vos pères, leur disait-il souvent. Les temps approchent où il ne vous sera plus permis de vous languir aussi complaisamment derrière les trabans de Lucifer. La promesse s'accomplira: le Jugement est proche, je vous le dis! Qu'il ne vous surprenne pas car il est écrit:

"Veillez donc, parce que vous ne savez pas quel jour va venir votre Maître. Comprenez le bien: si le maître de maison avait su à quelle heure de la nuit le voleur devait venir, il aurait veillé et n'aurait pas permis qu'on perçât le mur de sa demeure. Ainsi, vous aussi, tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'Homme va venir."

(Mt24,42-44)

Parfois les villageois les regardaient, amusés et moqueurs, se gaussant de ces prêtres déguenillés; il arrivait même que le curé les chassât violemment en les accusant d'être schismatiques ou hérétiques; mais le plus fréquemment la foule des paysans l'entourait, pieusement et l'écoutait avec cette vénération humble que le bon peuple octroie volontiers à ce qui le dépasse.

Simon avait parfaitement conscience d'éveiller autour de lui l'antique ferveur qui avait animé à l'époque ceux des pauvres qui prirent la croix et traversèrent, enthousiastes, l'Europe entière pour aller délivrer le Saint Sépulcre odieusement tombé entre les mains des Infidèles. Il eût tant aimé surtout pouvoir ressusciter cette foi simple et vivante qui anima le cercle étroit des disciples du Christ!

Simon et Pierre ne restèrent d'ailleurs pas seuls très longtemps. Assez vite, des hommes, mais jamais aucune femme, sollicitèrent l'honneur de l'accompagner en son périple. Simon que réjouissait cette fraîche détermination qui fit délaisser les champs aux paysans et les échoppes aux commerçants ne sut jamais les repousser. Et s'il écarta ceux des solliciteurs qui lui semblaient insincères ou trop excités, il ne sut jamais rien refuser aux âmes simples. Ainsi accueillit-il bientôt une dizaine de compagnons.

Le premier d'entre eux s'appelait Thomas. Il tenait à St Prest une petite échoppe. Il avait connu Simon dans les temps de son enfance, ayant souvent été son compagnon de jeux mais brusquement séparé de lui par l'irruption du Père Martin dans la vie de Simon, il ne l'avait plus revu qu'en d'irrégulières occasions. Enfants, toujours ils surent se comprendre à demi-mot et partager ainsi tristesses comme joies. Il avait toujours nourri à l'endroit de Simon une tendre affection qui allait au-delà de la simple camaraderie; elle lui fut motif suffisant pour tout laisser choir, femme et négoce, et s'en aller poursuivre, dans le sillage de Simon, ses rêves taciturnes de grandeur et d'amitié.

Le second se nommait Luc: il était métayer dans une ferme aux alentours de Gallardon. Simon, Pierre et Thomas y arrivèrent un samedi à l'heure des vêpres. Le village, alors très

pieux, s'attardait autour de l'église, les femmes papotant, les hommes agglutinés autour des tables bancales de l'estaminet tout proche, riant, buvant ou se disputant pour les plus ivres.

Simon comme il en avait pris l'habitude, commença de s'installer en plein milieu de la place, juste au-devant de la fontaine où s'égaillaient quelques enfants; il posa son sac au-devant de lui, en extirpa la Bible et de sa voix chaude et entraînante; doucement d'abord, puis de plus en plus fortement, lut quelques versets de l'Evangile de Jean:

"Que votre cœur ne se trouble pas!

vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi.

Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures... (Jn,14,1)

Toujours il procédait ainsi; d'abord lisant longuement la Bible, puis poursuivant de son propre chef son prêche sans marquer aucune interruption comme si les Saintes Écritures et sa parole n'avaient jamais fait qu'un'

Au début, nul ne prenait vraiment garde aux manières de cet étonnant pèlerin. Le paysan est homme méfiant, plutôt rétif à trop ostentatoire démonstration. Mais progressivement, à mesure que la **voix de Simon** emplissait l'espace de ses tièdes mélopées, la ferveur qu'il insufflait en sa lecture embrasait l'attention des villageois, faisait se taire les bavards et se raidir les braillards au point que, sans qu'on s'en rendît véritablement compte, l'assemblée se retrouvait immanquablement envoûtée par sa parole enchanteresse.

Il en fut toujours ainsi, à Gallardon comme ailleurs, mais ce jour-là, avant même que Simon eût achevé son prêche, on entendit qui sourdait de la foule hébétée, la voix railleuse et agressive de Luc:

- Fariboles de prêtre, que tes paroles, ami errant. Qu'avons nous à faire de toi et de tes prêches? Ils ne nous nourriront pas; or nous avons faim. Ils ne nous consoleront pas; or Dieu nous a abandonnés. Je veux bien prier ton Dieu, mais mon ventre crie tellement qu'il m'empêche de l'entendre. Et trop souvent il resta sourd à nos appels.

La foule, faible, comme souvent approuva le dernier qui eut parlé et très vite montèrent lazzis et quolibets. Simon sentit la foule soudainement hostile; le charme était rompu; il fit mine alors de s'éloigner, remisant la Bible en son sac et lui dit:

- Je ne veux pas disputer avec toi, et ne nie point la misère où te réduisent ces temps austères. Regarde-moi, je suis aussi pauvre que toi; mais c'est dans le sein des humbles que Dieu sait trouver ses fidèles. Je m'en vais, puisque tu le veux. Je poursuis ma route, mais

avant que je ne parte, regarde-moi dans les yeux et sonde ton cœur. En vérité, je te le dis, en ce moment même, un trouble t'agite car le malheur rôde autour de toi.

Et, il partit!

Mais le lendemain, alors même que les trois hommes eurent repris leurs pérégrinations, ils furent rejoints par Luc. Ils s'assirent paisiblement en bordure d'un pré tout proche, partagèrent pain et vin.

Luc raconta:

- Je veux me joindre à vous. Quand je rentrai chez moi, après t'avoir vu, je vis avec effroi que ma maison avait été saccagée par quelques maraudeurs et brigands. Mon chien gisait, ensanglanté, le crâne écrasé, tourné vers moi en une horrible grimace qui semblait me maudire de l'avoir délaissé à aussi macabre infortune. Tout avait été saccagé en la maison; la table brisée d'absurdes coups de hache, l'armoire éventrée, le linge souillé ou déchiré; le bétail volé pour une partie, abattu pour l'autre.

Je songeais d'abord à me plaindre, à hurler; à en appeler surtout à la vengeance. Puis je regardais Marie, mon épouse, qui m'avait accompagné au village, et réalisai soudainement qu'elle aurait été égorgée, et non le chien, si elle n'avait tant insisté pour que je l'emmène avec moi. Alors je rendis grâce à Dieu et me souvins de toi. J'ai compris: les malheurs qui nous frappent sont des coups de semonce qui nous alertent et nous conjurent de veiller. Rien ne sert de se plaindre. Je ne veux plus que prier et préparer le chemin de mon salut. Je crois qu'il m'appartient de désormais t'accompagner. Si tu veux encore de moi.

- Viens, lui dit Simon; je t'attendais.

Ils étaient quatre désormais, Simon, Pierre, Thomas et Luc.

Quelques jours plus tard, au détour du chemin alors même qu'en silence ils cheminaient, graves et tristes après que Simon les eut morigénés pour leurs insatiables bavardages qui sans cesse défloraient la nécessaire gravité de leur pèlerinage, ils rencontrèrent Jean, piteusement assis sur le tronc encore vert d'un chêne qu'un récent orage avait dû violemment faucher. Il restait là, sanglotant sur son misérable sort, parlant seul.

- Qu'as-tu, mon fils?

Et Jean, qui assurément n'attendait que de trouver oreilles complaisantes à ses malheurs, se mit à détailler l'interminable litanie de ses misères.

Jean tenait un estaminet dans un bourg proche. Son commerce sans produire fortune exagérée, lui permettait de vivre honorablement et il eut toujours soin d'entretenir avec les villageois civile obligeance, de ne manquer jamais aucune messe non plus que d'offrir

confortable obole aux pauvres. A défaut d'être aimé par tous, il en était au moins respecté, jusqu'au jour sinistre et malencontreux où il s'entremit de trouver un époux à sa fille aînée.

Celle-ci, qui ne nommait Thérèse et qu'il avait toujours choyée entre toutes, avait reçu belle éducation, bien supérieure à sa modeste condition. Il l'avait voulue sachant lire écrire et même compter; elle excellait aux soins domestiques, ne rechignait jamais aux durs labours qu'on lui imposait mais savait tout aussi bien repriser et coudre qu'entretenir aimable conversation. Elle était, tout compte fait, un beau parti, quoique d'une beauté plutôt médiocre, d'autant que Jean, en secret mais avec une fierté qui éclairait ses jours, s'était fait l'ardente obligation d'amasser un honorable pécule qui la doterait de manière plus qu'honnête. Monsieur le curé lui fit ainsi rencontrer le sieur Guérin, riche négociant de Rambouillet et propriétaire à Gazeran d'une maison cossue et avenante où sa fille assurément pourrait mener grand train. L'homme était veuf, point trop âgé encore, qui cherchait désespérément une mère pour ses deux filles orphelines. Le sieur Guérin s'avoua plutôt empressé de rencontrer Thérèse: l'affaire était pour ainsi dire conclue!

Mais ce que Jean ignorait, qui n'avait pas une seule seconde pensé que les vues de sa fille pussent être contraires, c'était que Thérèse s'était depuis plus d'un an amourachée d'un garçon de ferme, qu'ils s'étaient mutuellement promis l'un à l'autre au point de consommer leur union avant même qu'elle ne fût sanctifiée par Dieu.

Quand le sieur Guérin s'aperçut que la promise était grosse, il fit un tel tapage alentour, hurlant tant à l'escroquerie que l'affaire devint publique dont chacun en son coin se gaussa. Mais le sieur Guérin avait de l'entregent, qui s'affaira à ruiner la réputation de Jean: le village finit tant par le honnir, que son estaminet déserté, il ne lui resta plus qu'à s'exiler, honteux et déconfit. Lui qui avait seulement désiré le bonheur et l'établissement honorable de sa fille, se retrouvait brusquement, banni et meurtri.

- Que cherches-tu, ami? lui demanda Simon. Que je compatisse? Je ne le puis. Tu récoltes seulement les fruits amers des graines que tu as semées. En ne voulant considérer que la fortune de ta fille, tu as seulement oublié qu'il n'est de quête honnête que devant Dieu. En te contraignant à te battre aujourd'hui pour recouvrer ton honneur perdu, il te rappelle à tes devoirs, qui sont avant tout ceux de ta foi.

Viens avec moi, Jean, prie et médite. Je te ferai connaître le destin que nous forgeons. Lève-toi et marche; en nous accompagnant ta route s'éclairera d'elle-même.

Ils étaient à présent cinq, cheminant et priant.

Puis vinrent Joseph, le maçon; Donatien, le bourrelier; Adrien, Quentin et Maximilien plus quelques autres qui marchèrent quelque temps en leur compagnie mais repartirent, attirés par d'autres cieux.

A mesure que la cohorte s'épaississait, Simon devint plus radieux et serein, comme si l'ascendant qu'il se savait désormais exercer sur les hommes, confortait la détermination qui fut sienne d'aller jusqu'au terme de son audacieuse entreprise.

Cette troupe hétéroclite et dépenaillée d'une dizaine de pèlerins, sales poussiéreux mais joyeux, arriva ainsi à Versailles le 10 Mai 1774. Simon ne s'était pas engagé inconsidérément: il savait qu'à la cour, il serait introduit par le comte Aubin d'Armancourt, gentilhomme chartrain, précepteur des enfants de France. Le Père Martin en avait été le confesseur voici quelques années et Simon lui avait été présenté. Sans nul conteste, le comte d'Armancourt était homme d'honneur: il le présenterait au Roi

Las! s' ils arrivèrent bien devant ce dernier, après avoir traversé maints couloirs et galeries tout agités de murmures, de complots chuchotés et de larmes feintes, ce fut pour s'entendre annoncer la mort de Louis.

- Je ne puis rien pour vous' La Cour est en deuil, vous l'imaginez bien' Revenez me voir dans quelques semaines, mais sachez dès à présent que mon crédit auprès du nouveau roi est plus que médiocre. Je ne sais quelle faveur je pourrais vous obtenir'

La troupe dépitée rebroussa chemin, repassa les grilles du château et désœuvrée, erra. Leur tristesse était manifeste qui barrait leur visage et assombrissait leurs regards. Le peuple assemblé autour du château regardait cette étrange compagnie de pèlerins chagrinés, imaginant mais ne comprenant pas, qu'elle pleurait le défunt roi, quand elle se lamentait seulement de ce destin contraire qui enlisait leurs somptueux projets.

La rumeur s'était répandue dans la ville que le cadavre du défunt roi était tant grêlé de purulente vérole, qu'il empesta tout le château, que les méphitiques effluves qui s'en exhalaienr s'incrusterent tellement dans les somptueuses vêtures de noir chamarrées qu'arborait la cour, qu'il ne fallut pas moins de trois cercueils de plomb enchaissés les uns dans les autres, tous garnis d'aromates pour que cette insoutenable pestilence s'atténuat quelque peu, qui faisait défaillir ces nobles dames. Et très vite on envoya le dauphin et Marie-Antoinette à Choisy de peur qu'ils ne fussent à leur tour contaminés par l'odieuse maladie.

Le roi mort, un fol espoir courut dans le peuple. Celui que sottement l'on avait en son jeune temps appelé le Bien Aimé et qui mit tant d'insensible affection à toujours écraser ses sujets était mort comme il avait vécu: dans l'indignité et la pourriture. Le siècle, comme écrasé par règne si long, s'était depuis trop longtemps immobilisé dans l'attente d'un renouveau qui ne venait pas. Les peuples, écrasés de misère et de souffrances en désapprirent même d'espérer qu'une lumière se levât jamais pour en éclairer le destin; et les délivrer de leur joug. Et voici qu'enfin, la volonté divine rattrapait le cortège interminable

des indignités royales daignait en sanctionner les vices. Le siècle de la turpitude s'achevait enfin et l'aube se levait sur le front encore jeune de Louis.

Simon, durant ces étonnantes journées d'interrègne, se mit non plus à prêcher mais à haranguer les foules, alors nombreuses qui se pressaient devant les grilles du château.

- "Regardez, leur disait-il, dans quelle fange indigne ces rois ont laissé choir le trône d'Hugues et de Louis le Saint. Il est écrit que celui qui sème le vent, récolte la tempête. Louis le XV^e est mort répandant autour de lui la souillure que sa vie durant il avait mise à chacun de ces gestes. La pourriture n'était pas seulement du corps de Louis, mais de son âme. Elle atteint désormais sa maison et son trône. En vérité, je vous le dis, une génération ne passera pas avant que la moisissure n'ait fini de corrompre le trône; alors débutera le temps de la fin.

Pendant que le peuple s'agitait et n'osait trop se réjouir autrement qu'en délaissant les églises où l'on disait devant des travées vides des messes à la mémoire de l'ex-Bien Aimé, Simon, perdant toute retenue, au lieu des prières de consolation qu'on eût pu attendre d'un prêtre, fût-il prêcheur, assénait désormais les foules de paroles empreintes d'une violence étourdissante, les appelant non seulement à être vigilants mais à contraindre surtout Louis aux nécessaires réformes où l'état déplorable de ses sujets le condamnait.

- Louis vous doit justice et pain. N'hésitez pas à le lui demander avec vigueur. Car les Bourbons toujours méprisèrent leurs peuples et je crains qu'il ne vous oublie sitôt la couronne rivée sur son crâne obtus. Mais je vous le dis, nous ne le laisserons pas faire. Car l'infâme pestilence qui entoura les sinistres princes du royaume, n'est que le premier signe avant-coureur d'une peste plus noire encore qui rongera le trône de France, s'il ne sait à temps se retourner vers Dieu et son peuple'

Simon fit tel tapage autour du château de Versailles que les rumeurs en parvinrent jusqu'à la Cour, qui, craintive et trop affairée de ses rivales coteries, s'empressa d'en aviser le Roi.

Gros bonhomme timoré, prudemment reclus à Choisy, par crainte que la vérole ne le contaminât à son tour; tout engoncé dans la charge imposante qui lui incombait dorénavant; tâche où il se savait inexpérimenté et pour laquelle il ne se sentait d'ailleurs que bien piètres dispositions, Louis cherchait plutôt à se calfeutrer dans le cocon déjà brisé de son enfance qu'à affronter cette cour qui lui faisait tellement peur. Durant de trop longues journées, de Choisy à Marly puis de Marly à Compiègne, il suivit curieux périple qui n'avait d'autre but que de l'éloigner de Versailles où il lui répugnait de vivre et régner. Louis restait insaisissable.

Il n'avait aucune raison d'accorder audience à ce petit prêtre imprécateur, et quand bien même on lui eût proposé de l'embastiller pour ses propos insolents, il s'y refusa, manifestant dès les premices de son règne, cette lourde indécision qui compromit sa destinée.

Soyons clément, avait exigé Louis; la cour n'a rien à gagner d'une excessive sévérité. Je veux au contraire ramener la couronne à l'église et à ses sévères obligations. Que ce prêtre s'en retourne en sa province et qu'il sache que le Roi accomplira les volontés divines.

Ainsi fut fait, et les gardes suisses qui avaient arrêté Simon à l'entrée du Château, n'eurent plus qu'à le relâcher. Mais Simon ne renonça point pour autant! Il savait désormais n'avoir plus rien à entreprendre à Versailles où d'ailleurs le Roi ne se décidait toujours pas à rentrer. Il partit donc, mais contrairement aux objurgations qui lui furent faites par le comte Aubin d'Armancourt qui servit pour l'occasion, d'intermédiaire, Simon et sa troupe poursuivirent leur route et c'est le 20 Mai qu'ils parvinrent à Paris, non sans s'être préalablement arrêtés quelques jours dans les bois de Meudon où, plusieurs heures durant, Simon s'écarta de ses compagnons, pour méditer.

Simon, tout entier tendu vers la mission qu'il se savait seul à pouvoir réussir, restait depuis Versailles dans des dispositions étranges: tour à tour enthousiaste et désespéré; prompt à toutes les audaces, puis soudainement rétif à l'effort, il désarma souvent ses compagnons par ces dispositions contraires qui, insidieusement, insinuèrent le doute en leurs esprits. Simon devenait indécis; lui qui, depuis six mois, avait été d'une remarquable détermination. On eût dit que les voies de Dieu lui fussent devenues impénétrables.

Et il est exact que Simon doutait. Il sondait son âme, fouaillait en son cœur, mais rien ni faisait. Il lui sembla soudainement que Dieu l'eût abandonné, Lui qui jusqu'à présent avait toujours guidé sa route dans le désert des tentations.

C'est ainsi qu'un matin, Simon s'éloigna du campement où il avait fixé ses compagnons et gagna le cœur de la forêt: là où le vent parle aux arbres, disait-il, là souffle la parole de Dieu.

Trois jours durant, nul ne le vit. Mais quand il revint, le regard ébloui, le port brusquement raidi, Thomas ne put s'empêcher d'observer:

-Il a le front ceint de ceux qui ont vu Dieu!

De ce qui s'était passé durant ces trois jours, Simon ne parla jamais à personne, mais il est vrai qu'à partir de cet instant, son comportement changea. La parole de Simon devint rare; il désapprit presque totalement de prêcher au-devant des villageois qu'il rencontrait sur sa route, laissant de plus en plus souvent ce soin à ses compagnons; mais en revanche plus jamais il ne douta de ce qu'il dût accomplir. Et, des décisions qu'il prenait dans le

secret de son cœur, nul ne se serait jamais aventure à contester l'opportunité. Elles devenaient, pour chacun, la loi du groupe.

De retour de ses méditations sylvestres, il se contenta simplement de dire:

- Nous partons pour Paris.

Il était un peu plus de vingt-deux heures quand ils atteignirent la barrière de la Conférence qui, d'un seul regard, vous fait somptueusement embrasser la Seine, les Tuilleries, les quais illuminés et là-bas un peu plus vers la droite, les tours fièrement dressées de Notre-Dame.

Le hasard voulut qu'à la même heure, Jacques-Pierre Brissot, tout endolori encore de l'inconfortable et interminable voyage qui s'achevait, entrait lui aussi à Paris en coche, fuyant Chartres où il n'avait cessé d'étouffer, découvrant la ville-lumière vers laquelle s'arc-boutaient tous ses rêves et sa folle ambition.

Fils du célèbre maître cuisinier qui tenait échoppe rue du Cul-Salé, Jacques-Pierre avait par ses studieuses études de droit, conquis une prometteuse place de clerc de notaire. Mais en laissant Chartres derrière lui, il avait certes voulu oublier l'étroite ville bigote où il ne se voyait aucun avenir, mais surtout le souvenir, douloureux encore, d'un amour de jeunesse, lamentablement échoué.

Brissot et Simon se connaissaient quelque peu - mais peut-on ne pas connaître tout le monde dans ville aussi étriquée que Chartres?- Il s'arrêta donc, le salua et lui donna des nouvelles du Père Martin.

- Que faites-vous ici, Simon, quand le Père Martin lentement se meurt de votre absence? Il vous a cherché, savez-vous! Des jours durant, il arpenta les rues de la ville, débusquant les routes que vous aviez coutume de prendre, les repaires où vous aviez manie de vous niché, les bosquets où vous aviez sagesse de méditer. A chacun, il demanda:

- Avez-vous vu Simon?

Et toujours les réponses restaient négatives qui lui percèrent le cœur d'autant de coups mortels.

Simon depuis son départ de Chartres n'avait pas une seule fois évoqué le nom du Père Martin; sans doute n'y pensa-t-il même pas. A tous il était apparu comme un être d'exception dont ils n'imaginaient pas d'autre ascendance et origine que célestes. Que Simon eût un parrain le leur rendit brusquement humain. Et cette seule pensée les étourdit.

Simon promit à Brissot qu'ils se reverraient. Ils se quittèrent au coin du quai des Grands-Augustins et de la rue Saint André des Arts.

Simon, plantant là ses compagnons qu'il chargea de leur trouver un gîte pour la nuit, traversa la Seine pour s'aller recueillir à Notre Dame.

Cette nuit-là, pour la deuxième fois, Simon se perdit en d'infinies prières.

VII

Le père Martin lentement dépérissait en sa soupente de la rue des Changes. Rien ne parvenait plus à le consoler de la disparition de Simon qui depuis plus de six mois maintenant l'avait quitté sans plus lui donner de nouvelles.

Monseigneur de Saint-Aignan, dans son extrême bonté lui fit un jour visite, escomptant par quelque tendre remontrance, réinsuffler dans ce vieux corps épuisé de tristesse un peu de cet appétit sans quoi toute vie trop vite se délite. L'évêque était homme habile et il connaissait bien son petit monde. Il avait toujours mis à sa tâche la rigueur que sa charge imposait, mais il ne répugnait jamais à user des artifices d'une tendre compassion quand il lui semblait que cela fût nécessaire. Il savait d'expérience, lui qui fut si précocement versé dans l'état ecclésiastique, en dépit du peu de goût qu'il en eût, combien facilement la foi pouvait défaillir, sans laquelle la vie de prêtre était insoutenable. Il n'ignorait pas combien un prêtre rapidement s'épuisait à mimer la vertu si quelque ardente obligation ne l'y maintenait point. Il ne détestait pas, à ces heures, de jouer les confesseurs et les mentors, sachant que ce peu d'humanité, parfois, pouvait suffire à consolider une vocation vacillante.

Ce jour-là, les talents d'humanité dont fit preuve Monseigneur de Saint-Aignan firent merveille.

- J'ai, lui disait-il, besoin de vous. Depuis la mort du Roi, de grandes réformes s'annoncent, et, en dépit de son attachement sincère à l'Église, je crains bien que Louis n'ait pas force de résister aux attaques qui se fomentent contre elle. Regardez, le roi n'a-t-il pas fait Contrôleur général des Finances, ce Turgot, grand ami des philosophes? Ma tâche est de préserver les intérêts du chapitre. J'ai pour cela besoin d'un secrétaire fidèle et zélé. Vous serez mon bibliothécaire d'autant plus utile que les archives du chapitre ont été très mal entretenues. Vous y mettrez bon ordre! Vous acceptez, bien sûr!

Comment le Père Martin aurait-il pu résister? Bien sûr il objecta de son âge déjà avancé, de sa santé fragile, mais le ton qu'il y mit montrait qu'il était déjà vaincu.

Il entreprit sa tâche avec une détermination étonnante pour un homme que la soixantaine avait frappé depuis longtemps. Il y avait trouvé l'énergie d'oublier la solitude glacée où Simon l'avait reclus.

Sans doute y fût-il réellement parvenu si dans sa position d'archiviste, il n'avait eu par là-même accès à certains documents qui lui avaient été interdits auparavant.

C'est ainsi qu'au hasard de son ingrat labeur, il put compulser la lettre que Bertram de Laon avait écrite à Monseigneur, évêque de Chartres, lors de la douloureuse période de troubles où le fléau divin s'abattit sur la ville.

"Monseigneur,

Moi, Bertram de Laon, très noble et très fidèle serviteur de Notre Seigneur Jésus Christ, chevalier de l'Ordre de Saint Louis, arrivé à Chartres en l'an de grâce 1348, pour m'y prosterner devant la Chemise de la vierge; retenu en votre Sainte ville, au milieu de mes dévotions, par la fermeture des portes d'octroi à fin de préserver le peuple des ravages de la peste qui gagnait déjà la campagne avoisinante; me promenant ce 7 Septembre devant les remparts dits des Cendres, je vis deux hommes dont je puis assurer que l'un au moins était juif, se faufiler discrètement vers la cave de la maison dite des Quatre Coins, guettant à la dérobée que personne ne les vît pénétrer, attestant par là de leurs malignes manigances. Je les suivis du plus discrètement que je pus. J'imaginais, je ne sais quelle cérémonie satanique par quoi ces fils puants d'Israël invoquaient sur la ville les pestilences mortelles; je résolus de surprendre ces deux artisans du démon au lieu même de leurs crimes affreux, empoisonnant quelque source; mais le spectacle auquel j'assistai alors fut plus diabolique encore.

Que le ciel me condamne à jamais aux flammes de l'enfer si je mens; je vis, je conjure Monseigneur de me croire, ces deux hommes, hideusement prosternés devant une idole de pierre de laquelle, par je ne sais quelle sorcellerie émanait une lumière jaunâtre qu'accompagnait une musique douce, à la mélopée mystérieuse.

Par trois fois ils se relevèrent pour clamer, ensemble:

"Sainte, Sainte est la Croix qui nous préserve du Mal".

Je les vis alors préparer diabolique onguent dont ils se recouvrivent le corps avant que de se prosterner derechef devant la stèle en suppliant: "Protège-nous du mal" Ils étaient seuls à pratiquer leur rite malfaisant, mais j'en réponds l'hérétique dévotion à laquelle ils se livrèrent ainsi que l'abominable mixture dont ils usèrent sont cause que la peste aujourd'hui nous condamne.

Ces deux-là, que le Ciel m'en soit témoin, sont suppôts de Satan. J'affirme que leur infâme complot met le peuple de Dieu en grand danger! Et qu'il n'en soit d'autre sanction que leur mort.

Je les suivis quand ils sortirent; ils se dirigèrent vers la rue où d'ordinaire pullule l'infâme peuple. J'appris ainsi leurs noms: le premier est Ephraïm Jakov, que l'on dit juif des terres d'Alsace; le second, Pierre Marchant, prétend avoir été élevé dans la foi de Notre Seigneur.

Que les foudres célestes s'abattent sur leur infamie!"

Le dossier consacré à Bertram de Laon se composait d'une deuxième lettre. Écrite un peu plus tard, portant l'adresse de Sa Sainteté, elle ne lui fut sans doute jamais envoyée; soit que Bertram y renonçât; soit que l'évêque préférât l'intercepter pour le troublant secret que Bertram y crut révéler. Elle contenait la narration du procès qu'on fit à Ephraïm Jakov, et de son supplice au lieu même de ses crimes; mais raconta également l'émouvante descente que Bertram fit dans la cave où gisait la pierre et ce qu'alors il ressentit.

Le Père Martin ne la lut pas tout de suite. Le choc même qu'il ressentit était trop violent: ainsi la pierre était enfin localisée. Bien évidemment sa première préoccupation fut d'aller vérifier qu'elle se trouvait toujours aux Quatre Coins.

Il la connaissait pourtant cette maison: elle abritait l'imprimerie attitrée du chapitre. Mais il ignorait que derrière la cave joliment voûtée où l'imprimeur avait installé une partie de son atelier; là où précisément il faisait mine d'ignorer que s'éditionnaient ceux des libelles interdits que l'esprit philosophique du temps produisait alors sans retenue en dépit des censures; que dans un recueil dérobé, à l'abri des regards indiscrets, partait un étroit couloir menant à une seconde cave, une antre eût-on dit plutôt tellement les murs salis par les ans, rongés de moisissure, trempés d'une moite humidité persistante, ôtaient toute hospitalité au lieu.

Inusitée depuis longtemps - depuis toujours? - elle devait se situer à peu près sous la rue qui, des Quatre Coins, descendait vers l'Église Saint Pierre, mais suffisamment en profondeur pour que l'humidité qui y suintait la rendît inutilisable. Sans doute d'ailleurs les propriétaires successifs de l'immeuble l'avaient-ils oubliée, en tout cas ils l'utilisèrent peu! Dans le coin gauche apparaissaient sur le mur les traces assez récentes d'un orifice qu'on avait obturé.

L'abbé Martin songea immédiatement à un passage secret qui permit assurément d'accéder au lieu à la dérobée. Son orientation lui fit d'ailleurs supposer qu'il dut mener quelque part du côté du cimetière qui autrefois jouxtait l'Église Saint-Aignan toute proche. Cela expliquerait en tout cas la multitude d'inscriptions gravées à même le mur, dont certaines manifestaient l'appartenance du lieu à l'ordre maçonnique, mais dont d'autres, si anciennes que presque effacées par l'humidité, rappelaient les savoirs oubliés dont les Templiers furent les derniers dépositaires.

Et puis, là, devant lui, tout auréolée d'une gloire diaphane, fichée à même le sol: la pierre!

Il l'avait tant cherchée! Or, maintenant qu'elle s'offrait là, devant ses yeux éblouis de rêve, l'abbé Martin éprouva comme une intime déception. Ce n'était après tout, qu'une pierre parmi d'autres, juste assez ancienne, voilà tout. Le Père Martin avait imaginé, je ne sais quoi de merveilleux: une musique céleste entraînant son âme au plus haut des cieux, une voix grave qui eût éveillé en lui l'enthousiasme fol que suscite l'approche même du divin, un rayon éblouissant qui eût brûlé ses yeux mais sollicité ce sens intérieur que d'aucuns nomment troisième œil et qui lui eût autorisé d'entr'apercevoir ce que l'homme quelques fois a cru voir.

Mais non! Rien de tout ceci, juste une pointe de tristesse, mordorée de crainte, qui fit trembler ses bras.

Il ausculta la pierre avec un soin attentif: les inscriptions y figuraient bien qui prophétisaient l'avènement de l'enfant. L'abbé de la Courtines n'avait donc pas menti: elle était bien telle qu'en son grimoire il l'avait décrite, ainsi que cette étrange croix à branches égales dont il avait cru reconnaître la représentation sur le front de Simon.

Au mur, contre lequel la pierre était apposée, il put lire cette inscription qu'il imagina avoir été gravée là par de la Courtines, car juste en dessous figurait un autre texte, en lettres hébraïques, que Martin ne savait pas déchiffrer, mais qui était certainement de la main d'Ephraïm Jakov.

Écarte-toi de la pierre,

Toi, dont les desseins sont impurs

De crainte qu'elle ne te foudroie

Mais que t'habite

La Félicité

Toi, dont l'âme noble

Trois nuits durant

Prosternée

Mission veut accomplir

En vénération

et quête de la CROIX!

Interdit devant autant d'insondables mystères, Martin resta de longues heures, assis à même le sol, cherchant à comprendre, espérant ressentir enfin envolée qui le transportât.

Croyant répondre aux exhortations d'Ithier de la Courtines, le père Martin demeura ainsi trois longues nuits et trois interminables journées, priant et veillant devant la Croix, observant strictement les trois règles du jeûne.

Soudain, après de dures épreuves où son vieux corps épais régimbâ contre autant d'implacables épreuves, son âme entendit, s'insinuant de l'intérieur de la pierre, à l'emplacement même de la croix subitement éclairée, une musique sans mélodie ni rythme, comme une sorte de couleur sonore; mais les mots trop faibles font défaut pour décrire ce qui fut, depuis la fondation du monde, proscrit aux hommes. Il lui sembla qu'il voyageait à l'intérieur même des notes et crut éprouver alors les rebonds d'allégresse que les anges perçurent devant la Parole Créatrice. Il vit alors, de l'intérieur même de la pierre, comme si elle eût compénétré toute l'histoire passée de la genèse et qu'elle comprît l'avenir encore enfoui de l'humanité hagarde, il vit les cieux et la terre se former, l'Enfant naître en l'étable, entouré de l'âne et du bœuf; il vit, horreur d'entre les horreurs, Lucifer à la beauté si froide - et cette vision à elle seule le fit tressaillir d'effroi! Il vit encore la mort injuste, intolérable et nécessaire pourtant, que l'Agneau dut endurer; puis, dans un éclat d'une absolue beauté, dans un silence grave et pénétrant, il entrevit...*la Parousie!*

Alors, d'un tremblement qui agita son corps tout entier, il couvrit sa face.

Et pleura!

Mais l'homme qui, après trois jours de veilles, de prières et de visions, remonta vers le monde, cet homme-là, oui, avait changé! Il n'avait plus d'âge et sa voix, presque éteinte, semblait implorer jusqu'à l'épuisement, un impossible pardon.

Par deux fois encore, le Père redescendit dans l'antre sacrée, pour n'en ressortir que trois jours plus tard. L'imprimeur qui, par amitié, lui avait laissé libre accès à sa cave, n'osait trop s'enquérir de son troublant commerce; il ne put pourtant pas ne pas observer les marques ostensibles de la terrible métamorphose du prêtre.

Le Père Martin, qu'avaient rasséréné ces célestes visions, espéra néanmoins que l'antique stèle lui révélât sa mission. Plus son âme s'était ouverte à sa musique, plus elle se fut convaincue que sa mission ne pouvait s'achever avec le départ de Simon. Certes, les cieux l'avaient désigné, lui, humble prêtre sans origine, et nul autre, pour guider Simon hors des traces de son enfance; mais pourquoi se seraient-ils acharnés à le conduire vers la pierre si ce n'était pour y recevoir un nouvel appel?

Quand, pour la seconde fois, il redescendit révéler la pierre, il y resta derechef trois jours et trois nuits. Ce ne fut pourtant qu'à l'aube du troisième jour, après d'interminables prières qui anémièrent plus encore le corps épuisé du prêtre, que Martin eut cette vision:

Un homme tout de blanc revêtu, le visage glabre mais d'une pâleur terrifiante, s'avançaient sans que ses pas fissent aucun bruit, et par-delà son épaule l'interpella lors même qu'il priait devant la pierre:

- Père Martin, lève-toi à présent; prend ton bâton de pèlerin et va où la marque te guidera. IL VIENT a besoin de toi.

Martin se réveilla alors: sottement il s'était endormi mais, ému, ne sut jamais si cet homme était effectivement un envoyé ou bien seulement l'ombre brumeuse de ses songes de vieillard. Que fallait-il penser?

Après quelques jours d'intenses méditations, durant lesquelles Martin tenta d'ouvrir son âme aux impénétrables desseins de la volonté divine, redoutant à chaque instant de buter au scandale de la superstition, Martin de nouveau redescendit vers l'antre.

Lors de ce troisième périple, Martin eut révélation plus étrange encore.

De la pierre, se dégagea brusquement une épaisse fumée blanchâtre, pas étouffante, non, mais plutôt enivrante; dans les volutes de cette insolite vapeur, se dessinèrent des ombres où Martin crut reconnaître l'apôtre Pierre. Il le vit cheminant sur la route de Rome, supportant en son dos un lourd fardeau. Et Pierre s'arrêta sur les bords de la route, posa son faix, et se retourna, enjambant les siècles pour s'adresser à Martin, tout ébahi de tant de miracles.

- «Prêtre, dit-il d'une voix apaisante et sévère tout à la fois, le temps est venu pour toi! Cette pierre que je porte sur mon dos depuis des siècles n'est pas n'importe quelle pierre!

Elle formait autrefois l'angle de soutènement du temple de Salomon à Jérusalem, avant qu'il ne fût détruit. Elle recèle un des secrets que Pythagore avait percés et qu'heureusement il tut. Cette pierre est celle là dont Notre Seigneur Jésus parle: ce fut sur elle que s'érigea l'église dont tu es l'officiant. Cette pierre fut le dernier vestige de nostalgie qu'Adam avait dérobé au Paradis avant que d'en être expulsé.

Cette pierre surtout est l'ombre même que projette le regard de Dieu lorsqu'il considère Sa Création. Premier ressac de sa parole au moment même de la genèse, elle restera à jamais le réceptacle de Son infinie puissance.

Cette pierre devra toujours être soustraite aux regards impies des hommes. Que par malheur une arme cherche à la pourfendre, et ce serait la création tout entière qui viendrait à éclater. Car cette pierre est la forme même que prend ici-bas la puissance divine; qu'elle fût détruite par la malignité des hommes et le peuple de Dieu se retrouverait définitivement seul, sans plus aucun ancrage où ébaucher son salut. Et le monde dépérirait à trop grande distance de l'amour de Dieu.

Cette pierre qui devait rester cachée et qui, depuis la genèse, n'était apparue qu'une fois lorsque Jésus sur elle prit appui pour en recevoir le signe des mains de Jean le Baptiste; cette pierre doit désormais resplendir et recouvrer sa place au centre même où confluent toutes les forces de l'esprit, au sein des sein, en ce lieu où la terre s'arc-boute sur les cieux, là même où fut sagement édifiée la cathédrale que vous nommez Notre Dame de Chartres.

C'est pour cela qu'elle fut ramenée en ton royaume en 876 en même temps que la Chemise de la Vierge qu'elle supportera désormais.

Telle est ta mission, prêtre: redonner à la pierre enceinte digne de son immense sainteté.

Va désormais ton chemin, prêtre. Les cieux t'ont élu, d'entre les cent quarante-quatre mille serviteurs dont tu porteras bientôt le signe. Va ton chemin et ne défailles jamais!

Moi, Pierre, je vais à Rome bâtir l'église de Notre Seigneur et errerai de m'être par trois fois renié. Ma pénitence est de souffrir jusqu'à ce que, la pierre enfin réunie, les derniers éclats du monde enfin rassemblés, l'humanité puisse lui offrir enfin tabernacle digne d'elle.
»

La fumée brusquement évaporée, le Père Martin se retrouva seul, portant désormais sur ses débiles épaules, un univers d'espérances!

Il ne resta plus au Père Martin qu'à saisir bâton de pèlerin et, traverser le pays pour annoncer la Nouvelle. Il ne douta plus alors que sa mission lui fût retrouver Simon.

Une année s'était écoulée, déjà, depuis que Simon avait quitté Chartres. Après de trop longs mois passés à Paris, qui le convainquirent bientôt de délaisser si grande ville qui telle Babylone n'ouvrira jamais ses barrières qu'aux funestes appâts de Satan, Simon s'était résolu à reprendre la route et convertir, chemin faisant, le peuple à la foi nouvelle qu'il ne manquait jamais d'inspirer.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Reims le 10 Juin 1775, au jour même où Louis dut recevoir le sacre. Jamais on ne vit si grandiose cérémonie et Simon se fût sans doute laissé séduire par telle magnificence s'il n'avait depuis toujours su en son infaillible clairvoyance combien ce sacre n'était plus qu'inepte parade devant un trône depuis longtemps effrité sous la poussière des mots et corrodé par la violence du vice.

Ses compagnons, en revanche, que les âmes simples ne protégeaient pas toujours des sirènes de la tentation se réjouirent et piaillèrent comme si la fête avait été la leur et que l'avènement de ce Roi eût proclamé les prémisses du royaume des mille ans.

Alors Simon les morigéna:

- Les rois toujours se succèdent sur le trône mais ils meurent un à un tout au long de ce chemin où l'homme entonne l'hymne de sa misère. Les monarques trépassent mais le temps béant, continue d'accabler les hommes de sa blessure. Alors seuls, ils se condamnent interminablement à réinventer la trahison.

Lui qui ne s'enquérait plus des affaires du monde, conçut que son arrivée à Reims au moment même du sacre de Louis dépassait toute coïncidence. C'était là signe devant quoi il ne fallait pas se dérober.

Il imagina, comme une année auparavant, de rencontrer le Roi et, pour la dernière fois, lui intimer l'ardente objurgation de remettre ses pas dans les traces pieuses de ses ancêtres, et le trône au service du Très-Haut.

Après le vain tumulte d'une interminable cérémonie, Louis, oint de l'huile sacrée, prêta serment:

Après que le grand prieur de Saint-Rémi eut remis à Monseigneur le cardinal-archevêque, duc de Reims la Sainte Ampoule en le mettant en garde par ces mots:

"-Je vous confie, Monseigneur, ce précieux trésor envoyé du ciel au grand Saint Rémi pour le sacre de Clovis et des rois ses successeurs; mais je vous supplie, selon l'ancienne coutume, de vous obliger de me la remettre entre les mains après le sacre de notre roi Louis XVI."

On entendit ces mots graves, tout empreints de rituelle solennité

- «Je jure de m'appliquer sincèrement et de tout mon pouvoir, à exterminer de toutes les terres soumises à ma domination les hérétiques nommément condamnés par l'Église.

Je jure de maintenir et conserver les Ordres du Saint Esprit et de Saint Louis, et de porter toujours la croix de ce dernier ordre à un ruban de soie couleur de feu.»

Et l'on vit alors Louis, oint de tout son corps, quelques parcelles du baume de la Sainte Ampoule dissout dans le saint chrême. Puis, sous les tonitruantes invocations des grandes orgues, l'archevêque conduisit le Roi vers le trône, entre quatre colonnes élevé et le cri de liesse fusa du chœur:

- *Vivat rex in aeternum!*

Quand la grande porte de la cathédrale s'ouvrit, les peuples de joie hurlèrent et chantèrent, conférant à l'instant l'émotion rare d'une communion sincère entre Louis et ses sujets.

Au milieu de la foule, Simon attendait son moment.

Il vint quelques jours plus tard quand, noblement perché sur sa monture préférée, Louis s'en alla toucher les écrouelles. Privilège ancestral de son élection d'entre les princes, le roi de France allait à la face du monde signifier son excellence par le miracle renouvelé.

Louis, d'ordinaire si lourd, dont le corps déjà gonflé de graisse empesait chacun des gestes, sembla pourtant ce jour là, impérial et céleste.

Derrière lui, l'escortant, les pages, les chevau-légers et les Suisses. Arrivé à l'abbaye de Saint-Rémi, descendu de cheval, Louis, d'un pas lent et grave qui ne parvint cependant pas à masquer ni son allure pataude, ni sa timidité, passa en revue cet aréopage misérable de goitreux et de scrofuleux, infâme arrière-ban délaissé d'une royauté presque millénaire. Visiblement ému, il esquissait un signe de croix sur le front de chacun d'eux en prononçant la phrase rituelle:

Le Roi te touche, Dieu te guérisse!

Simon s'était glissé au milieu d'eux mais lorsque le roi, tout auréolé de son geste de thaumaturge passa au-devant de Simon, ce dernier s'écarta et sortit du rang. Sans même esquisser un geste de révérence, il lui dit:

- Tu peux faire miracles, Roi; mais ce sont les derniers! Ne sens-tu pas ton trône vaciller sous tes pas gourds...

- Qui es-tu, prêtre, pour oser ainsi me braver?

- Je t'ai prévenu déjà, roi: si tu ne m'écoutes, le ciel renversera ta gloire et fera de toi un gueux que tes peuples mépriseront. L'heure est proche désormais où il te faudra affronter le

jugement. Que la honte te saisisse de n'avoir pas su accomplir les desseins de la Providence divine.

- Tais-toi, prêtre; tu me gênes Je n'ai que faire de ces billevesées.

- Attend, roi: je te le dis, quand le Christ accomplit sa mission, il laissa intacte l'autorité de l'empire. Mais il est écrit qu'au temps du Jugement, plus aucune puissance ne résistera aux foudres divines. Tourne-toi vite vers tes peuples et mène-les enfin, hors du vice et des vaines richesses, vers la félicité de notre Seigneur.

Louis parut d'abord surpris, puis embarrassé. Il ne parvenait pas à comprendre ni comment ni pourquoi un homme d'Eglise, de cette Eglise qu'il était précisément chargé de défendre, pût ainsi se mettre sur son chemin et le toiser. Sa foi simple mais réelle l'empêchait de simplement bafouer le prêtre. Sa dignité royale lui interdisait de seulement l'écouter.

Louis n'était pas homme à résoudre les conflits intérieurs pas plus qu'il ne sut déjouer les rapports de force politiques qui déchiraient son royaume. Il hésita tant que son visage, bouffi, parut presque prendre expression.

Viens, suis-moi, prêtre! Le roi l'entraîna à l'écart de la foule et lui accorda une sorte d'audience. Le cortège était resté à l'écart, surpris et plutôt interloqué d'un tel manquement au protocole.

- Que me veux-tu, prêtre? Je sais que tu cherchas à me rencontrer il y a quelques jours. Ton insistance parut trouble à mes conseillers, qui me dissuadèrent de te recevoir.

- Je veux te mettre en garde, roi! Notre Seigneur Jésus Christ m'a parlé, en vision: je ne puis te confier tous les secrets qu'il m'a divulgés, à moi, humble d'entre les humbles de son église. Mais il m'a demandé d'aller te prévenir. Le trône de France depuis Charlemagne a pour mission de protéger l'église. La puissance qui vous fut concédée par Dieu, pour gouverner les hommes et les guider dans une juste vénération de Notre Seigneur Dieu, n'est qu'un legs que la colère divine t'ôtera sitôt que tu viendrais à manquer à tes ardentes obligations.

Tu dois comprendres et te souvenir, roi! Chaque fois que ta maison manqua à son devoir, le trône vacilla. Ce fut le cas après Philippe dit le Bel. Ce le fut encore après Henri III, quand ta famille reprit le flambeau. Je voudrais que tu lises ce parchemin. Je l'ai trouvé dans la bibliothèque du chapitre de la cathédrale de Chartres. Il est de la main d'Adalbert de Castelnau qui servit sous Henri de Navarre L'original doit bien exister dans tes archives car il fut adressé à ton aïeul Henri. Je n'en possède qu'une copie, pas même complète, mais le contenu devrait être utile à ton édification.

Simon tendit le pli à Louis, qui s'assit pour la lire:

«Il est des événements que le chroniqueur renonce à relater tant il craindrait, si d'aventure il s'y hasardait, que les flammes des bûchers ne lui lèchassent l'arrière-train. Celui que je m'hardis à ébaucher ici est tellement incroyable que non seulement je le tus de longues années durant, mais qu'aujourd'hui, la main tremblante de vieillesse et d'angoisse, j'hésite à croire en avoir été le témoin. Si, nonobstant, je m'astreins à l'écrire, n'est-ce pas seulement pour avoir lu sous la plume d'un gentilhomme chartrain récit tant voisin du mien, que je compris soudainement n'avoir été alors victime ni de mes candides années, ni d'une quelconque folie mystique.

Le 27 Février 1594, Henri le quatrième, pénétra en la cathédrale Notre Dame de Chartres. Le lieu était insolite, pour un rituel qui ne le fut pas moins. Henri s'allait faire consacrer par Monseigneur de Thou. Reims était inaccessible car occupé par les ligueurs, que même l'abjuration d'Henri en la basilique de Saint Denis n'aura pas eu l'heure de les ramener à légitime raison. Il fallut se rabattre sur Chartres. De Thou n'était pas homme à se compromettre avec les factieux, il n'aima surtout pas les compromissions que ces derniers concéderent à l'Espagne. L'idée qu'une femme, étrangère de surcroît, montât un jour sur le trône de Clovis le révulsait tant que même les atermoiements d'Henri changeant de religion presque aussi souvent que de favorites (ce qui n'était pas peu dire) ne suffirent pas à lui faire renoncer de le servir. Henri était légitime descendant de Saint Louis, et ceci suffit à son bonheur.

Pour ce jour saint entre tous qui verrait enfin la France recouvrer un Roi Très chrétien, pour cette cérémonie si mystérieuse par laquelle les monarques offrent la France en épousailles à Dieu, on fit venir de Tours l'ampoule sacrée que l'abbaye de Marmoutier détenait, prétendant même qu'elle fût plus authentique que celle que depuis Clovis l'on utilisait à Reims.

C'est votre serviteur qui fut chargé d'aller la querir à Tours. L'affaire était d'importance: on m'affubla d'une solide escorte car le pays était d'autant moins sûr que les ligueurs assurément tenteraient d'escamoter l'ampoule sans laquelle la cérémonie ne trouverait grâce ni devant Dieu, ni devant les hommes.

L'expédition se révéla plus quiète qu'on ne pût le craindre. Le seul incident à transgesser l'âme militaire de notre chevauchée survint la seconde nuit de notre retour. Je m'apprêtai à dormir, non sans avoir jeté un dernier regard sur le coffre d'or et d'émeraudes incrusté contenant l'ampoule. Soudain, le ciel rougi de nitescences vaporeuses, parut s'entrouvrir. Les nuages noirs s'écartèrent comme pour dresser haie d'honneur aux flammèches orangées qui subrepticement s'épandirent du saint coffret. Et, comme en écho, le tonnerre gronda en réponse aux cantilènes s'élevant en volutes offrant à mes oreilles une polyphonie si suave, épousant à la fois le silence de l'éternité et le brouhaha originel de la parole créatrice.

En moi tout s'emmêla: bruits, odeurs et sons en une floraison tellement byzantine que mon âme crut y perdre son sens. Le bruissement des feuilles parut sourdre de moi-même tandis que le battement subitement chaotique de mon cœur scandait la danse orgiaque des éclairs pourfendant la nuit.

Alors, mais me croirez-vous, je *vis* cette voix que mes yeux réverbèrent encore, trente années plus tard, d'une indélébile rémanence qui trouble mes nuits lugubres, et avilit désespérément mes jours.

Le roi que tu sers se veut mon serviteur. Il devra, lui et sa descendance en faire sempiternellement montrer. Dis-le, répète le, jusqu'à satiété, que jamais cet augure ne déserte ton âme, ni la sienne. Qu'une seule seconde l'impie cesse de conduire son peuple vers moi, et se targue d'asseoir sa puissance sur de trop terrestres tentations, et les siens perdront trône et dignité, vie et mémoire.

Je ne compris pas immédiatement ce que propos tant abscons pût signifier quand s'épanouit devant moi l'étrange image, de hurlements, d'invectives et de camouflets niellée, où homme, médiocrement vêtu tenait piteusement tête couronnée entre ses mains tremblantes. L'image grondait d'autant de criardes luminescences que de rustaudes sudations haineuses.

Quand au matin, je m'éveillai, je ne fus plus si assuré des visions dont j'avais été assurément le seul témoin. Vraisemblablement eussé-je mis cet égarement sur le compte du médiocre pichet que l'on me servit si le jour du sacre se fût déroulé sans incident.

Ce jour-là, précédé des archers, du clergé, des Suisses, des chevaliers du Saint Esprit, Henri fit son entrée à Notre Dame. Le maréchal de Matignon portait l'épée de Connétable. Le Roy, vêtu d'une chemise fendue devant et derrière, d'une camisole de satin cramoisi et d'une grande robe de toile d'argent, précédait l'ensemble des grands de la Cour. Henri semblait apaisé, réjoui même en ces instants qui consacraient sa victoire, et l'excellence désormais reconnue de sa maison. Pourtant, quand à l'appel des noms des douze pairs de France s'accusa la trahison de la Ligue, le sourire légèrement esquissé du Roy se figea en un horrible rictus. Son regard semblait comme suspendu au centre de la grande rosace. Et je devinai en ses yeux les derniers outrages de la terreur.

En même temps que lui, je vis l'homme, la tête rougeaudé et vulgairement replète d'entre ses mains arrachée, s'avancer vers Henri et lui hurler:

Ecce homo!

Garde-toi des tiens, car mon malheur te guette.

Puis une dame, pâle, presque exsangue, qu'aggravait encore la blanche parure qui la revêtait glissa d'entre les airs, comme portée par le souffle.

Henri connaissait la légende qui voulait que cette dame apparût chaque fois que la mort menaçait le trône de France. Il eût peur. Vraiment! Mais n'en fit rien paraître.

Cet homme était guerrier et suffisamment intrépide pour braver jusqu'à la camarde. Il continua de s'avancer, d'un pas lent, presque aussi sûr qu'auparavant.

Alors, Henri prêta serment de préserver les priviléges. Mais il le fit sans joie; sans gravité. Dans l'impuissance que l'homme met à ses actes quand il comprend que son destin soit scellé d'entre les siècles.

Qui était cet homme à l'honneur étêté, je l'ignore. Mais je devinai que le trône commençait de vaciller au moment même où il commençait de s'instituer. »

- Que veux-tu que je fasse de telles abstruses narrations. Devrais-je m'affecter selon toi de chaque vaticination humaine? Ne crois-tu pas que le trône eût été déjà ébranlé par ceux-là même qui se targuèrent de le protéger si mes aïeux ne s'étaient gardé de les écouter?

Je te crois sincère, prêtre! Sans doute voulais-tu protéger le Roi vers qui ta foi te guide. Mais tu t'es laissé égarer par médiocres fantasmagories.

Simon dont la patience n'était pas alors la vertu cardinale, sentit monter en lui une colère qu'il eut peine à contenir. Le rouge aux joues, la sueur perlant le long des tempes comme s'il venait d'avoir fourni l'effort maximal dont son corps fut capable, parvint juste à crier:

- Je te dis: vous trahissez Dieu et ses peuples! Et le siècle ne s'achèvera pas avant que je ne revienne te hanter et te précipiter dans l'ornière où dépérissent tous ceux que la lumière du Seigneur n'éclaire plus. Ta race a tout reçu en partage. Mais elle n'a rien rendu. Vous avez oublié Dieu! C'est un outrage que ni le temps ni même la mémoire ne peuvent pardonner.

Je te maudis, Roi; toi et ceux de ta race.

Louis ne supporta pas d'en entendre plus. D'un geste agacé, il fit arrêter Simon.

Il n'était déjà plus temps qu'un roi écoutât humble prêtre.

Simon échappa à la mort mais non à la Bastille. Une lettre de cachet l'y reclut, dans ces geôles d'où ordinairement nul ne ressort jamais que mort

Et la folle entreprise de Simon, sans doute excitée par les délires messianiques du Père Martin fit mine de s'échouer ici, en plein Paris, dans la forteresse monstrueuse qui enlaidissait telle une verrue la lumière dont la ville voulait resplendir pour mieux attester de la gloire de Louis le XVIe.

LE TEMPS DES
ORAGES.

IX

Ce matin-là, le Père Martin fit une étrange rencontre: la nuit avait été noire comme l'ébène, et le soleil en cette aube sembla répugner à seulement se lever, offrant à ces mâtines l'âcre inquiétude des jours d'orage. Alors même qu'il se recueillait en la chapelle de la vierge Marie qu'il affectionnait entre toutes, l'abbé Martin entendit des martèlements sourds et répétés. Là-bas, sur sa gauche, à l'entrée de l'escalier qui mène au clocher. Courroucé par cette intempestive agitation qui indisposa la dignité de sa dévotion, il se retourna, et vit alors un homme tout affairé en un incompréhensible manège. Il semblait gratter et frapper une dalle à même le sol, comme s'il avait voulu la desseller. Il mettait à sa tâche une rage inquiétante, épant à la dérobée ceux qui pourraient l'y surprendre, prêt à toutes les violences pour écarter les importuns et mener à bien ses surprenants agissements.

- Que faites-vous ici, gesticulant et grattant tel un forcené? s'enquit Martin

- Taisez-vous! On risque de nous entendre.

Il le pria de le suivre, l'entraîna au-dehors et sans mot dire, ils se dirigèrent vers la rue des Écuyers où ils pénétrèrent par une porte dérobée qui donnait sur le tertre du Pied-Plat, dans un jardin qui jouxtait l'ancienne impasse aux Fumiers, là même où autrefois Ephraïm Jakov avait mené en la complicité d'Ithier de la Courtines ses troublantes investigations.

- Père Martin, lui dit-il, car je vous connais bien si vous ignorez qui je suis, ce que vous venez de voir, il faudra le taire. Absolument!

- Qu'attendez-vous de moi, demanda le Père Martin, plutôt interloqué mais que la curiosité piquait en même temps?

- Vous êtes ici dans l'une des nombreuses cellules de l'ordre des Templiers. J'en suis moi-même l'un des chevaliers. Bien sûr, vous allez vous récrier que l'Ordre a depuis très longtemps été dissout. Il est vrai que le Roi Philippe, dit le Bel, s'acharna à détruire le temple après qu'il en eut arrêté le Grand Maître Jacques de Molay. Tous les prétextes en furent bons, apostasie, hérésie et mécréance mais nous savons, vous et moi, que Philippe en abattant le Temple ne désira rien tant que ruiner ordre plus riche et plus puissant que ne le fut jamais aucun autre; en face duquel nul empire ni roi n'eussent pu résister et qui fit trembler jusqu'au pape lui-même.

Philippe fit main basse sur l'or du Temple mais en dépit qu'il fût décimé, l'Ordre sut se maintenir dans le secret du Serment. Et, depuis ce sinistre 13 Octobre 1307, depuis l'infâme supplice que notre vénéré maître dut endurer en 1314, l'ordre secrètement se prolonge en attendant le signe.

Car, dans sa grande sagesse, Jacques de Molay avait pressenti les périls et préparé la souterraine survie du Temple. Éparpillant ses richesses en de multiples cachettes que même la ruse avaricieuse de Philippe ne parvint jamais à dénicher, nous chevaliers de l'Ordre en perpétuons le secret, de génération en génération jusqu'à l'accomplissement des temps.

Institué aux heures glorieuses des croisades, l'Ordre reçut pour mission de défendre et préserver les lieux Saints. Quoique depuis trop longtemps la Terre Sainte restât entre les mains impies des Infidèles, notre âme conserve vivante encore la flamme céleste de cette vocation éternelle. Car il est écrit que le Jugement ne débutera pas avant que le Temple ne soit libéré et ne s'achèvera que quand la bête, pour mille ans, sera enchaînée. En secret, depuis bientôt cinq cents ans, nous aguerrissons nos âmes et bandons nos bras, prions et implorons pour que cette heure venue ne nous trouve point démunis, mais disposés au contraire pour le Grand Combat!

Or, cette heure est imminente dont les prémisses prolifèrent dorénavant.

Sans doute connaissez-vous la malédiction que Jacques de Molay, lors de son arrestation, jeta sur la maison de Philippe; malédiction qui vit en quelques années sa descendance s'éteindre et son trône offert à la Maison de Valois. Mais ce qui devait rester secret pour tout autre que les chevaliers du Temple, est l'oracle que notre Grand Maître transmit la veille de son arrestation.

Cet oracle, chacun des chevaliers du Temple le sait de mémoire. Il est son héritage, sa foi et sa raison de combattre. Resté secret jusqu'alors, il n'en a pas moins accompli ses terrifiantes prédictions où s'aguerrit notre courage et se nourrit notre espérance.

"Le temps est venu, pour vous, preux chevaliers, d'entrer dans l'ombre, car les périls grondent qui ne vous épargneront pas. Les ténèbres envahissent nos terres, et, pressé par les ultimes préludes du Jugement, Satan joue désormais toutes les cartes de son ignominieux manège. L'heure n'est déjà plus à la tentation mais au vice qui ronge jusqu'aux entrailles des puissants, jusqu'au trône.

Moi, Jacques de Molay, Grand Maître de l'Ordre du Temple, je vous le dis: la miséricorde divine ne laissera pas impunie la forfaiture qui se fomente contre nous. Bientôt universel fléau décimera incroyants et renégats. Et la maison de France essuiera sur les têtes de sa descendance l'irréparable affront qu'elle fit à la volonté divine!

Viendra le jour où le fils de Philippe en notre temple sera reclus pour expier les crimes de son père et ce jour, que vous attendrez avec fierté; que vos fils prépareront avec détermination; et que les fils de vos fils accompliront avec gloire, ce jour qui verra enfin la déchéance de l'Impie, tous ensemble armés et fiers, vous partirez en Terre Sainte rebâtir le royaume de Dieu!

Moi, Jacques de Molay, j'offrirais alors à l'Ordre un fils droit surgi de ma descendance qui portera le sceau au Temple et conduira notre armée à la victoire.

Alors vos fronts courbés, se redresseront et, le sceau enfin marqué, signera l'ébranlement de la Sainte Armée.

Qu'il en soit ainsi!"

- Mais ce signe, quel est-il? demanda le Père Martin.

- Je ne puis vous le dire; il est le secret que nous conservons et qui n'éclatera au grand jour que la promesse accomplie. Seuls ceux qui le porteront, le connaissent et leur nombre est inscrit de toute éternité. Je puis seulement vous dire que ce signe s'est révélé déjà à plusieurs d'entre nous. Nous nous préparons et c'est ce qui explique ma présence ce matin dans la cathédrale lorsque vous m'y avez surpris.

Soit, mais quel est mon rôle en tout cela.

- D'abord de faire silence et de conserver par devers vous l'implacable secret que je viens de vous confier. Mais surtout de préparer avec nous l'accomplissement de la promesse. Nous savons que depuis quelques années vous avez découvert le secret d'Ithier de la Courtines. Mais vous ne saviez certainement pas qu'il avait été des nôtres. Il avait su humblement mettre sa quête inlassable de la croix au service du Temple. Ce que vous en apprîtes, n'est qu'une parcelle infime des secrets qu'il découvrit. Mais avant que de poursuivre, il me faut savoir exactement ce que vous avez découvert.

Le Père Martin crut rêver tant il se vit soudainement plonger dans l'étonnant cercle des complots, vengeances et oraisons médiévales qu'il pensait depuis longtemps brisé. Quoiqu'il fût lui-même appelé au service de la croix, il avait tenté de conserver commune raison, craignant à tout moment de sombrer dans quelque folie qui lui eût été fatale.

Le Père Martin, trop fragile pour savoir toujours résister aux sirènes mystiques, conservait néanmoins un peu de l'esprit raisonnable de son siècle pour garder prudente distance.

Depuis douze ans que Simon l'avait quitté et qu'il eut découvert la croix, il avait tenté de comprendre ce qu'on attendait de lui; et, ne le trouvant pas, avait fini par mettre au compte de sa paternité éplorée les visions délirantes qui l'avaient habité devant la pierre.

D'abord saisi par l'enthousiasme des visions qui lui étaient venues devant la pierre, il était effectivement parti de Chartres à la poursuite de Simon; en vain il le chercha à Orléans, à Tours, à Versailles; à Paris enfin. Mais la ville était trop grande pour qu'il eût chance de le retrouver. Il en reçut néanmoins des nouvelles: ayant rendu visite au jeune Brissot dont il avait été quelque temps le précepteur, et sachant qu'il exerçait fonction notariale du côté de la rue St André des Arts, il sut ainsi que Simon était passé par Paris. Mais y était-il resté? Brissot l'ignorait car contrairement aux vœux qu'ils s'étaient échangés, Simon ne reparut jamais.

Quatre années durant, le Père Martin parcourut ainsi le pays, sollicitant des renseignements aux prélates ou à ceux des notables auprès de qui il fut introduit. Il s'essaya même à prêcher ça et là, dans les villages, mais l'accueil froid qu'on lui fit trop souvent et agressif qu'il endura parfois; les médiocres détermination et conviction qu'il y mit, le dissuadèrent vite de persévérer. Épuisé et triste, il renonça bientôt et regagna Chartres, où il espérait au moinsachever sa vie dans une retraite paisible et dévote.

Par prudence - par superstition? - il avait néanmoins pris soin de déplacer la pierre, craignant que l'imprimeur par curiosité ou par bavardage, n'alertât l'attention publique sur la croix et les messages célestes dont il était l'involontaire dépositaire. Mais il n'avait pas imaginé une seule seconde de quémander à Monseigneur l'évêque de Chartres la place d'honneur pour la stèle, au cœur même de la nef, comme on le lui avait prescrit.

Il l'avait donc emmenée et cachée chez lui, d'abord, avant que d'aller secrètement la déposer, aux vêpres finissantes dans un coin reculé, presque inaccessible de la crypte, où il escomptait que nul ne la trouverait.

Et voici que, presque quinze années plus tard, le cauchemar reprenait avec cette rencontre impromptue!

Alors, par le menu, le Père Martin raconta son étonnante aventure: de Simon, trouvé un matin devant le Portail de la cathédrale, à la prémonition qu'il eut que cet enfant n'était pas comme les autres; des recherches entreprises qui le menèrent à l'abbé de la Courtines jusqu'à sa découverte de la pierre dans une maison de la rue de la Porte Cendreuse. En même temps qu'il égrenait ainsi les étapes de sa vie, il sentit renaître en son âme un peu de cette ferveur enthousiaste qui l'avait tant soutenu et que son âge avancé avait laissé déperir. Mais quelque chose en lui résistait qui l'empêchait d'ouvrir totalement son cœur à cet inconnu.

- Vous savez beaucoup de moi, fit le Père Martin; mais vous qui êtes-vous? Pourquoi ne vous êtes-vous même pas présenté?

- Mon nom ne vous dirait rien. Je suis chevalier d'une haute lignée que je ne puis compromettre en ce jour. Mais tout ce que vous devez savoir, je vous le dirai. Et d'abord ceci: vous n'ignorez pas que le Roi, menacé en ses États par la banqueroute qu'il n'ose prononcer mais à laquelle il pourra malaisément se soustraire, a enfin condescendu à convoquer les États Généraux. L'Ordre veut placer le maximum des siens au sein de cette future assemblée. Nous ignorons encore comment se feront ces élections, mais il faut que vous soyez l'un des députés du clergé. La réputation que vous acquîtes au chapitre vous y fera aisément élire. Nous vous aiderons à rédiger les discours que vous y devrez faire, mais ce sont les intérêts secrets de l'Ordre que vous devrez servir. Ensuite, il m'apparaît que votre intronisation dans l'Ordre devient nécessaire; que dis-je, urgente. Vous n'avez pas à réfléchir: devenir Templier n'est pas une faveur que l'on sollicite, mais une ardente obligation à laquelle on se soumet. Enfin, vous serez initié aux secrets de la Croix, car les découvertes que vous fîtes sont incomplètes qui manqueraient de vous égarer si vous n'y preniez garde.

- Mais il est déjà tard. Rompons là, Père Martin! L'un des nôtres viendra vous querir en votre domicile, demain aux aurores et vous fera savoir ce que vous devez connaître. Etes-vous prêt à nous aider?

- Je ne sais encore, pardonnez-moi. Tachez de comprendre combien la révolution que vous m'imposez est lourde pour le vieillard que je suis. Templier, député du clergé aux États, n'est-ce pas trop exiger d'un simple abbé, juste assez vaillant pour être encore bibliothécaire, trop aveugle déjà pour le demeurer longtemps? Non, décidément, vous épousez l'entendement que j'ai de ces choses-là. Je consens à recevoir votre compagnon d'armes, mais ne me demandez rien de plus pour l'instant, je ne saurais vous l'offrir.

Ils se quittèrent sur ces mots, et, tandis que Martin remontait la rue des Écuyers pour rejoindre son domicile, il aurait pu voir s'il s'était retourné, l'ombre du chevalier se faufile le long des façades, avec cette agilité subreptice de ceux qui ne répugnent à rien tant que d'être vus. Très vite il disparut; sans doute entra-t-il par l'escalier de la Reine dans cette maison par laquelle se termine la rue des Écuyers, mais il eût fallu une vue perçante pour en avoir certitude tant l'allure du chevalier était preste et discrète.

L'abbé, interdit, méditait tout en rentrant. Il tentait de rassembler en sa mémoire ce qu'il avait appris sur l'Ordre des Templiers - et qui n'était pas grand-chose. C'est aujourd'hui que Pierre Mesnard lui eût été nécessaire, lui que l'érudition portait à tout connaître!

Mais Pierre était mort l'année passée, laissant l'abbé un peu plus seul encore.

Il avait l'âge désormais où la mort incessamment maraude; mais, quand bien même elle manquait de le frapper, elle l'affectait néanmoins indirectement en l'âme de ses proches, de ses frères; de son ami. La vieillesse est un état détestable, se dit-il, qui vous noie lentement,

méchamment, dans une solitude sans cesse grandissante, vous laissant renifler pernicieusement l'amer goût de la mort, retardant sans cesse l'instant de vous en permettre les délices. Pierre était mort l'an passé; Augustin Lemonnier, son vieux compagnon de séminaire, curé à Saint Prest, celui-là même qui avait baptisé Simon, s'était éteint il y a huit mois déjà; Monseigneur de Saint-Aignan depuis longtemps avait quitté Chartres avant de mourir et Monseigneur de Lubersac qui lui avait succédé ne lui avait jamais consenti aucune amitié.

Monseigneur de Lubersac était de ces ecclésiastiques de haute lignée que la foi n'animait point tant que le goût du pouvoir; qui fut versé dans l'état religieux au hasard des naissances avec la juste compensation d'une charge et de revenus élevés; un de ces prêtres administrateurs plus que confesseurs qui tenaient position de leurs naissances et non de leurs dévouements. D'ailleurs Monseigneur de Lubersac répugnait à séjourner trop longtemps à Chartres, lui préférant les intrigues de la cour, où il faisait, disait-on, merveille.

Le lendemain matin, assez tôt pour la rue des Changes fût encore déserte, le Père Martin vit arriver devant sa porte un personnage bien singulier; plutôt court: il ne dépassait pas son épaule; revêtu d'une ample houppelande d'épais tissu noirâtre qui paraissait le raccourcir encore plus qu'il n'était nécessaire. Le visage, grêlé des stigmates de la vérole, dévoilait une rare laideur: nez plat, lèvres outrageusement gonflées; mais ce qui surprenait surtout était sa voix, si haut perchée qu'on eût dit celle d'une femme. Est-ce pour cela qu'il parlait peu ou bien était-ce le rite en son âme engrainé d'une société secrète où toute parole manquait toujours d'être superflue et donc dangereuse?

- Le Père Martin, qu'un tel individu indisposait, faillit lui refuser sa porte, tant la perspective d'un long entretien avec lui le révulsait. Il eût beau se gourmander pour le peu de charité chrétienne dont il faisait montre, lui qui aurait du en être l'exemple, rien n'y faisait: décidément cet être, tout droit issu des extravagances littéraires d'un prosateur en mal de lecteurs, suscitait en son âme un dégoût définitif.

- On m'envoie vous chercher, Père Martin. Notre Maître désire vous entretenir et je dois vous mener à lui. Prenez avec vous de quoi déjeuner, le voyage sera long; munissez-vous également d'une vêture chaude: les nuits sont encore fraîches en cette saison et l'endroit où je dois vous mener n'est jamais chauffé.

Martin le suivit, réticent mais à demi-rassuré par la certitude où il fut mis que cet homme n'était pas l'interlocuteur qu'il attendait. Ils montèrent dans une calèche qui les attendait au bas de la rue. Ils passèrent devant la cathédrale que Martin regarda comme il le faisait toujours, avec ce mélange de fascination et d'humilité qui ne pouvait qu'écraser un

chrétien sincère devant tant de beauté et de sagesse réunies. Pourquoi se demanda-t-il à ce moment précis s'il reverrait jamais Notre Dame?

En acceptant de suivre cet homme, d'entrer dans les mystères d'un ordre interdit depuis plus de cinq cents ans, la certitude se grava en son âme d'un gouffre infranchissable qui séparerait désormais le monde calme et pieux dans lequel il avait vécu jusqu'alors de cet univers voûté, tout de clair-obscur madré, où le complot le disputait à la vengeance, et le péché au mystère; d'un cloaque putride où par imprudence il avait toléré de poser le pied mais qui lui fermerait irréversiblement les portes de la quiétude. Il avait peur? Non, le mot est trop faible. Une froidure insoutenable glaçait ses os, mais le vent qui fouettait le visage de ces deux voyageurs taciturnes n'y était pour rien.

- Vers qui m'emmenez-vous?

Mais l'homme ne répondit pas.

- Où allons-nous? demanda-t-il un peu plus tard tâchant comme il pouvait d'effriter l'insupportable mur de silence dans lequel on l'avait reclus.

- Je ne puis vous le dire.

Quand ils eurent dépassé le village de Maintenon que le trône avait illustré de ses amours secrètes, alors même qu'ils roulèrent devant le château et le superbe édifice que Vauban y avait fait édifier, l'homme extirpa d'une poche un large bandeau dont il ceignit les yeux du Père Martin.

- Vous ne devez pas connaître notre destination. Où est le Maître, est l'Ordre. Mais l'Ordre n'est nulle part.

De mauvaise grâce, il toléra le tissu qui le plongeait dans la nuit et lui enserrait d'autant plus douloureusement les tempes, que l'homme voulut mieux s'assurer qu'il ne voyait rien.

Le voyage fut long, très long. Sans autres haltes que celles rendues nécessaires par le changement de monture. Des heures s'écoulèrent, interminables, alourdies par la cécité et le silence. La pluie commença de tomber qui acheva de transir Martin. Trop inquiet pour s'endormir, trop épuisé pour méditer, Martin tâchait seulement de ne pas défaillir.

X

ls ne parvinrent en réalité à destination que le lendemain matin. Où étaient-ils? Martin n'aurait su le dire, et il ne fallait pas compter sur son taciturne compagnon de voyage pour l'éclairer. Ce ne fut que lorsque la calèche stoppa sa course nocturne, qu'enfin l'on daigna défaire le bandeau qui avait achevé d'endolorir la face de Martin.

Ébloui par une aube pourtant bien timide encore, il se frotta les yeux et observa qu'on l'avait conduit dans une coquette gentilhommière, dont l'architecture lui fit soupçonner qu'il se trouvât en Normandie sans que pourtant il en eût certitude. Quelque chose d'iodé pourtant dans l'air frais qui lui fouettait le visage le conforta dans son initiale impression.

Il fut conduit à l'intérieur de la demeure par une servante dont l'allure frustre et le mutisme sévère tranchaient singulièrement avec le cadre avenant. Son compagnon de voyage s'était subrepticement éclipsé sans lui souhaiter un bon séjour ni même le saluer. Étrange bonhomme, se dit Martin par devers soi pendant qu'on l'emménait dans ce qui devait faire office d'antichambre mais qui ressemblait à s'y méprendre à une salle à tout faire, moitié bibliothèque, moitié salle de repas.

Meublée d'une gigantesque table de bois épais et noueux et de rangées pleines à rebondir de livres qui mangeaient tout le mur gauche de la pièce, elle ne portait aucune décoration au mur, aucun tableau, aucun trophée de chasse; rien, pas même une croix!

On le fit attendre, juste assez longtemps pour qu'il eût le répit d'arranger sa mise et laisser son œil fureter dans les rangées de livres, assez pour s'apercevoir que son hôte, entiché de philosophie, plutôt que de théologie, était initié aux théories de son temps. Devant lui, l'Encyclopédie de D'Alembert et Diderot, mais l'Emile aussi de Jean-Jacques Rousseau.

Martin avait redouté de pénétrer dans l'antre d'un comploteur, il était reçu dans la grotte d'un sage!

Quand enfin la porte s'ouvrit, entra un homme d'une assez belle taille, au port altier, presque raide. Ce que le Père Martin vit immédiatement en lui qui le frappa était ce cheveu d'une telle blondeur qu'il semblait presque blanc et ses yeux d'un bleu pétillant qui conféraient à ce visage une aménité rassurante qu'un large sourire venait surenchérir.

- Je vous souhaite la bienvenue, Père Martin. Nous avons beaucoup à nous dire, il me semble. Mais d'abord je veux me présenter: Je suis Jean de Beaufort. Vous êtes ici pour recevoir le secret de l'Ordre et lui être initié. Nous aurons trois entretiens qui nous permettront de mesurer la vigueur de votre engagement, la sincérité de votre démarche et le service que nous attendons de vous. Mais vous êtes épuisé. Nous nous verrons ce soir. On vous montrera votre chambre, et n'hésitez pas à parcourir la campagne: elle est belle et quiète.

Sans même que le Père Martin eût le temps de placer un mot, Jean de Beaufort se retira. Il y avait dans sa voix, chaude et mélodieuse, une autorité qui forçait l'humilité, qui empêchait qu'on l'interrompît.

Très vite Martin se retrouva dans une chambre, éclairée mais austère, uniquement meublée d'un lit et d'une table, sur laquelle pourtant l'on avait disposé à son intention une Bible et un mince manuscrit d'à peine dix feuillets qui portait pour titre :

Le Temple: Son Histoire. Sa Mission

sans indication d'auteur. Épuisé par si éprouvante pérégrination, le Père Martin s'allongea, prévoyant de lire le manuscrit trop évidemment destiné à son intention pour qu'il pût s'y soustraire, mais il s'endormit.

Et ce vieux corps usé tâcha comme il put de réparer des épreuves et du temps, les insupportables excès.

Par trois fois, pendant qu'il dormit, un homme entra dans la chambre du Père Martin sans que celui-ci s'éveillât. Il apportait d'abord une aube blanche, soigneusement pliée qu'il posa avec soin, presque avec vénération sur l'unique chaise de la chambre.

La seconde fois, l'homme, toujours soucieux de ne pas éveiller le prêtre endormi, posa sur la table, plume, encrer et papier. S'asseyant, il écrivit: "Confessions du Père Martin" et disposa les feuilles bien en évidence pour que le Père Martin ne manque pas d'y faire contrition. Car il devrait la rédiger bientôt.

Puis il s'agenouilla au chevet du prêtre et pria, longuement.

La troisième fois qu'il pénétra dans la chambre de Martin, l'homme posa un candélabre, une épée et une croix. Sur l'épée était gravé le sceau de l'Ordre représentant en son sommet, une croix à branche égale; en son centre, un temple plus près ressemblant à une mosquée qu'à une église.

Martin se réveilla tard, tellement il fut épuisé. Il craignit un instant d'avoir indisposé son hôte en le faisant attendre ainsi, mais très vite revenu à lui, observant papier, croix,

épée et plume posés sur la table, il réalisa qu'en son sommeil, jamais il n'avait été seul. Dans l'Ordre, il allait vite le comprendre, il n'est aucune richesse que l'on ne concède au Temple; et le sommeil est de ces richesses-là.

Il eut juste le temps de parcourir la brochure, qu'avant de s'endormir il avait feuilletée, quand on le fit quérir. Car l'heure était au souper. Son hôte l'attendait, toujours aussi amène, et c'est en tête-à-tête qu'ils soupèrent. Mais en silence aussi! Martin n'avait toujours pas adressé une seule parole à Jean de Beaufort!

Le dîner achevé, il l'entraîna dans une salle plus petite, encastrée sur trois de ses murs par d'interminables rangées de livres, le quatrième mur offrant une cheminée ronflant d'un feu enthousiaste qui ne parvenait pourtant pas à réchauffer l'espace. Deux fauteuils étaient disposés devant la cheminée, où ils s'assirent.

Jean de Beaufort entama la conversation:

- Vous avez lu le mémoire présentant l'Ordre, n'est-ce pas? Il est peu à y rajouter. Vous en savez l'histoire et la vénérable mission: elle n'a pas changé. Autant qu'au début de ce millénaire, le Temple cherche à préserver les lieux saints; autant qu'autrefois nos efforts ne tendent que vers cet unique but: guerroyer pour que la Terre Sainte soit arrachée d'entre les mains des païens. Nous sommes toujours les mêmes: d'authentiques serviteurs de l'Église ne songeant qu'à complaire au pape, qui pourtant nous trahit; ne rêvant qu'à servir Dieu, qui pourtant nous a oubliés.

Mais les temps ont changé: il ne nous semble plus possible aujourd'hui d'entreprendre une croisade qui porterait la guerre à l'extérieur quand ici, au sein même des terres chrétiennes, le vice, la prévarication, la mécréance et l'hérésie menacent. Malheureusement, il nous faudra aujourd'hui brandir nos épées contre nous mêmes car les infidèles ont emporté une victoire bien plus décisive que la reconquête de Jérusalem et des lieux saints: ils ont soumis nos cœurs bien plus que nos terres.

La grande peste dont Jacques de Molay avait prophétisé les ravages ne parvint pas à purifier les cœurs. La souillure était trop profonde. Les ténèbres aujourd'hui obscurcissent nos espérances les plus humbles et je crains bien que, si une aide céleste ne nous secourait bientôt, il soit trop tard pour que la Parole fût encore audible.

Mais le Temple ne saurait attendre indéfiniment; toujours il sut prendre les armes pour prévenir les dangers. C'est donc une guerre sainte qui se déclenche; non plus contre les infidèles du dehors, mais contre ceux, puissants et dominateurs, qui nous rongent, minent et pervertissent.

Nos desseins sont clairs: nous voulons abattre les Bourbon et établir enfin en France une république de guerriers et de prêtres, disposés à pourfendre le mal, enclins

perpétuellement à servir le trône de Saint Pierre et la providence divine. La royauté est exsangue: il suffit de peu qu'elle ne s'écroule d'elle-même. Mais cette vaste entreprise n'est pas le terme de notre croisade; mais seulement son héroïque commencement. Nous ne sommes pas des politiques mais des prêtres, tout comme toi, prêts à se soumettre et obéir. La malignité du trône nous a condamnés à user d'artifices politiques quand de siècle en siècle nous préférâmes la sincérité du glaive. Mais nous n'avons plus le choix des armes! Et si nous cédonons à l'esprit du temps, meurtris et humiliés, sache bien que c'est pour restaurer demain la gloire de l'épée et la paix de Dieu.

- Soit, répondit le Père Martin, mais ce pouvoir, quand même vous parveniez à le saisir, qu'en feriez-vous? Qui peut garantir que vous ne le hérissez pas d'une forteresse d'argent, comme autrefois vous le fîtes malencontreusement? Comment se convaincre que votre royaume ne s'érodera pas aux mêmes concupiscences que celui-ci?

- Nous, Templiers, avons compris, depuis les funestes complots qui nous vouèrent à la mort, combien effectivement il n'est de pureté chevaleresque que dans la lutte; il est une erreur que nous ne commettrons plus. Le Templier ne se bat pas pour lui, et le pouvoir qu'il vaincra, il n'en sera ni le possesseur ni même le dépositaire. Nous nous prosternerons devant les marches du trône de Saint Pierre; et nous rendrons au peuple puissance et dignité. Je te l'ai dit nous voulons une république de guerriers et de prêtres; nous ne saurions nous contenter de l'abdication d'un roi au profit d'un autre prince aussi dépravé, aussi vite corrompu que son prédécesseur. C'est pourquoi aussi notre lutte ne saurait connaître de terme. Nous voulons contraindre les puissants de ce monde à une croisade intérieure, celle des cœurs et des esprits. Or celle-là, nul ne peut l'achever que devant le trône de Dieu. Mais le monde a besoin de la France, de son universel rayonnement et de son indéfectible foi. Nous voulons contraindre les monarques étrangers à mieux servir leurs peuples, à mieux honorer Notre Seigneur. La guerre qui débutera demain est une guerre Sainte, une guerre de mille ans.

- Qu'attendez-vous de moi? demanda Martin? Quelle place devrai-je prendre dans votre dispositif?

- On te l'a déjà dit: te faire élire aux États et préparer dans cette assemblée la déchéance de Louis. Pour cela tu seras épaulé par l'abbé Siéyès. S'il n'est pas des nôtres, il demeure assez coutumier des sociétés secrètes, dont il partage la commune exécration de cette royauté honnie. Cet homme est retors et habile; sa position déjà forte dans l'Église t'aidera.

Mais ce n'est pas tout: tu as surpris avant-hier un des nôtres cherchant à desceller une dalle dans la cathédrale de Chartres. S'il le fit, c'est que sous cette dalle, s'ouvre un passage vers une crypte oubliée qui fut le soubassement de l'antique cathédrale autrefois édifiée à

Chartres, dans les temps les plus reculés de l'ère chrétienne, pour la plus grande gloire de Dieu.

Dans cette crypte, connue du Temple seul, nous avons celé une partie du trésor qui fut adroitement disséminé à travers le pays juste avant l'arrestation de Jacques de Molay. Je te demande, Père Martin, d'aider Octave de Brienne à rouvrir ce passage et recouvrer ce trésor dont nous aurons bientôt utilité pour la grande lutte qui débute.

Mais pour que tu puisses accomplir cette tâche, qui doit rester secrète, il faut que tu sois toi-même chevalier de l'Ordre du Temple. Ton intronisation aura donc lieu dans neuf jours d'ici. Dans l'attente de ce grand moment qui verra rassemblée, la communauté des frères du temple, il te faut en pénétrer la solennité. C'est pour cela que nous nous verrons deux fois encore afin que tu saches ce que tu dois connaître.

Pour cela aussi, tu trouveras dans ta chambre papier et plume car tu devras rédiger tes confessions. Tu auras trois jours pour ceci puis trois autres encore pour t'initier à nos rites et te recueillir.

Jean de Beaufort se leva, et planté devant un pan de sa bibliothèque, saisit un grand livre, au format inaccoutumé, passablement poussiéreux mais dont la reliure attestait l'ancienneté.

- Tenez, Père Martin, vous lirez aussi ceci. Ce livre contient la Règle à laquelle nous sommes soumis; le Secret que nous devons préserver; le signe que nous devons attendre; et les rites que tu devras observer.

Dans ce délai de trois fois trois jours tu resteras seul; nul ne viendra t'importuner. Tu demeureras, seul, face à ta conscience; seul, devant Dieu; seul, devant les hommes. A l'aube du neuvième jour, un chevalier frappera à ta porte et te viendra quérir; alors sera le moment.

Peu d'hommes vécurent cet instant vibrant de gravité qui, d'un honnête gentilhomme, par le miracle de la croix, fait un vénérable chevalier du Temple. Mais nul de ceux qui le vécurent, jamais ne le narra. Personne ne sut jamais les rites secrets du Temple car les rodomontades dont on fit état lors du grand procès qu'on intenta contre lui étaient ineptes.

A l'aube du neuvième jour, alors même que le soleil commençait seulement de surgir derrière l'horizon, un chevalier cogna à la porte de Martin en lui demandant:

- Es-tu prêt, Martin à servir la Règle, le Pape et Dieu?
- Je le suis!

-
- Une heure plus tard, une voix retentit de nouveau derrière la porte:
 - Es-tu disposé, prêtre, à obéir en tout au Temple, quoiqu'il t'en coûte?
 - Je le suis, chevalier, répondit Martin.
 - Veux-tu prononcer ta confession et faire enfin acte de contrition?
 - Je le veux!
 - Alors, revêt l'aube de Chevalier et suis-moi!

Il descendit ainsi les escaliers qui menaient aux caves. Mais celles-ci formaient en réalité une majestueuse crypte, soustraite aux regards indiscrets; étonnamment illuminée par des parois qu'on eût dites luminescentes, réverbérant les flammes tournoyantes des torchères que vingt-sept templiers tenaient, bras tendus, tandis que, disposés en arc de cercle autour de l'autel ils formaient une haie d'honneur au nouveau-venu. Il reconnut là Jean de Beaufort, mais aussi Octave de Brienne.

Trois parmi les chevaliers s'avancèrent vers lui et lui tendant la croix, lui demandèrent de l'honorer.

Il cracha sur la croix!

Trois autres s'avancèrent lui présentant une bible, lui demandant de la baiser.

Le récipiendaire la jeta violemment à terre d'un rire sardonique!

Alors, neuf chevaliers s'avancèrent, tenant chacun le sceau du Temple:

Et Martin se prosterna!

Avec une humilité qui bouleversa l'illustre aréopage de Chevaliers, le Père Martin confessait ses péchés et s'en remit au Temple pour les absoudre.

- Je jure devant Dieu et devant les hommes de me soumettre à tout jamais à la Règle et d'observer strictement les préceptes qu'elle me commandera.

Je jure de n'avoir d'autre maître que Dieu et le très saint et très vénérable Ordre du Temple.

Alors Jean de Beaufort s'avança et, lui présentant le Secret du Temple, ils s'agenouillèrent, et les vingt-sept chevaliers avec eux. Puis ils prièrent.

- Je te fais chevalier de l'Ordre du Temple. Que la force de soit donnée d'accomplir ta mission en toute obéissance et humilité.

Qu'il en soit fait ainsi que l'édicte la Règle.

XI

Le Père Martin demeura encore quelques jours en la compagnie de Jean de Beaufort. Il avait tant à lui demander, tant aussi à apprendre.

Jean de Beaufort lui ouvrit tous les secrets de l'Ordre, puisqu'en cette année 1788, c'était lui qui remplissait les fonctions de Grand Maître de l'Ordre.

Il rejoignit Chartres, mais n'y resta pas très longtemps. Juste assez pourtant pour s'éveiller aux aurores, pénétrer en catimini dans la cathédrale par une porte dérobée dont il s'était procuré la clé; marteler le plus discrètement qu'il put la dalle marquée d'une croix, et après qu'ils l'eurent descellée, descendre en la compagnie du marquis Octave de Brienne, dans la crypte oubliée dont il avait ignoré jusqu'à ce jour l'existence en dépit de l'instruction assez complète qu'il s'était donnée de l'histoire de Notre Dame de Chartres.

Et là, sous la voûte austère, d'une pureté romane qui lui saisit l'âme, enfoui au pied d'une colonne marquée d'un signe kabbalistique, un coffre tellement lourd de richesses qu'ils eurent peine à le transporter. Ordre leur avait été intimé de ne pas ouvrir ce coffre. Ils obéirent. Mais ce mystérieux trésor dont le poids blessait les épaules de Martin le fit rêver. S'agissait-il de la couronne des rois de Jérusalem, du chandelier à sept branches et des quatre évangélistes en or qui autrefois ornèrent le Saint Sépulcre? Il ne le saurait jamais: seul le Grand Maître restait dans le secret, devant préserver à jamais la pérennité de l'Ordre.

Ils chargèrent le trésor sur un coche et Octave de Brienne partit seul avec son précieux chargement. Comment ce trésor serait utilisé, le Père Martin l'ignorait mais il est vrai que trois mois ne passèrent pas avant que les chevaliers du temple ne reçussent périodiquement celles des ressources que nécessitaient leurs missions respectives.

Appelé dès le lendemain par le grand vicaire du chapitre, l'abbé Siéyès, membre de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, instituée par Louis XVI pour résoudre les inextricables problèmes du Royaume que l'Assemblée des Notables avait renoncé à seulement envisager, le Père Martin accepta d'en devenir le secrétaire particulier.

L'abbé Siéyès, qui atteignait alors ses quarante ans, était un homme, plutôt petit, sans grâce et sans réelle expression. Déjà presque chauve, il tirait de son teint grisâtre, une allure lasse et maladive qui forçait rarement la sympathie mais suscitait plutôt l'agacement. Son visage, tout en longueur, à peine rehaussé par un front outrageusement bombé, ne prenait expression que lorsqu'il se piquait de discourir sur les sujets qu'il affectionnait.

Brillant orateur dont la conversation passionnait toutes sortes d'auditoires, il eût certainement réuni une cour de jolies femmes séduisantes si son physique détestable (et son état de prêtre!) ne l'avaient irrévocablement exilé hors des sentiers de l'amour. Ne lui restait pour briller que son intelligence qu'il avait grande, et sa ruse dont il faisait savant usage quand nécessité se faisait sentir.

Sa médiocre naissance ne pouvant l'aider à s'établir dans le monde, il se fit prêtre, mais il était trop marqué par son siècle pour conserver plus qu'une once de foi. Mais celle-ci suffisait malaisément à fourbir son incroyable ambition. L'Église de ce temps était un pouvoir plus qu'une religion; le lieu commun des convoitises sociales plus que le temple des dévotions humaines!

L'abbé partageait son temps entre Chartres et Paris où son ambition le retenait le plus souvent.

Depuis le mois de Mai grondait à Paris comme dans les provinces, la grande révolte des Parlements, où se focalisa tout ce que le pays nourrissait de rancune, de haine et de révolte contre l'arbitraire royal. Pour la première fois, depuis qu'un Bourbon se fut emparé du trône, des notables s'étaient levés, et la noblesse transie, contre un Roi qui proclamait: "*Nous voulons!*"

Et Louis, dans cette timide retenue impolitique qui l'empêcha si souvent d'accomplir ses desseins de monarque, céda.

Dès le 5 Juillet 1788 l'arrêt du Conseil annonça la convocation prochaine des États Généraux. En naquit une prodigieuse bouffée d'espoir, un torrent irrépressible de pensées, de mémoires, de libelles. Le pays entier se piqua de philosopher. Jamais, en nulle contrée, on ne vit peuple si soudainement sorti de sa torpeur et de sa misère, ainsi proclamer à la face du monde sa foi en la liberté et son appétit de réforme.

Cet été-là, l'abbé Siéyès, emmena son secrétaire particulier à la campagne, dans une charmante demeure que Monseigneur de Lubersac, évêque de Chartres et protecteur de l'abbé, avait mis à leur disposition. C'est là, qu'en ensemble, ils travaillèrent à saper les fondements du trône.

De ces longues heures de labeur, de conversations passionnées et de philosophie, naquirent plusieurs textes dont le plus célèbre fut sans conteste:

Qu'est-ce que le Tiers État?

La postérité a glorifié le nom de l'abbé Siéyès comme auteur de cet impérissable texte sans lequel la Révolution n'eût pas été ce qu'elle fut, mais elle effaça totalement l'anonyme

écot que le Père Martin y apporta. Pourtant il ne fut pas mince. Non que l'admirable pensée de l'abbé Siéyès eût besoin de se nourrir à d'autres sources que sa volontaire sagacité, mais elle avait trouvé en Martin une sensibilité extrême aux misères du peuple, une passion pour la religion de l'amour qui vint heureusement adoucir ce que la sèche raison de Siéyès, toute d'ordre et de logique préoccupée, pouvait receler de rigide et de compassé.

Siéyès, calmement mais avec une irréductible détermination proclamait non seulement l'ardente exigence du Tiers à exister, mais surtout l'inéluctable perversion de tout privilège. Des ordres privilégiés, il n'attendait rien; il redoutait tout. Il récusait toute prétention de ces ordres à représenter la nation d'où seule émanait la souveraineté.

"Le Tiers seul, dira-t-on, ne peut pas former les États Généraux. Eh! tant mieux! Il composera une Assemblée Nationale."

Et le miracle fut que cela se produisit!

L'abbé Martin fut ainsi élu par le chapitre comme représentant du clergé, mais Siéyès, en raison du tollé soulevé par son pamphlet au sein des églises, se vit rapidement écarter. Qu'à cela ne tienne, il se fit élire à Paris, comme représentant du Tiers!

Élu avec retard, Siéyès ne put assister à l'ouverture des États le 5 Mai 1789. Il s'y fût étranglé de rage; le Père Martin s'indigna seulement.

Avec une méticulosité blessante, le roi s'était attaché à ce que chaque détail protocolaire rappelât au Tiers sa sujétion; son indignité. Les habits noirs que ses représentants durent revêtir et qui juraient tant avec les tenues chamarrées et baroques, d'or rehaussées, d'une noblesse sûre de sa primauté; l'impossibilité faite au Tiers de haranguer le Roi: tout décidément concourut à blesser le peuple, à irriter ses représentants. Il fallut batailler sur tout pour se faire entendre.

Mais le Tiers sut réagir: il refusa le vote par ordre, et, quoiqu'il bloquât ainsi les travaux des États, résolut d'attendre que les trois ordres se réunissent en une même salle, en une même assemblée. Et il attendit. Jusqu'au 10 Juin! A partir de ce jour là, peu après l'entrée en scène de Siéyès, et sous son instigation, le Tiers commença de se proclamer **ASSEMBLEE NATIONALE**. Le titre était beau mais la chose révolutionnaire: le Tiers, ce jour-là affirma sa souveraineté et, par la seule vertu du verbe, détruisait l'ordre ancien.

C'en était fait de la monarchie absolue: désormais Louis devrait compter avec son peuple. Plus jamais les Bourbons ne seraient maîtres. Lentement d'abord, puis de plus en plus rapidement, les députés du clergé et de la noblesse vinrent rejoindre ceux du Tiers.

Quand, pour la première fois Martin et Siéyès se retrouvèrent ainsi en séance dans la même Assemblée, ils ne purent se retenir d'émotion.

- Que voici affaire finement ouvragée, Père Martin, n'est-ce pas ?
- Certes, répondit-il; mais ne craignez-vous pas riposte de Louis?
- Assurément, l'heure est encore dangereuse, mais déjà plus incertaine. Le Roi est nu, et s'il n'était si sot, au moins s'en apercevrait-il!

La riposte effectivement ne tarda pas: Louis annonça une séance royale et là, devant les États réunis, proclama son attachement à la distinction des trois ordres; il déclara enfin illégales les délibérations de l'Assemblée Nationale.

"Si, par une fatalité loin de ma pensée, vous m'abandonniez dans une si belle entreprise, seul je ferais le bien de mes peuples." proclama-t-il avec cette faconde qui appartenait à la race des Bourbon, mais qui dans sa bouche résonnait comme une fatuité presque obscène. Louis n'avait ni la force, ni le courage de son autorité.

Entendant cette hautaine conclusion, le Père Martin ne put s'empêcher de voir en Louis un roi déjà déchu, qui n'avait déjà plus d'autres ressources que ces paroles rodomontes qui n'effarouchaient plus personne désormais.

Et il eut pitié; non du roi, mais de l'homme perclus de principes, engoncé dans une dignité désuète; de cet homme trop timide pour s'aventurer; trop obtus pour ne pas s'arc-bouter sur la seule coutume qu'il comprît. Pitié aussi pour le père qui venait de perdre son fils comme si la longue litanie de ses malheurs devait aussi pourfendre sa famille.

Mais le roi ayant quitté la salle, les députés refusèrent d'obtempérer et tinrent séance, sûrs de leur bon droit. Le roi dès lors n'eut plus de choix qu'entre céder ou faire donner la troupe. Il céda !

Tous les signes concluaient dans la même direction: cet homme était achevé et la révolution faite.

Le Père Martin qui n'avait la tête politique que par obéissance, s'avoua fier et heureux mais en même temps la peur le saisit. On l'avait appelé pour une mission, elle était accomplie. Il avait joué son rôle, modeste: il était fier pourtant d'avoir été un des premiers députés du clergé à rejoindre la salle des Menus. Mais désormais, bien que la Révolution ne fût que commencer, il lui sembla urgent de l'achever. Il s'en entretint avec Siéyès qui estima ses craintes exagérées, prématurées en tout cas.

Depuis ce matin où il avait trouvé Simon, il s'était tant convaincu de l'imminence du jugement! Et voici que les orages grondaient à l'horizon qui ressemblaient si peu à ce qu'il

espérait. La seule révolution qui lui importait, celle des âmes, semblait céder devant la révolte politique. Et il eut peur d'en avoir été l'involontaire intrigant!

Le 27 Juin, dans une salle obscure nichée dans un entresol d'une mesure proche de la barrière d'Enfer, le chapitre du Temple fut convoqué à l'instigation de Jean de Beaufort. Avec cette discréction précautionneuse qui les sauva si souvent des menaces, les Templiers arrivèrent un à un, camouflant habilement sous leurs redingotes, les aubes de croisés que bientôt ils revêtiraient. Dans cette arrière-cour par où l'on accédait à la salle de réunion, se faufila alors tout ce que ce noble pays en ébullition comptait d'agitateurs et de comploteurs, de mystiques et de révolutionnaires. S'entrechoquaient ici les derniers ressacs de l'obscurantisme médiéval, les archaïques vestiges des ordres guerriers et les premières vagues écumantes d'une république encore balbutiante, d'une liberté qui n'en finissaient pas de naître.

Ce qui se dit dans cet honorable cénacle, nul ne le sut. Martin n'en parla jamais et surtout pas à l'abbé Siéyès. Tout juste peut-on le deviner à l'ardeur renouvelée qu'il mit à suivre les séances et participer à la grande œuvre réformatrice qui débutait alors.

La France entrait pour une longue période, dans les troubles, les violences mais aussi les espérances et le droit! Assurément le Temple voulut asseoir son influence sur l'effondrement du trône. Il y mit toute la haine de sa vengeance séculaire. L'emprise du Temple sur la Révolution n'a jamais été décrite parce qu'elle resta secrète mais on aurait pu la deviner à épeler un à un les noms des hommes qui ce soir-là passèrent par cette arrière-cour de la barrière d'Enfer!

Comment savoir ce que ces hommes réellement cherchaient? Comment être sûr qu'au travers du Temple, se servant des immenses ressources qu'il mit à leur disposition, ceux-là ne tentèrent pas plutôt de parvenir à leurs propres fins, à leurs cupides desseins, à leurs ambitions démesurées? Quoique la Règle le leur interdit, il en était pourtant parmi eux qui de notoriété publique appartinrent simultanément aux Jacobins, aux Maçons en même temps qu'ils se ménagèrent les faveurs de Philippe d'Orléans.

Le Père Martin était arrivé à Paris dans les bagages de Siéyès, humble prêtre de province, candide et fraîchement initié, insoucieux des intrigues politiques, étranger à toutes les coteries; en deux mois à peine, il était devenu un parlementaire madré parfois, fouineur souvent; chevronné, toujours. Il connaissait son monde déjà et quoique les raisons qu'eurent les députés de se rassembler l'emportassent encore en ce mois de Juin sur les pommes de discordes qui ne manqueraient pas de surgir, il commençait assez à comprendre les délices parlementaires pour deviner ceux sur qui il lui faudrait s'appuyer, ceux que bientôt il faudrait combattre.

Mirabeau ainsi lui fit glaciale impression, dont il admira l'ardente éloquence mais redoutait les noirs complots et son regard surtout, tellement torve, que sa repoussante laideur parvenait mal à dissimuler.

Maximilien Robespierre aussi, dont il respectait l'austère ferveur à servir son idéal, mais dont il pressentit la fanatique détermination à ne jamais laisser rien ni personne lui barrer la route.

S'il en eût possédé les qualités intellectuelles, sans doute se fût-il plutôt rapproché du marquis de Condorcet, que Siéyès lui avait présenté comme son ami; mais la prodigieuse intelligence du mathématicien lui fit toujours trop craindre de paraître sot pour oser prolonger leurs relations au-delà des strictes convenances.

Ce soir-là en tout cas, de Beaufort tempéra la joie de ses commensaux. S'il fallait se réjouir des premières défaites de Louis XVI, affirma-t-il, il n'en fallait pas se contenter. Le Temple ne craignit rien tant qu'une monarchie constitutionnelle, imitée des Anglais, dont Louis fût resté le monarque amoindri, certes, mais le maître néanmoins. Le Temple avait promulgué depuis longtemps son implacable décret: pour Bourbon, non pas même l'exil; la mort!

Chacun a sa place devait y travailler. A chacun des Templiers, présents au chapitre, échut une parcelle de cette sombre vengeance dont seul le grand Maître savait renouer les intrigues et les subterfuges.

La réunion achevée, Martin sortit, pressé de regagner son domicile où la tâche délicate l'attendait encore d'achever pour Siéyès l'esquisse d'un important discours qu'il devait tenir le lendemain. Mais il fut rappelé par le Grand Maître.

- Frère en chevalerie, nous avons à parler. Je veux te féliciter pour la magnifique besogne qu'avec Siéyès vous accomplites. Tu n'étais pas versé dans l'art manœuvrier; tu l'es désormais. Tu aurais préféré, comme nous tous, achever tes jours à quelque recherche théologique et aux nécessaires dévotions de ton état; et pourtant tu acceptas, à ma demande, de vautrer ton âme dans la mare politique. Tu as fait merveille; au nom du Temple, je t'en remercie!

Mais il est une mission que je ne puis confier qu'à toi seul. Les temps seront de moins en moins sûrs et la famine qui guette, inéluctablement fera se lever le peuple. Si je m'en réjouis, je crains en même temps que, démunie de toute sagesse politique, et sa moralité émiettée par la misère, notre bon peuple ne s'en prenne à la noblesse, ce qui m'indiffère; mais au clergé aussi, qui trop longtemps soutint aveuglément le trône; et ceci m'indispose. Des églises seront détruites peut-être; des cathédrales pillées ou brûlées. Et cela le Temple ne peut le souffrir.

Je veux que tu retournes à Chartres. A l'endroit que je t'indiquerai, tu trouveras les saintes reliques du Temple: le doigt de Saint Jean Baptiste surtout. Je veux que tu les prennes et les caches.

Frère Martin, tu es vieux désormais et tes jours sont comptés. Or, il est un secret dont tu es seul dépositaire et que tu ne dois pas emporter dans ta tombe. La pierre qu'avait tant recherchée Ithier de la Courtines et dont il avait comme toi découvert les pouvoirs, cette pierre tu m'as dit un jour l'avoir déplacée dans la crypte de la cathédrale. Elle non plus ne devra pas y demeurer. Tu sais combien cette pierre bouleverse le destin des hommes; tu sais aussi que ceux qui ont le privilège de la contempler reçoivent la grâce d'entrevoir l'accomplissement des Temps!

Elle ne peut tomber entre des mains indignes. Tu la ramèneras, avec l'aide d'Octave de Brienne que tu connais déjà, en la maison où tu l'avais prise. Car il est écrit que tel sera son havre jusqu'à l'achèvement des siècles. L'ordre du Temple vient de racheter, en ton nom, la maison de l'imprimeur: elle y sera en lieu sûr.

Va maintenant; les périls approchent!

Mais avant que tu ne partes, je veux te faire un cadeau. Ton filleul Simon est vivant et je sais où il se trouve. A ton retour de Chartres, si rien ne vient malencontreusement contrarier nos plans, Simon t'attendra chez toi.

Le Père Martin s'en fut donc, ivre d'une émotion que son cœur vieilli n'aurait pas cru pouvoir supporter encore. Depuis ce maudit jour de Mars 1774, jamais il ne revit Simon ni ne put remonter sa trace au-delà de Paris où Brissot l'avait rencontré. Jamais depuis quinze ans, il n'avait pu se consoler de son absence. Par pudeur, par souci aussi de ne pas aggraver son chagrin, il s'était exercé à n'en plus parler, feignant l'indifférence, et un stoïque fatalisme, mais au fond de son âme la plaie toujours bâit! Il avait fini par oublier les invraisemblables spéculations qu'il avait échafaudées sur l'identité de Simon doutant que l'Envoyé pût ainsi s'évanouir avant même l'amorce de sa mission; mais si le prêtre avait enfin entendu raison, le père adoptif, non!

Simon était vivant et il l'allait bientôt revoir. Il avait bien tenté d'en savoir plus mais de Beaufort resta muet. Il fallait attendre. Encore! Toujours! Mais il pourrait bien mourir! Il savait désormais que Simon veillerait à ses côtés!

Martin regagna Chartres, ce matin du 11 Juillet, avec un espoir chevillé au corps, et une mission précise. Et la vie lui sembla belle, comme jamais!

XII

Cela faisait maintenant quinze ans, presque jour pour jour, que Simon croupissait dans une geôle infâme de la Bastille où l'arbitraire de Louis l'avait reclus, puis oublié. Quinze années! Mais cela Simon ne le savait pas. Ne le savait plus. Oh, bien sûr! Il avait bien tenté, au début de sa réclusion, de marquer les jours. Mais progressivement il perdit le sens du temps et, l'obscurité implacable où on le maintenait lui fit oublier le cycle régulier des jours et des nuits, le chant mélodieux des oiseaux au printemps, et la voix sublime et rassurante du vent sifflant dans les branchages, aux matinées songeuses de son enfance.

Simon avait à présent quelques trente-cinq années, mais son corps meurtri par les fers, perclus d'humidité malsaine était celui d'un vieillard podagre. Une barbe, filasse, incroyablement sale, lui mangeait la face osseuse et livide. Faute d'avoir été jamais coupée, elle s'achevait lamentablement à mi-corps. A le voir on eût dit quelque mendiant droit surgi de la Cour des Miracles tant il avait fini par ressembler aux imageries populaires vouant les mendiants à l'exécration publique. Même le juif errant, assurément, n'eût pas présenté mine plus pitoyable, allure plus accablée ni visage plus triste que cette ombre d'homme envahi d'obscurité jusqu'au mitant de son cœur.

Comment décrire l'état d'esprit de Simon? Il n'en avait plus depuis longtemps! Cet homme, mais c'est avec peine que ce mot pouvait encore s'appliquer à Simon, n'avait rencontré personne depuis quinze ans; parlé à personne, pas même à son geôlier, qui toujours se déroba à toute humanité, fût-elle seulement rudoyante.

Il s'était efforcé au début de réfléchir et de prier escomptant naïvement que le dialogue intérieur auquel il s'astreignait ainsi suppléerait aisément l'extrême abandon où il était condamné. Mais sa pensée progressivement se dérita, pour ne laisser bientôt plus place qu'à d'imprévisibles cris, involontairement poussés et qui lui parurent sourdre de son âme plus que de son corps.

Il était enchaîné et son lien, rivé au mur, empêchait qu'il fit plus de cinq pas. Il perdit vite l'envie de les faire; bientôt il n'en eut plus la force. Chaque geste lui coûtait une éternité de souffrances. Au sol, là à deux mètres à peine de ce corps voûté, avachi par l'ombre et l'angoisse, croupissait un liquide nauséabond et putrescent qui pourtant resta le seul spectacle qui le divertît de la régularité morne et froide des murs.

Les jours ne sont pas longs, mais vides, pour celui qui n'attend rien, et ignore même ce qu'attendre pourrait signifier. Seuls ceux qui espèrent toujours peuvent encore être désespérés. Mais ce n'était plus le cas de Simon depuis longtemps: La lumière s'était lentement éteinte en ses yeux, et si la foi n'avait pas déserté son âme, elle ne lui embrasait plus le cœur en tout cas.

Dieu l'avait convoqué, l'avait instruit puis préparé à remplir cette grande mission qui seule devait rendre aux siècles s'écoulant le sens divin de l'amour et du devoir réunis.

Dieu l'avait abandonné!

Simon n'avait pas pleuré; ni résigné, ni désespéré, il n'avait pas douté que Dieu lui enverrait un signe, une force ou un ange qui le libérât de cette misérable forteresse de l'arbitraire humain. Mais le signe ne se laissa pas entrevoir. Aucun cantique, aucune étoile, aucun présent qui lui épargnât les foudres de cet Hérode d'arrière ban, bouffi d'orgueil et de médiocrité.

Son esprit était tout attente. Mais l'esprit se lasse vite d'impatienter. La parousie sempiternellement reportée, il ne restait plus à Simon que de scruter l'écuelle qu'avec dédain on lui jetait une fois par jour (quand d'ailleurs on ne l'oubliait pas!). La déréliction dont Simon était frappé se mesurait à cette descente infernale qui fit glisser son âme des attentes fières et pieuses aux impatiences sordides et pleutres. Il savait se devoir imposer les épreuves les plus rigoureuses: il n'y parvint néanmoins pas longtemps.

Il n'est pas vrai que l'esprit toujours pense: il est des océans, atroces, dont les vagues submergent la moindre larme d'intelligence. Alors, parce que l'œil ne se peut accrocher à aucune aspérité, parce que l'ouïe n'intercepte plus aucun bruissement, parce que les doigts, tellement gourds de n'avoir plus rien à saisir se raidissent, l'âme s'obnubile d'un détail, insignifiant en lui-même mais sacramental pour celui dont le combat s'évertue inlassablement à conserver le sens. Simon progressivement fit un avec le ruissellement putride des eaux qui achevaient de corroder les sols immondes de son cachot.

Le souvenir du Père Martin le hantait parfois et virevoltait en l'automne tardif de sa mémoire comme si ses rudoiements, rares mais toujours terribles, qui d'un l'enfant rêveur et bagarreur avait fait l'homme, pouvaient encore, à eux seuls, lui rappeler l'affection qui préserverait en lui l'amour de l'humain et la soif de Dieu. Mais l'ombre du prélat toujours dégouttait, laissant derrière elle la flaque fétide de l'amertume ou de l'angoisse. Les délicieux biscuits que la Mère Billard lui préparait lui concédaient quelques fois leur lointaine rémanence où il goûtait la grâce d'avoir été aimé. Mais les gâteaux eux-mêmes se délayaient.

Alors Simon fixa une blessure que le temps avait infligée à la paroi de sa cellule. Et dans ce trou, gratté par tous les rêves possibles d'évasion, empoussiéré par toute l'infinitude des désespérances, obstrué par toutes les lettres de cachet que l'on oublia de déchirer, Simon réinventa un avenir.

Dans la grotte de son âme, encerclé par les ombres de toutes les lâchetés, par les feux de Saint Jean de toutes les dépravations humaines, dans ce minuscule orifice d'une forteresse graissée par le temps et les larmes, Simon vit la lumière et le feu, les armes et les arbres où la liberté s'allait inventer.

Il ne pensait plus! Assurément il n'en était plus capable. Les images, trop faibles, trop déformées par l'engourdissement de son cœur, ne se transformaient depuis longtemps plus en mots. Il avait dans cet interstice des architectures humaines recouvré le langage de Dieu: il n'avait plus peur du silence; plus crainte non plus des images qui dévoraient son cerveau: juste l'enthousiasme de voir les images si éloignées du réel, l'envahir.

Il fallut assurément de longs mois, et sans doute de longues années à Simon pour atteindre la dignité de cette sagesse. Mais il avait senti confusément que c'était en brûlant son œil en cette ope, que les images cesseraient un jour d'être des ombres, et que le réel serait enfin capté par la puissance de son regard.

A l'aube des mondes, Dieu avait à peine parlé, et la réalité soudainement se concentra en la vertu de deux mots:

Lux fiat!

Simon le sentit: quand enfin ses mots se transformeraient en images, quand enfin la porosité du monde coïnciderait avec le lustre des ombres hantant la bânce saisie par miracle dans la muraille grise, alors, mais alors seulement, le temps adviendrait de la création de l'homme.

Dans son délire, mais était-ce un délire, Simon s'imagina pouvoir réinventer l'histoire dans l'orifice immense d'une forteresse imbécile.

Ce matin-là, des tréfonds de son cachot, il perçut, déformée mais tapageuse, une soudaine clamour sans cesse grandissante.

Ce jour était un 14 Juillet.

XIII

Comment Simon eût-il deviné ce qui dehors se tramait? Comment aurait-il su que cette journée serait la dernière de sa captivité et que, bientôt, pour la première fois depuis quinze ans, il verrait le jour? La lumière tant attendue, tant espérée, tellement évidente, tellement simple qu'il ne la supporterait même plus? Il réalisa seulement que les clamours dans le lointain se répercutèrent dans la forteresse par un affairement bruyant des soldats et la collision des armes.

Depuis le matin, le peuple de Paris, excédé, remuait, de ça de là, dans une gigue qui n'avait rien d'aimable, mais rien de diabolique non plus! Paris n'avait pas supporté que ses députés fussent pris au piège du despotisme royal, fussent encerclés par les troupes, pas même françaises, que le monarque, pressé par de médiocres conseillers avait fait disposer autour de Versailles, mais également de la capitale.

Alors Paris, comme il tarde souvent de le faire, mais comme lui seul le sait faire, superbement, sans retenue, avec une furie digne du désespoir, Paris se réveilla, se leva, et, bouleversant tout sur son passage, s'institua en Commune et organisa la garde bourgeoise.

Paris prenait son destin en main! Il avait un Roi, mais ce n'était déjà plus pour lui obéir, mais pour lui adresser des remontrances. Non plus pour lui envoyer des suppliques mais pour lui imposer des ordres. Il lui fallut, pour exister, un signe. Il lui fallut pour vivre balayer les décombres déjà déletères de l'institution ancienne.

Ce fut évidemment la Bastille.

Quelqu'un choisit-il la cible? Quelqu'un excita-t-il la colère populaire ou bien Paris sut-il deviner, tout seul, le champ de bataille où son sang sanctifierait l'étendard de la liberté? Comment savoir? Ce que l'on peut deviner tient à l'excitation où les tergiversations de l'Assemblée à Versailles, le renvoi de Necker et les troupes encerclant la capitale avaient laissé le peuple de Paris.

Paris, de surcroît avait faim! De liberté, sûrement! Mais pas seulement. Il avait besoin d'une armée, et de blé. Il avait besoin d'armes et de symbole. Il lui fallait combattre l'ennemi où il était. Où pouvait-il se trouver mieux installé qu'en la Bastille?

Alors le peuple s'éveilla. Lui, d'ordinaire impassible, bon vivant, mieux apprêtré aux plaisirs qu'au courage, brandit le bras de la colère et bouscula tout ce que la raison, la patience et la diplomatie ne surent modifier.

Au matin, dans les heures encore fraîches où le faubourg Saint Antoine commençait juste de s'ébrouer; où les enfants grondaient devant les tables épaisses de colère, mais nues de pain, un homme parcourut les ruelles et les impasses, s'affairant à exciter, à convaincre ou à morigéner. Membre connu des Électeurs, il promenait néanmoins son mystérieux entretien comme il eût agité une marionnette. Le peuple du faubourg réagissait à chacune de ses sollicitations comme si les fils qui le raccordaient à sa volonté, pour invisibles qu'ils fussent, étaient d'airain! Charlemagne fut grand malgré son ignorance: il en fut de même de Paris. Car cet homme fut son cicéron!

Il est la voix qu'on n'entend jamais mais qui, tristement enfouie dans les ressacs des foules agitées, crie Barabbas! Plutôt que Jésus! Il est cette sinueuse litanie qui, invincible, obsède les consciences et fait, de l'homme sage et pieux, un Ulysse prêt à toutes les folies pour seulement entendre les mélopées des suaves sirènes. Il est l'écho de la Parole, sans qu'on puisse deviner jamais s'il reste ombre satanique ou devient promesse édénique.

Des murmures aux brouhahas, partout il était là, manigançant, ourdissant; complotant. Il était ici, on l'avait vu, et partout restait inaperçu; inaccessible.

Alors le peuple se rendit aux Invalides. Il lui fallait des fusils. Il n'y avait qu'à les prendre. Il les prit. Vingt-huit mille fusils; vingt pièces de canons. Tout ragaillardi de sa puissance nouvelle le peuple se remit en marche, en quête d'une victoire; en quête de lui-même. Il chantait, hurlait. Il se nourrissait de lui-même. S'enhardissait de sa propre ivresse. Tout naturellement il se rassembla autour de la forteresse.

Monsieur de Launay qui en était le gouverneur n'avait pas peur. Pourtant la Bastille était chétive de prisonniers; indigente de troupe; misérable d'ambition. Le monument restait imposant mais ses fondations avaient cessé depuis longtemps de le soutenir. Il ne gardait plus rien; regardait seulement loin, très loin, en arrière, vers un passé moribond. Mais il avait reçu vers midi des délégués de l'Hôtel de Ville, qu'il retint même à déjeuner. L'ambiance était à la conciliation: contre une promesse de non-agression, le gouverneur acceptait de retirer ses canons.

L'affaire semblait faite! Et tout le monde y trouva crédit: Monsieur de Launay n'avait rien à défendre, et aurait jugé absurde de perdre ses hommes sans raison, sans ardeur et sans noblesse, contre une populace subitement fanatique. Il aimait trop la gloire pour mourir dans la vanité. Le peuple n'était pas ennemi qui vaille.

Les députés sortirent satisfaits de l'enceinte fortifiée, quand un homme, connu dans certains quartiers sous le nom de Thuriot, dans d'autres sous celui de Merda, dans d'autres enfin sous le patronyme de Vauvenargues, quand un homme, que dis-je un colosse, les harangua de toute sa colère, de toute son impatience. La violence en lui avait épousé la générosité et l'irrespect la témérité. Il lui semblait obscène d'attendre.

Alors, bousculant tout, et tous, tenant pour monnaie médiocre les deniers de la transaction, il paria sur son intrépidité le destin de l'humanité. Il parviendra ainsi successivement à franchir les trois cours en dépit de l'interdiction que de Launay lui eût opposée de pénétrer dans l'enceinte.

Ici à l'intérieur de cette dernière cour, enclavée entre les parois reliant les huit tours comme l'ultime vestige de l'obscurantisme renâclant au cœur de la modernité, l'obscur personnage apostropha de Launay et ses troupes:

- Monsieur, je vous somme au nom du peuple, au nom de l'honneur et de la patrie, de retirer vos canons et de rendre la Bastille!

La provocation rendait l'affront insupportable. Il fut supporté pourtant. Thuriot obtint ainsi d'inspecter les canons et monta sur les tours. Là haut, il vit la foule qui grondait, et il l'entendit qui gonflait, démesurément. C'est à ce moment qu'il comprit combien la Bastille était à portée de colère humaine. Si hautes que fussent les tours, si infranchissable que fût le pont-levis qui coupait l'enceinte du siècle, plus rien ne semblait impossible à cet océan de bras vengeurs, et d'estomacs noués. Quand l'homme en l'homme s'éveille, alors s'effondrent les forteresses.

La foule applaudit de voir son député, là haut, bien vivant, mais elle s'ébroua sitôt que ce dernier, redescendu, lui annonça le refus du gouverneur d'ouvrir la Bastille au peuple de Paris. De Launay était l'homme du Roi; pas du peuple. Or celui-ci ne connaissait plus de roi.

Alors les cris de colères, les hurlements des femmes; le brasseur Santerre, gros bonhomme que le faubourg Saint Antoine affectionnait, s'enquit de brûler la place; tel autre, s'avança, la hache tendue et entreprit de fendre le pont-levis. On tira sur lui. Il continua néanmoins, fier et méprisant. Les chaînes se brisèrent à la fin qui firent tomber le pont. La foule s'engouffra sous la grêle des balles que la troupe tirait, sans joie, mais sans état d'âme.

Les pourparlers qui s'engagèrent, n'interrompirent pas les combats. On dépava, on incendia, on escalada; on envisagea même de construire une catapulte: on fit des poitrines fièrement époyées un bouclier immense. Et la Bastille finalement tomberait!

Puis, soudain, l'explosion atroce, insupportable des canons qui commencèrent de tirer sur la foule.

Ainsi au-dehors, le peuple de Paris, dans un de ses accès de colère dont il gardera longtemps le secret; colère imprévisible, violente et entêtée qui faisait de lui le peuple le plus ingouvernable qui soit; ce peuple enhardi par les fusils et les canons qu'on était allé quérir aux Invalides; ce peuple gonflé de colère, épais d'une vengeance insatiable; ce peuple uni en un même tourment, rassemblé par le même cri de liberté; ce peuple qui vécut alors un sublime moment de concorde comme il ne devait plus en ressentir avant longtemps; ce peuple là, dans les rues et alentours s'amassait autour des épaisseurs de la Bastille, hurlements et injures à la bouche, ivre d'une sainte colère, prêt à tout pour abattre cette forteresse qui lui barrait le chemin de la liberté et du droit.

La Bastille n'était pas prenable; elle fut prise pourtant! Il y fallut la journée; mais la journée seulement! Il y fallut l'excitation entretenue, l'énervernement des heures chaudes, mais l'intrépidité surtout de quelques uns qui surent braver l'impossible et le soumettre.

A cinq heures du soir, la Bastille s'était rendue, et le peuple y entra, saoul de vengeance, horrifié aussi par ce qu'il vit. On libéra les prisonniers, dont certains avaient même oublié l'année de leur incarcération; dont certains déraisonnaient; dont aucun ne réalisa véritablement qu'il était venue l'heure de leur libération.

Mais tous balbutiaient d'interminables remerciements dans une langue incertaine tant ils avaient désappris de parler. Simon était parmi eux, hagard, muet, écrasé d'angoisse et d'espérance mêlées. Aveuglé par le jour qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, orphelin des images qu'il avait pris tant de soin à incruster dans les murailles de sa souffrance, il errait au milieu de cette foule en liesse sans réaliser seulement qu'il était libre. Ce peuple pour lequel il avait harangué le Roi, ce peuple que tout niait, et qui subitement refusa d'attendre et entreprit d'être; ce peuple endormi par les promesses de félicité et les affres de la faim; ce peuple que dix siècles de tyrannie ne suffirent pas à étreindre, s'était emparé des clés de la liberté et vint les tendre à ceux-là mêmes que l'arbitraire avait cachetés.

Subitement il se sentit saisi par l'épaule.

-Tu es Simon de Chartres, filleul de Martin, n'est-ce pas?

- Oui, répondit Simon mais il y avait dans cet unique mot tout l'épuisement d'un corps brisé, toutes les larmes d'un cœur enfin rasséréné.

- Viens, suis-moi. Tu n'as plus rien à faire ici.

- Simon ne fit qu'entrevoir cet homme: il ne parvenait toujours pas, au bout d'une heure, à ouvrir les yeux plus de quelques secondes sans que les larmes le brûlassent atrocement. Il put seulement apercevoir que l'homme était grand, d'allure noble. Il ne sut non plus où on

l'emmena. Mais il ne posa aucune question. Simon qui, quinze années durant, resta seul avait désappris le commerce des hommes. Lui qui végéta dans un insondable mutisme, venait d'essuyer des tourmentes de cris et de fureurs qui l'épuisèrent. Il avait seulement besoin de silence.

L'homme le comprit, qui ne parla plus. Il l'emmena loin de Paris, vers Melan, dans une charmante auberge des bords de Seine et il l'y laissa, de longues journées, tenter de recouvrer son âme, sa parole et son sens.

L'homme qui habilement s'était mêlé à la foule des assaillants, qui avait pris part à cet incroyable lacis de haine et de générosité, dans le seul dessein d'être parmi les premiers à pénétrer l'enceinte fortifiée et libérer rapidement Simon, cet homme, évidemment chevalier du Temple, n'était autre que Raoul de Souy Il avait été un des compagnons de jeunesse de Simon; mais celui-ci ne l'avait même pas reconnu.

Il fallut de longues semaines pour que Simon réapprît à parler, à marcher; à désirer seulement vivre. Il fallut de longs mois pour qu'il recouvre tout son sens et l'énergie de Se battre. Cet homme n'avait pas conservé plus de ressources qu'un vieillard; le geste lent, incertain et si souvent involontaire; la parole rare, très rapidement sibylline, entrecoupée d'immenses océans de silence; la santé médiocre, tout cela le rendit pour longtemps impropre à tout entretien; impuissant à toute mission; rétif à toute socialité.

Il était méconnaissable au point que le Père Martin faillit ne pas le reconnaître.

Il ne restait plus de l'enfant au sceau étrange, du jeune prêtre prêcheur à la vindicte acérée, qu'une ombre pale, taciturne et presque effacée qui ne semblait plus tenir au monde que par le fil ténu des tendres effusions que le Père Martin lui prodiguait.

Mais un jour Simon sortit de sa torpeur, et Martin découvrit là homme tel qu'il n'en rencontra jamais!

La prise de la Bastille avait aiguisé les partis, enflammé les esprits; mais persuadé surtout le roi qu'il lui fallait urgentement intervenir. Le trône s'affaissait sous ses pas. Il n'est pas certain qu'un autre eût réussi à sauver la monarchie là où il rata; mais il est sûr cependant que la maladresse qu'il y mit, l'obsession qu'il eut à soutenir les priviléges d'une noblesse qui ne demandait qu'à le perdre, firent son malheur. Il s'interrogea, consulta, tergiversa; interminablement. Mais l'instant de la riposte était passé. Il n'était plus temps de lancer ses troupes contre le peuple de Paris; il ne lui restait plus, penaud et contrit, qu'à rappeler Necker et se mettre sous la protection de la garde nationale nouvellement créée.

Ces journées furent décisives que le Père Martin rata, tout occupé à Chartres par sa mission: il n'est cependant pas évident qu'il y eût participé. La révolution sans coup férir

s'était donné un nouvel acteur qui de sitôt n'allait pas quitter la scène. Si le premier acte avait été brillamment joué par l'assemblée, c'était bien le peuple de Paris qui tint la vedette dans le second. Mais le Père Martin, s'il en aimait la générosité et la verte impétuosité, n'arrivait pourtant pas à se départir d'un violent sentiment d'angoisse devant ces foules ivres et déchaînées dont il augurait le pire. Les craintes dont de Beaufort fit état devant lui n'étaient pas faites pour le rassurer.

Il avait appris son rôle, préparé pour une pièce où les hommes de bien, savants, sages, philosophes et prêtres devaient tenir leur rang, et voici que la pièce subitement prenait un tour populaire où il redouta de n'être pas à son affaire.

Il s'était amusé de voir le Tiers État dignement proclamer son existence dans la bouche d'un noble et d'un prêtre (Mirabeau et Siéyès) mais de l'hydre populaire, insaisissable, comment mesurer la colère, comment tempérer la vengeance, comment contrôler la folie?

A Chartres, il avait rencontré de Brienne qui l'aida à récupérer les reliques et transporter la pierre. Ils éprouvèrent quelques difficultés à la sortir de la cathédrale, tant ces journées furent agitées, qui virent constamment le peuple, errer dans les rues, s'attrouper à la moindre rumeur et s'offrir à la première vindicte venue. Et pourtant la discrétion était de mise. Ils y parvinrent, tard dans la soirée, quand enfin la nuit tomba.

Il avait pris possession de la rue de la Porte Cendreuse avec ce curieux sentiment, de contentement et de culpabilité mêlée, qu'a tout propriétaire en envisageant son bien. Quoiqu'il sût n'être que l'usufruitier de cette demeure puisqu'elle devait revenir à l'Ordre dès sa mort, il rêva néanmoins d'y finir ses jours en honnête bourgeois, savourant un luxe modeste et une quiétude qui lui firent jusqu'alors défaut. Mais son rôle n'était pas achevé: il était le dépositaire de la pierre et de cette mission il devrait rendre compte pour l'éternité; il était parlementaire, et les troubles parisiens rendirent sa présence nécessaire.

C'est à regret qu'il regagna Paris, mais il n'oublia pas de sitôt la nostalgie qu'il ressentit alors de sa vie calme et rangée de petit prêtre provincial.

- Tout de même, se dit-il, ai-je encore l'âge de tels tourments?

Il est vrai que le Père Martin se faisait vieux; très vieux. Il venait d'atteindre ses quatre-vingt-deux ans. La mort avait semblé l'oublier. Il l'avait approchée, intimement séduit par elle, lorsque Simon disparut et qu'en vain il le chercha. Alors, oui, il la désira, l'appela même de ses vœux! Mais elle se refusa à lui. Et, depuis que Monseigneur de Saint-Aignan le mit à son service, depuis surtout que le Temple le reconnut comme un des siens, il eut comme la certitude d'une seconde jeunesse. Il en avait recouvré l'impétuosité, l'impatience et même les tourments. Lui, dont le corps usé avait commencé de se rappeler à ses soins, dont le dos dangereusement se voûtait, dont les jambes de plus en plus souvent renâclaient

devant l'effort et surtout devant l'éprouvante côte de la rue des Écuyers- il oublia ses troubles et ses douleurs sitôt qu'il fut pris dans la tempête des événements. Doyen de l'Assemblée, tous, amis, inconnus ou futurs ennemis, tous, oui, le couvaient d'un regard attendri pour la générosité de ses efforts, et la détermination de son action.

C'est vrai Chartres lui manqua; mais Paris comptait sur lui.

Et surtout il allait revoir Simon!

Le Père Martin dut ainsi à cette verdeur retrouvée, de vivre les moments enthousiastes et libérateurs de la nuit du 4 Août, et de la proclamation des Droits de l'homme et du citoyen. -Je puis mourir, désormais, disait-il souvent à cette époque. Voir les hommes briser les chaînes qui les asservirent, et proclamer à la face du monde, l'irrépressible liberté comme fondement du Droit, ne peut que réjouir l'honnête homme et le consoler de mourir avant l'heure du Jugement.

Mais l'époque des grandes envolées lyriques passa vite, et la France dut trop rapidement faire l'apprentissage des grandeurs mais surtout des misérables stratagèmes de la démocratie. Les députés du Tiers avaient su élever la France aux cimes; la famine, les intérêts conjugués la rappelèrent au réel, dur, implacable; médiocre souvent, prosaïque toujours. L'abolition des priviléges fut un moment sublime: il en fallut régler les comptes. Or ceux-ci furent amers. Le clergé mit moins de zèle que la noblesse à renoncer aux siens et quand l'assemblée décida de mettre les biens de clergé à la disposition de la nation, le Père Martin comprit soudainement que la lutte qu'il avait entreprise n'était peut-être déjà plus tout-à-fait la sienne. En lui, s'étaient toujours coalisés le prêtre et l'homme; le serviteur de Dieu et sa conscience éprise d'amitié et de tendre affection; sa ferveur toute neuve de Templier et sa charge de député à l'Assemblée. Or, voici que, pour la première fois ils tirillaient en sens contraires; parlaient contradictoirement. Il est peut de dire qu'il fut partagé! Non, déchiré plutôt!

En ces derniers mois, il lui était arrivé déjà, en séance, d'oublier sa qualité de prêtre: il avait si intimement uni en son âme les nobles desseins de la Révolution et les humbles soumissions de sa vocation. Mais aujourd'hui! Le prêtre en lui répugnait à voir son église spoliée, si le parlementaire qui d'enthousiasme avait voté la Déclaration des droits répugnait à voir un corps d'état conserver encore ses priviléges. Il ne sut que faire. Siéyès lui conseilla de résister comme il le fit lui-même, mais on lui reprochera tant d'avoir fait passer les intérêts de l'église avant ceux de la nation!

C'est à ces moments-là qu'il se félicitait d'être chevalier du Temple. Il alla voir le Grand Maître:

- Vous m'avez demandé de servir l'Ordre en devenant parlementaire. J'ai obéi. Vous m'aviez convaincu que par notre action nous pourrions détrôner Louis à seule fin d'établir une république de prêtres et de guerriers renouant ainsi avec notre ancestrale promesse. Mais désormais les événements suivent un cours qui nous échappe. L'église ne peut être vaincue sans entraîner dans sa chute la sublime entreprise que nous projetions. J'ai fait vœu de servir le Temple, c'est vrai; mais ce vœu n'a pas annulé celui que j'avais prononcé au service de Notre Sainte Mère l'Église!

- Nous n'avons jamais auguré que notre lutte serait simple, Père Martin, répliqua vertement de Beaufort. Tu ne peux voter contre cette loi sans immédiatement discréditer ton nom et affaiblir ton influence. Regarde la délicate position où s'est mis Siéyès, en dépit du renom qui fut le sien et de la gratitude que ses indiscutables services rendus à la nation lui devraient valoir.

Tu ne dois pas inverser les priorités de notre entreprise. Et même si tu ne comprends pas, même si le cours des événements t'échappe et te révolte, suis le, avec la calme assurance de ton âge vénérable. N'écoute pas ton cœur, mais la règle!

La constitution que vous vous apprêtez à donner à la France est provisoire: elle laisse Louis à la tête de la Nation, mais, en face d'elle, bientôt, ses pouvoirs limités, les humiliations répétées de sa dignité, lui feront commettre la faute irréparable. C'est celle-là que nous devons attendre et si besoin est, provoquer. Il te faut être patient. La Révolution est généreuse mais turbulente aussi. La loi qui te chagrine ne durera pas. L'Église est trop ancrée dans le cœur du peuple, trop matoise aussi, pour ne pas dénicher les expédients qui lui feront supporter les adversités. Aie confiance, ne doute jamais, Père Martin.

Il s'en fut, moins rassuré d'ailleurs que déçu. Il se croyait l'acteur d'un combat de chevaliers; il n'était que le pion anonyme d'une rixe de maquignons!

Je me fais trop vieux! C'était toujours ce qu'il se disait, nous le savons, lorsque la fortune lui échappait et que l'envie le saisissait de tout abandonner. La vieillesse était à Martin ce que la maladie était à Siéyès: une réalité autant qu'un prétexte; une limite autant qu'une coquetterie dont ils jouaient pour suborner les adversaires; dont ils se jouaient aussi pour se mentir à eux-mêmes!

Alors Martin obéit, joua son rôle de parlementaire avec conscience toujours; avec moins d'enthousiasme cependant. Il attendait la faute de Louis

Elle ne tarda pas.

Dans la nuit du 20 Juin 1791, Louis, revêtu comme un gros bourgeois, qu'en son âme il était en réalité tant lui manquait l'élémentaire hauteur d'âme sans quoi nulle noblesse n'est

possible, quitta les Tuilleries où il s'estimait prisonnier et fuit vers les frontières où il augura de prendre les armes contre son propre peuple!

Le Roi, présumé inviolable, incarnation même de la Nation, prenait les armes contre elle. Et, subitement, ce personnage pataud et étroit apparut pour ce qu'il fut, et n'avait jamais cessé d'être: le digne représentant d'une minorité privilégiée, transie de peur, la vengeance aux lèvres, prête à toutes les turpitudes pour reconquérir son odieuse supériorité!

C'est ainsi le 20 Juin que la famille royale, après avoir revêtu de bourgeois atours qui la déguisèrent plus que ne la camouflèrent, s'engouffra dans une épaisse berline. Incapable d'exister sans une pléthore ancillaire qui la servît, la royauté s'embarrassa d'une cour qui l'eût trahi aux yeux des plus naïfs, mais ainsi était l'aveuglement du roi, qu'il ne pouvait contrefaire le bourgeois qu'en le ridiculisant, se mêler à son peuple qu'en le trahissant.

Louis ne parvenait pas à saisir les dangers d'une telle expédition. Il était le Roi. Or un monarque se déplace où va son bon plaisir. Qu'il dût ainsi se travestir lui eût été humiliant s'il n'avait su, en son âme d'enfant à peine dégrossi, y voir plus un jeu qu'une fuite. Est-ce ceci qui l'empêcha d'adopter les élémentaires mesures de prudence que la réussite de cette course nécessitait ou l'intempérante inconscience de cet homme qui n'imagina pas une seule seconde de pouvoir déchoir? Toujours est-il que le temps propice, l'humeur ingambe de la petite troupe lui fit prendre un grand retard.

Sur les coups de midi, le roi eut faim. Il avait été prévu qu'une collation rapide fût prise dans la berline elle-même afin qu'aux relais aucun retard ne pût attirer l'attention. Mais le roi voulut sa partie de campagne et, comme on ne s'ingénia pas à le tempérer, il l'obtint. On y devisa gaiement, on mangea plus qu'il n'était nécessaire. Et cet en-cas, somptueux révélait par son contraste criard avec l'indigence des quignons campagnards que même la sueur laborieuse parvenait malaisément à gagner, toute l'ignominie d'une caste trop imbue d'elle-même, insoucieuse des peuples qu'elle fut pourtant chargée de protéger et de conduire.

Le repas fut interrompu par un importun. L'homme n'était pas un paysan. Quelque chose dans son port altier trahissait la noble extraction et c'eût été ravissante comédie dont Molière n'aurait pas démerité que de représenter ainsi sur une scène la rencontre impromptue du vice et de la vertu sous les accoutrements du rustre paysan et du gros bourgeois. Ces deux hommes n'avaient rien à se dire. Ils s'avouèrent tout néanmoins.

Contrefaisant le parler populaire, le Roi l'apostropha quand il traversa la clairière où l'inconsciente équipée se restaurait.

- Voulez-vous partager notre repas, compagnon?

- Je veux bien, monsieur. Le temps est à la badinerie, et je vous vois fort complaisamment doté.

- Nous nous rendons, moi et les miens en voyage d'affaire à Trèves. Je suis marchand. Mais le temps est beau, ma femme trop jolie et pour ses noces je l'emmène avec moi.

- L'idée est plaisante effectivement.

Mais quelque chose sonnait faux dans le ton de sa voix.

- J'ai l'impression de vous connaître.

Mais il y eut quelque chose dans sa voix, où la menace le disputait à l'intrigue, qui fit frissonner la Reine.

On parla de tout; puis de rien. Au bout de quelques instants, comme si l'homme trépignait de délivrer le message qu'il était chargé de transmettre:

- Vous êtes le Roi, et je vous suppose rejoindre l'Étranger.

Louis ne fit même pas mine de démentir.

- Je vous le déconseille, ajouta-t-il. Vous êtes le monarque d'une grande nation qui hésite à balayer les siècles qui la fondèrent. Mais si vous rejoignez l'ennemi, je vous le dis, vous serez traître que le peuple éliminera sans vergogne. Tout conspire contre vous. Le temps et les mœurs. Ne fomentez rien contre vous-même.

J'étais à Paris hier, au Palais-Royal. Dans les estaminets on ne parlait que de votre fuite; dans les clubs que de votre forfaiture. J'ai relu pour vous Machiavel: il est un tour que vous pouvez encore jouer à la nation et retourner la situation à votre profit. Votre départ n'a de sens qu'en raison de votre retour triomphal.

Allez chercher la nation où elle se trouve. Non pas dans les bauges où s'ourdissent toutes les vilenies mais dans les campagnes où piété et fidélité fleurissent toujours. Le peuple est simple, il ne vous pardonnera pas de vous retourner contre lui. Mais rentrez à Paris à sa tête, restaurez l'autorité du lys, offrez au Tiers la dignité de sa liberté, devenez le héritier des temps modernes; alors votre trône sera rétabli, et votre pouvoir conforté.

Vous n'êtes roi que par la grâce de Dieu et le consentement de vos peuples. Dieu se tait qui vous a retiré depuis longtemps autorité sur vos sujets. Votre maison s'est éteinte à deux reprises déjà; à chaque fois un messager vous entreprit, vous et vos aïeux, pour vous rappeler à vos devoirs. Mais le trône saborda le Temple. Et s'acharna contre ses chevaliers. Sans avoir aucune cesse, il tenta ainsi, de débusquer le trésor que le Seigneur avait légué aux preux templiers. Vous ne pouviez le trouver. Quand Henri fut sacré, il fut à son tour averti, mais n'entendit pas l'oracle qui eût pu le sauver.

Quand enfin ce fut à toi de recevoir l'onction, Roi, un prêtre s'avança pour t'instruire des dangers qui menaçaient tes jours. Tu ne l'écutas pas; tu le renvoyas puis tu l'enfermas dans cette Bastille d'où il ne fut délivré que par la fureur de ton peuple.

- Comment oses-tu me donner conseil, manant! s'écria, indigné, le roi. Qui es-tu, d'ailleurs?

- Je suis ce prêtre à qui tu as volé l'honneur et la chance de correctement servir son Dieu. Je ne suis pas ton ennemi; pas encore. Je puis encore te sauver. Cela ne dépend plus que de toi. Viens, suis-moi. Je t'apprendrai à aimer ton peuple. Je t'enseignerai l'amour de l'humilité et les vertus populaires.

Mais si tu refuses; si tu t'entêtes à rejoindre ceux qui ne songent qu'à l'abaissement de la France, alors tu me trouveras, avec ton peuple, contre toi. Et alors les siècles de grandeur et de magnificence ne pourront rien contre les foudres de la colère populaire.

- Va-t-en! dis le roi, tu m'indisposes. Tu es sincère sans doute mais ne comprends rien à la politique. Quelque hérétique t'aura enflammé l'esprit, je te le pardonne. Mais laisse-moi parcourir mon chemin; je ne t'empêcherai pas de suivre le tien.

- Moi, si! s'écria Simon, puisque c'était lui. Sache-le, quoique tu fasses désormais, tu me trouveras en face de toi; contre toi. J'entraverai toutes tes entreprises et n'aurai plus l'âme quiète qu'au jour où ta tête courbée, regardera enfin le peuple avec soumission.

Il s'éloigna, laissant le Roi, interdit, mais pas assez inquiet néanmoins pour envisager seulement l'opportunité de faire marche arrière. Louis avait la pensée trop courte pour renier un plan qu'il avait mis tant de mois à préciser, à préparer, à ourdir.

Quoique baguenaudant, et en dépit des haltes trop nombreuses qui durent assouvir l'âme bucolique du roi soudainement éveillée, la troupe arriva à Châlons-sur-Marne vers les cinq heures du soir. On les y reconnut; on les y applaudit même. Mais, dans les campagnes, le secret depuis longtemps éventé de la fuite, éveilla la colère.

Il fut reconnu et arrêté à Varennes. Indécis et mou à son ordinaire, Louis ne sut forcer le passage que la municipalité de Varennes tergiversait à lui barrer nettement. Louis, décidément, n'était pas homme à trancher. Sans doute eût-il été roi médiocre mais acceptable en des temps ordinaires, mais rien de son âme ne le prédisposa jamais à savoir affronter ni la fougue des hommes, ni la furie des temps. Il resta ainsi, prisonnier de sa caste, de ses préjugés et de sa naissance. Étranger aux hommes, intrus au sein même de son peuple, Louis déclina cette nuit-là les dernières enseignes de son inutilité.

Il décida d'attendre les renforts. Ceci le perdit. Contraint et forcé, encadré par la troupe, il regagna Paris où désormais il ne serait plus qu'un prisonnier en une geôle dorée.

Il ne restait plus qu'à l'abattre. Le moment était venu.

Curieusement l'assemblée, déchirée entre plusieurs partis contraires, n'osa rien entreprendre. Les monarchiens étaient nombreux; mais les républicains aussi! L'assemblée tergiversa, mais ne fit rien.

Dans un ordre du jour d'un rare jésuitisme elle proclama son indignation devant l'enlèvement du Roi! On le suspendit mais on ne le déposa pas. Il semblait alors que l'Assemblée eût usé toutes les ressources dont elle fut capable; elle avait épuisé ses énergies, laissé tarir la source de son enthousiasme. En vingt-huit mois cette turbulente assemblée, férue d'idéal, amie de l'impossible, fit s'effondrer les forteresses, s'effriter les ordres séculaires. Elle avait inventé l'avenir.

Mais aujourd'hui, prématûrement vieillie, paralysée par ses propres divisions, il ne lui restait plus qu'à se séparer.

Ce qu'elle fit le 30 Septembre 1791.

Ses membres ayant été décrétés inéligibles, sous l'austère instigation de Maximilien Robespierre, chez qui suintait déjà la sourcilleuse idolâtrie de la vertu, le Père Martin put aisément se dispenser de poursuivre sa carrière politique.

L'PS dernières luttes l'avait séparé de Siéyès, qu'il trouva trop enclin à soutenir la monarchie. Celui-ci partit méditer à Auteuil. Il rêva quant à lui de regagner Chartres pour y mourir sous les soins affectueux de Simon.

Mais le destin en décida autrement!

XIV

Simon se remettait lentement de ses torpeurs et, à Melan d'abord, dans la campagne d'Auteuil ensuite, où l'entregent du Père Martin lui fit trouver une charmante maison reculée et tranquille, il tâchait lentement de recouvrer ses forces. Il passait ses journées en d'interminables lectures beaucoup plus qu'en palabres, tant depuis sa réclusion, il répugnait à la parole qui avait fait son malheur! Il lut beaucoup de philosophie mais surtout ce qui pouvait alors paraître de libelles, de pamphlets et de journaux- ce qui était énorme! Il avait quinze années de pensée politique à rattraper; mais ces quinze années comptaient pour un siècle. Il s'était endormi avec Louis XV; sa conscience ressuscitait avec Marat et Robespierre! Le vertige lui prenait de ce continent à parcourir.

Le Père Martin, en cette période de convalescence, avait résolu de ménager sa solitude et se limitait à quelques visites épisodiques. Elles se déroulaient toujours d'identique manière: Simon le faisait asseoir à ses côtés; ils échangeaient quelques mots affectueux puis Simon, comme égaré dans un songe, laissait le Père Martin discourir, sans même l'encourager d'un quelconque acquiescement.

- Pardonnez-moi, mon père, disait-il parfois, je ne vous écoutais plus!

Alors Martin le quittait, un peu triste, un peu inquiet d'une si besogneuse convalescence.

Quand, quelques mois plus tard, il alla mieux, ils emménagèrent dans un petit appartement que le parlementaire avait déniché non loin de la barrière d'Enfer. Le lieu était plutôt mal fréquenté, mais le loyer à sa portée.

Un matin, alors même que le Père Martin rentrait d'une de ces interminables séances à l'assemblée, bruyante, excitée, où les palabres inutiles le disputaient à l'invective, une de ces séances où la nation ne sachant se disperser, persistait à poursuivre ses débats jusqu'aux matines sonnantes, Simon en dépit de l'épuisement visible de son père adoptif, lui dit:

- Asseyons-nous, mon père, j'ai à vous parler.

Réticent mais heureux néanmoins devant un fils enfin réconcilié avec la parole, le Père Martin s'installa à ses côtés:

- Je t'écoute, mon fils; mais ménage, je te prie, l'usure de ce vieux corps rompu.

- Je serai bref, mon père, mais ce que j'ai à vous dire est important.

Je ne vous ai jamais dit pourquoi subitement je vous avais quitté. Peut-être l'aviez-vous deviné; peut-être non! Je ne nourrissais aucune animosité à votre endroit; non plus que de l'ingratitude.

Par un fol emportement, par l'excitation d'une foi trop fervente que rien ne parvenait à assagir mais que vos recherches secrètes, c'est vrai, discrètes, assurément, avaient au contraire énervée dès que je les eus surprises par curiosité. Elles me mirent sottement dans la tête, par une orgueilleuse folie, que ma naissance, pour humble qu'elle fût, n'en était pas moins céleste.

Je me crus prophète, que sais-je, peut-être même Messie; investi d'une haute mission qui devait ramener à Dieu, peuples et Rois dans un même élan fervent et baroque.

Comment ai-je pu nourrir aussi vaniteuses billevesées? Je ne sais! J'eus le temps en quinze années de Bastille de ruminer les effets désastreux d'autant d'insane vanité; de rechercher la semence d'illusions si parfaitement blasphématoires. Je n'ai pas trouvé, non plus que d'excuses à si infantile comportement. J'avais poussé la folie jusqu'à m'entourer de disciples qui avec moi prêchèrent dans les villages la victoire imminente de la foi.

Quand compris-je que je n'étais qu'un bâtard, heureusement sauvé de la mort par un prêtre généreux et affectueux, je ne sais? Sans doute lorsque je sentis monter en moi, et prospérer, cette inextinguible haine pour Louis; une haine absolue, irrésistible qui se nourrissait de la misère même où il m'avait reclus; qui se gonflait chaque jour des miasmes putrides que j'inhalaïs, vautré dans **mes propres déchets**. La dégradation d'un homme est toujours pitoyable; elle est impardonnable quand elle est prémeditée!

Jamais, me dis-je un jour, jamais un Envoyé n'eût pu fomenter pensées aussi haineuses. Notre Dieu est Seigneur d'amour, non de vengeance. Il me fallut bien choisir entre ma haine et ma filiation céleste. Je ne parvenais pas à répudier celle-là; je renonçais donc à celle-ci.

Mon père, j'ai un pardon à vous faire; une aide à vous demander; une promesse à honorer.

Je veux que vous sachiez les remords qui me hantent de vous avoir fait souffrir et d'avoir si mal respecté les préceptes d'humilité que vous m'avez enseignés. Je ne puis effacer le passé; la faute a été commise, irréparable peut-être! Je veux seulement que vous sachiez que je l'ai payée durement, à défaut de l'avoir rachetée.

J'ai une supplique à vous présenter aussi: dans ma folie prophétique, j'ai entraîné avec moi des hommes bons, fiers et fidèles. Je ne sais ce qu'ils sont devenus; peut-être subirent-ils le même sort que moi. Je veux que vous m'aidez à les retrouver; non pour que nous fomentions les mêmes coupables complots; non! Pour qu'à eux aussi je puisse présenter

mes excuses et réparer les fautes qu'ils commirent en mon nom! Je me sens lié à eux et ne pourrai vivre les sachant encore entravés dans les chaînes de mes errements.

Je vous promets enfin que le crime de Louis sera puni. Ma haine reste entière à son encontre; elle me soutient, m'aide à respirer; elle reste l'ultime pilier contre lequel je puis encore appuyer mon corps brisé. Louis va mourir; je ne sais encore comment; mais, devant vous, j'en fais le serment solennel, je serai l'instrument de sa mort!

Voilà, mon père, tout est dit. Pouvez-vous m'aider? Le voulez-vous?

- J'ai toujours su, mon fils, tes interrogations et tes doutes. Sans doute les ai-je moi-même encouragés par l'illusion que je perpétuais de ta haute lignée. Je l'avoue, j'y ai cru; j'ai douté; puis cru encore avant d'avouer mon ignorance. Ce que seul je sais est que ta route jamais ne fut ordinaire. Sans doute était-il écrit que tu doives souffrir! Nos destins nous échappent toujours et le passé ne se recommence point. Je sais ta douleur, j'observe ta rancœur; je ne crois pas effectivement que ta haine soit bien chrétienne. Je ne puis la condamner ni la combattre; mais je le regrette!

Mon fils, je chercherai pour toi les rescapés de ton odyssée mystique; mais de ton pardon, je ne veux rien entendre. S'il est une faute qui fut commise, je crains bien d'en avoir été le seul artisan.

Martin qui était encore pour quelques semaines député de cette noble assemblée qui avait fait la révolution, mais n'avait su la finir, usa de ses relations, de ses maigres pouvoirs et retrouva bientôt la trace des compagnons de Simon.

Tous avaient été arrêtés en même temps que lui, à Reims en 1775. Mais aucun ne fut, comme lui, transféré à Paris. Ils croupirent quelque temps, - savamment dispersés dans les prisons de la région, puis furent relâchés: leur seule faute, après tout, avait été d'accompagner Simon.

Pierre Bacqueville, qui était prêtre comme Simon, s'en retourna à Chartres où il fit acte de contrition; après un délai prolongé de pénitence, on lui confia la cure de Bonneval. Là, il s'acquitta en toute piété des rigueurs de son sacerdoce, s'efforçant d'oublier Simon et les illusions qu'il avait entretenues sur sa personne. Il ne renonça pourtant pas à s'intéresser à la chose politique car, dès la convocation des États Généraux, il se piqua d'en être député; mais son crédit auprès du clergé restait trop médiocre pour qu'il eût quelque chance d'y parvenir. Quand le Père Martin eut achevé de retrouver sa trace, l'Assemblée législative venait de tenir sa première séance: il s'aperçut que Bacqueville en était membre. Il l'alla visiter: celui-ci le reçut, sans aménité particulière. L'homme n'avait pas gardé grand souvenir de son épopée juvénile qu'il mettait sur le compte de son insouciance plutôt que

de sa sincérité. Il avait surtout mis un point d'honneur à n'en plus parler. Il n'avait jamais voulu savoir ce qu'était devenu Simon; il ne condescendit pas même à le rencontrer. Il lui sembla alors que le député qu'il était devenu avait chose plus grave à entreprendre que ressasser d'infortunés souvenirs d'enfance.

Thomas, quant à lui, libéré le premier, quelques jours seulement après l'affront du Sacre, avait répugné à revenir à St Prest: il y avait femme abandonnée qu'il redoutait de retrouver et une existence trop morne pour l'attirer de nouveau. Il continua longtemps d'errer, de ville en ville, où il se fit de moins en moins prêcheur et de plus en plus mendiant. Il revint à Paris vers 1782 où il chercha à s'établir, mais sans succès. Il repartit mais le Père Martin ne sut retrouver sa trace. De tous il était celui que l'aventure avait le plus désorienté. L'amitié qui l'avait uni à Simon au temps de leur enfance avait grevé son destin d'un poids intolérable.

Luc de Gallardon était le révolté de l'équipée. Il le resta. Ce fut lui qui resta emprisonné le plus longtemps. Ses injures continues à l'endroit de ses geôliers, mais aussi de ses juges, ses violences répétées en prison, lui valurent une prolongation de sa peine; puis une autre. Il n'en sortit qu'en 1786; la rage, toujours aussi vivace, lui rongeait le cœur; lui non plus ne persévéra pas dans sa quête spirituelle; il entretint seulement sa rancœur coutumière contre les priviléges mais, renonçant à se battre dans une société qui lui semblait trop rigide pour admettre des hommes comme lui, il partit s'établir aux Amériques où il espérait que ses mains rugueuses de paysan beauceron lui donneraient au moins l'heure de prospérer. Il ne reviendra en France que bien plus tard, vers 1830, pour y mourir.

Jean, enfin, était mort. Très vite après l'arrestation de Simon. Lui qui n'avait suivi Simon que pour racheter un déshonneur qu'il crut immérité, avait rechigné devant la brutalité de l'adresse faite au Roi.

Son cœur n'était qu'à moitié converti aux invites de Simon; homme du peuple en mal de notoriété, il ne put tolérer qu'un médiocre prêtre souillât la dignité royale. Dès lors il se détourna de lui. Mais il fit plus. Après l'arrestation de Simon, il témoigna contre lui; donna au Roi et à ses juges les raisons morales qui justifièrent son embastillage. Sans lui, sans doute, Simon n'eût-il pas croupi aussi longtemps dans les geôles de Sa Majesté!

Le Père Martin, à mesure qu'il obtint ces renseignements, les transmit à Simon. Celui-ci partagé entre le soulagement et la déception, regardait son passé se dépenailler avec une médiocrité qui lui fit dégoût!

- Quel misérable cénacle, j'avais rassemblé-là! J'avais mon Judas, mais où sont Paul, Pierre et Jean? N'avais-je ainsi le don que d'exciter les misérables, les gueux et les traîtres?

Avec eux, se déchiraient les ultimes bandeaux d'une chimère éprouvante.

Simon se sentit souillé, mais libéré. L'heure était donc venue, son passé maintenant enfoui dans l'oubli et dans l'insignifiance, d'accomplir sa vengeance!

De ce jour, Simon recommença de parcourir la ville, humant les étals verdoyants, hantant les cafés où philosophes et bourgeois se piquaient de conquérir le monde ou de refaire la royauté; baguenaudant faubourg Saint Antoine, où les senteurs chaudes du bois ouvragé le disputaient aux pestilences ordinaires d'une populace grouillante et agitée. Il voulut tout savoir, tout comprendre de ce peuple qui, dans le désordre le plus flagrant, mais dans l'enthousiasme le plus entraînant, refaisait l'histoire comme on scie une planche.

Il cherchait un chemin à sa vengeance.

Et il le trouva.

Les mois passèrent ainsi, calmes pour le Père Martin qui lentement consommait une vieillesse enfin quiète; studieux pour Simon tout affairé de comprendre et sentir Paris; Mais à l'extérieur de ce cénacle familial de prêtres, les luttes intestines, l'invective, les complots et la guerre grondaient. La Révolution, déjà, commençait de tuer un à un ses fils!

La guerre était passée par là, civile et militaire; l'invasion du pays menaçait et la patrie était en danger! Il fallut trouver un responsable. Ce ne pouvait être que Louis!

Le Roi qui n'avait accepté la constitution que pour mieux la violer; qui n'avait envoyé ses armées que pour mieux les voir défaites, était resté, de bout en bout, ce qu'il était: un monarque absolu mais maladroit qui n'avait au mieux que les préjugés de sa race pour l'excuser. Il n'avait pas vu, il ne pouvait comprendre qu'une tempête de liberté avait soufflé qui le laissait nu, et ridicule. Il ne pouvait plus restaurer son pouvoir s'il pouvait encore nuire. Il n'eut pas la sagesse de le réaliser. De l'Histoire, il aurait pu sortir grandi et fier en déposant devant la nation la plénitude de sa puissance; il en sortit, haï, médiocre et traître!

Simon qui s'enquérait de plus en plus avidement des nouvelles de la rue, de la Commune et de l'Assemblée; qui surtout commençait de fréquenter les Jacobins, sentit alors que son heure approchait. S'il avait conservé cette passion de la politique, ce n'était plus tant pour la sauvegarde d'un peuple, que pour l'assurance de sa rancœur enfin assouvie.

Il fréquenta alors tout ce que la république eut de beaux esprits, mais surtout il tenta d'approcher celui dont la rage de convaincre, la passion de vaincre, et l'absolue pureté des moeurs le séduisait le plus: Robespierre! Simon aimait cet homme non tant pour ce qu'il réalisait ou disait que pour la force de ses convictions. N'eût-il pas été révolutionnaire que Robespierre fût assurément entré dans les ordres car en lui, autant que dans le prêtre c'était le même fanatisme, ivre de pureté, la même soif de justice, austère jusqu'à l'abnégation,

exigeante jusqu'au sacrifice, qui animaient le verbe et le geste. Il y mit la même détermination, la même chasteté, la même indifférence aux plaisirs et aux richesses que François d'Assises. La folie de Robespierre sourdait du plus profond de l'âme française: généreuse et passionnée, elle en avait l'inexorable puissance, et les irréparables excès. Cet homme-là était fort parce qu'il était dangereux!

Dangereux parce qu'il était pur!

Et Simon en observant Robespierre, en l'écoutant parler, ou souffler ses discours à Saint-Just ou à Couthon, se souvint de ses prêches villageois. C'était la même extase, la même rage de tout emporter avec soi! Assurément cet homme-là était un frère: ils se ressemblaient étrangement quoique leurs fois divergeassent!

Le Père Martin ne vit pas d'un bon œil les fréquentations jacobines de son fils adoptif, mais il n'avait ni plus l'autorité que la force d'y contrevir. Tout au plus le mit-il en garde, quelques fois; mais en vain.

Depuis que l'Assemblée se fut séparée le 30 Septembre 1791, le Père Martin n'avait plus été convoqué au chapitre de l'Ordre du Temple. Etait-ce en raison de son grand âge, ou pour l'inutilité où sa position le réduisait désormais? Il ne le sut. Il n'en était d'ailleurs pas fâché: si le Temple lui fut occasion à belle aventure qui clorait dignement son existence, il lui arriva parfois de douter de la justesse de son engagement pour le Temple. Il n'en prit pas conscience immédiatement, mais, dès qu'il fut écarté de l'agitation trépidante des coteries et des clans, des discours et des messes basses; dès, qu'en un mot, le loisir lui fut redonné de méditer, insensiblement il prit du recul; pas assez pour regretter; trop pour en demeurer encore un serviteur zélé. Jamais il n'avait avoué à Simon sa dignité de chevalier; jamais non plus il ne lui avait explicitement parlé de la pierre! Pourtant c'est bien à cause de Simon, autour du mystérieux sceau qu'il portait au front, que cette fatale intronisation avait eu lieu.

Une seule fois, Simon lui avait demandé les motifs de son entrée en politique. Il avait éludé la réponse. Disons qu'il ne dit pas toute la vérité!

- Il est un moment, mon fils, où la vie d'un homme pèse moins que les déchirements du siècle. Quand l'histoire nous convoque comme elle le fit en cet hiver 88, qui, sans être outrageusement cupide de ses efforts, peut résister au vent généreux et se soustraire à ses devoirs? J'étais seul, on m'appela; je vins, simplement!

Mais en ce début du mois d'Août 92, où les événements se précipitèrent, où le roi fut suspendu, où l'Assemblée Législative se sépara, il reçut un pli dont la marque précise sur le côté gauche l'empêcha d'en ignorer l'origine. Il songea un instant ne pas l'ouvrir, prétextant

ne pas l'avoir reçu; ou faisant mine d'être absent de Paris. Il n'imaginait pas que l'Ordre pût encore vouloir l'utiliser. Il ne s'en ressentait ni plus le goût que la force.

Il l'ouvrit néanmoins, mû par la seule fidélité au serment prononcé. Il n'y avait qu'une date, qu'un lieu d'indiqué. C'était là le signe convenu d'une convocation au Grand Chapitre. La nouvelle l'eût franchement déplu si, pour la première fois, celui-ci n'avait été fixé à Chartres, dans la maison de la Porte Cendreuse. Il y était censément chez lui et n'avait pas eu le loisir encore d'en goûter les charmes.

Il partit donc, sur-le-champ, sans même pouvoir en prévenir Simon car la réunion était prévue pour le surlendemain.

Quand il arriva Porte Cendreuse, après un pénible voyage qui manqua cent fois de lui rompre les os, il eut le plaisir de voir la demeure bourgeoisement apprêtée par un agréable factotum qui lui avait ménagé au second étage, un appartement confortable et discret. Il s'y installa, s'y reposa surtout. Le lendemain serait une journée éprouvante.

Il ne sut pourtant résister au besoin de prier au chevet de la Vierge. Il prit la rue des Changes, passa devant la maison où autrefois il avait recueilli Simon, regretta la mort de la mère Billard qu'il n'eut jamais assez remerciée des bontés qu'elle sut prodiguer à l'enfant; là-bas, dans l'enfilade des rues, coincée entre deux façades irrégulières, une parcelle de l'immense édifice, mais un univers entier, déjà, par la pureté de ses formes par la ferveur où elle vous conduit!

En arrivant devant la cathédrale, il ressentit comme un rebond de sa foi: il retrouvait là le paysage familier, entraînant et pur de sa vie. Lui qui, depuis trois années côtoyait à Paris tout ce que l'humain pouvait réunir de générosité mais de bassesse aussi; de grandeur mais de médiocrité; de sincérité mais de malignité; plongeait ici dans un océan de simplicité qui le réconcilia avec lui-même. Il ne put s'empêcher de songer que peut-être rien des violences, des trahisons ou des insultes qui couraient à présent les rues de Paris, rien de cela n'aurait pu prospérer si seulement chacun avait ressenti, ne fût-ce qu'une seconde, la magie du lieu, la poésie des formes, l'exaltation de l'âme.

Comme jamais la certitude lui en devint lumineuse: ici, à Chartres, ce n'était pas seulement Dieu que la chrétienté avait honoré; mais l'humanité qu'elle avait glorifiée! Dans ces lignes austères qui toutes s'élèvent vers le ciel, l'homme prie son Dieu. Et son Dieu l'exhausse!

Le lieu lui sembla habité, en regard duquel les indéniables splendeurs de Notre Dame de Paris lui parurent pourtant stériles. Car des entrailles du sol, sourde ici, une puissance qui fait la France et la générosité de ses serviteurs.

Le Père Martin sut alors que c'était à Chartres et non ailleurs que la flamme ressusciterait l'ardeur de ce vieux pays fourbu, tiraillé par ses luttes, mais jeune encore d'espérance.

C'est ici aussi qu'il fit vœu de mourir quand enfin le Seigneur daignerait mettre fin à ses tourments.

LE TEMPS DE LA MORT

XV

Ce matin-là, le Chapitre réuni, apprit la mort du Grand Maître Jean de Beaufort. Le Maréchal de l'Ordre qui, depuis peu, était Octave de Brienne, avait convoqué le chapitre pour l'élection du nouveau Grand Maître.

L'élection selon la Règle commença: le Maréchal et le Commandeur de l'Élection éliront deux frères, qui à leur tour en désignèrent deux autres, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils fussent au nombre de douze et formassent ainsi, en humble imitation des apôtres, le carré parfait qui nommerait celui des frères qui, dévotement, tiendrait la place de notre Seigneur Jésus Christ.

Le Père Martin fut désigné comme l'un des douze et lui échut ainsi la lourde tâche d'inventer un avenir à l'Ordre.

Très vite, le nom de frère Armand s'avéra, aux yeux du cénacle, le seul choix possible. Le Père Martin ne le connaissait pas: il suivit seulement les conseils avertis de ses compagnons.

Frère Armand, lui dit-on, avait traversé au service de l'Ordre des épreuves terribles et avait toujours su lui consacrer le meilleur de son obéissance, la part la plus noble de sa foi.

Il fut donc élu.

Alors les frères réunis ici, dans cette cave, merveilleusement restaurée et aménagée par le factotum pour être digne d'une si noble assemblée; dans cette cave où Martin avait déposé la pierre; là, devant elle, l'entourant de la majesté de leurs aubes blanches de croix ornées, l'éclairant des lueurs phosphorées de leurs torchères fièrement brandies; là, dans l'impressionnant silence de leurs gravités, avec cette sourde solennité que l'Ordre sut toujours mettre aux moments cruciaux de son histoire, entra le Commandeur de l'Élection, suivi, tête couverte et humblement baissée, de frère Armand.

Et le Commandeur lui demanda de prêter obédience:

- Si Dieu, et nous, t'avons élu pour Maître du Temple, promets-tu d'être obéissant tous les jours de ta vie au couvent, à tenir les bonnes coutumes de la maison et les bons usages?

- Je le jure.

Alors le Commandeur de l'élection, s'avança vers frère Armand et le revêtit de l'aube de Grand Maître, toute d'or sertie, ornée en son dos par une croix rayonnante.

Alors les frères chantèrent un *Te Deum* et le portèrent à la chapelle pour être présenté à Dieu.

Le Père Martin, ébahi, regarda le nouveau Grand Maître du Temple.

C'était Simon!

XVI

Après que Simon et ses compagnons eurent quitté Versailles en ce mois de Mai 1774, ils avaient fait une halte assez longue en forêt de Meudon. Trois jours durant, Simon avait ainsi quitté le groupe qui ne jurait que par lui, et s'en était allé prier ou méditer, comme il l'avait toujours fait, devant les arbres, cheveux au vent. Il y avait toujours entendu les voix mêmes de la vie, à moins que ce ne fût celle du Seigneur!

Mais ce que ce jour-là, il vit, était beaucoup moins miraculeux que les apparitions célestes, non moins étrange, pourtant.

Devant lui, un homme, d'âge canonique à ce qu'il lui sembla, allongé, ventre à terre, les bras étirés au devant de lui ! Il priait. Mais sa prière même était insolite. Ce n'était ni un *Ave Maria*, ni un *Pater*; non, aucune de ces prières convenues que le bon catholique récite, aux instants compassés ou douloureux de sa foi, sans toujours comprendre ce qu'il dit, ni savoir ce qu'il demande. Non, cette prière, droit surgie de l'âme la plus sincère, implorait pardon pour ses péchés, dans une langue simple, si naturelle qu'elle émut Simon. Il n'était donc pas le seul, en cette fraîche matinée, à implorer Dieu au milieu des ronces et des taillis; et la force discrète de cet homme en prière l'étourdit. Quand il se leva, ne se sachant pas épié, il se mit à gratter la terre, là au pied même d'un grand chêne. Il en retira un coffre qui, ouvert, se révéla contenir un véritable trésor en louis d'or, agrémenté de quelques pierres rares que Simon aperçut mal.

Mais celui-ci fit malencontreusement du bruit en marchant sur une branche, l'homme se retourna. Simon eut peur: il y avait dans le regard de cet homme surpris toute l'angoisse de celui qui vient de faillir à sa mission. Il le regarda, parut dans un premier mouvement tirer l'épée du fourreau qu'il portait au côté; puis, se ravisant, ne quittant toujours pas Simon des yeux, lui demanda:

- Qui es-tu, prêtre errant?
- On m'appelle Simon de Flore; je suis séminariste à Chartres, prêt à prononcer mes vœux; mais aujourd'hui en pèlerinage.
- Simon de Flore, dis-tu?
- Oui, tu as bien entendu.
- Viens, suis moi; je vais t'expliquer ce que tu viens de voir.

Ils traversèrent la forêt de part en part, évitant scrupuleusement le campement des amis de Simon. L'homme portait, maladroitement camouflé sous sa cape, le coffre aux mille trésors. Durant le trajet, il ne dit rien et Simon n'osa l'interroger. Ils pénétrèrent enfin, dans une cabane à l'orée du bois que Simon supposa être celle d'un bûcheron. Mais non! celle-ci n'était en réalité que l'entrée camouflée d'un passage souterrain qui les conduisit, après une difficile marche dans l'obscurité moite du tunnel, près des douves du château de Meudon. Ils y pénétrèrent. Là, l'homme se mettant à son aise, fit asseoir Simon.

Le salon où il fut reçu avait des vieilles lignées aristocratiques, les emblèmes fièrement mis en évidence. Le mobilier rococo, d'un goût très assuré, mais que Simon détestait, pour sa surcharge et la volonté trop ostentatoire de briller, attestait d'une solide fortune, suffisamment ancrée dans la race pour ne pas être vulgaire, assez naturelle pour ne pas être tapageuse.

- Je me présente: Antoine de Beaupréau, comte de Fleury, propriétaire des lieux.
- Puis-je vous demander l'origine du trésor que vous venez de déterrer?
- Patientez, jeune homme. Je vous répondrai, mais auparavant, j'aurais quelques questions à vous poser.

De quelle branche de la famille de Flore êtes-vous issu?

- Je ne sais; je suis un enfant trouvé qu'un ecclésiastique généreux a pris sous sa tutelle.

Enfant trouvé? Mais d'où tenez-vous alors ce noble nom?

- Mon parrain, en me trouvant un matin, déposé sous le portail royal de Notre Dame de Chartres, trouva sous le peu d'effets dont j'étais revêtu, un tissu de beau linge où était brodé le nom de Simon de Fl..., mais la fin était rendue illisible par la déchirure du tissu. Le Père Martin, mon parrain, tenta de reconstituer mon patronyme, mais n'y parvenant pas, me supposa de Flore, simplement parce qu'il aimait les fleurs que, chaque matin, dans ses ferventes dévotions, il déposait devant la statue de la Vierge. C'est du moins ce qu'il me raconta un jour. Je ne crois pas qu'il en sut davantage; je ne pense d'ailleurs pas qu'il eût vraiment désiré retrouver ma famille de peur qu'on ne m'arrachât à lui.

- En quelle année cela s'est-il passé?
- En 1754, vers la fin de l'hiver, je crois.

Monsieur de Beaupréau sanglotait!

- Monsieur, vous êtes mon fils. Votre véritable blason n'est pas de Flore, mais de Fleury.

Et le baron raconta son émouvante histoire.

J'avais dix-huit ans, puîné d'une famille qui offrit plusieurs ministres au trône, on menaçait, pour me punir de mes incessantes frasques juvéniles, de me verser dans l'état ecclésiastique, pour lequel j'avais peu de goût. Je répugnais réellement à telle austère existence, lui préférant les délices sans cesse réinventées de mes amours ancillaires. C'est ainsi que j'engrossais une soubrette, que le destin avait ironiquement appelée Marie. Elle menaça de faire grand scandale: on lui donna quelque argent et on la chassa. Mais aussi surprenant que cela vous paraisse, j'aimais cette jeune fille. Je la suivis dans son exil. Les miens me retrouvèrent vite, et me cloîtrèrent dans un couvent de basse Bretagne. Mais pas assez rapidement néanmoins pour m'empêcher de voir naître mon fils. Et ce fils, c'est vous, Monsieur!

- Comment pouvez-vous en être aussi assuré?

- Mon fils portait à la naissance une tache de vin, disgracieusement plantée au milieu du front. Et Marie me fit remarquer qu'elle avait forme de croix! C'est celle-là que vous portez!

- Non, vous dis-je, il n'en peut être autrement, vous êtes Simon de Fleury.

Ce matin, vous regardant, je le compris instantanément. C'est pourquoi je ne parvins pas à vous tuer quoique vous vissiez secret que vous n'auriez jamais du surprendre.

- Mais quel est ce secret?

Le comte Beaupréau de Fleury raconta à Simon la vieille appartenance de sa famille à l'Ordre du Temple et la nécessité pour ce dernier, en ces difficiles périodes de famines et de troubles, de prélever un peu de l'immense fortune que l'Ordre avait caché partout dans le pays avant sa dissolution.

- Mais, ajouta Beaupréau de Fleury, parce que vous connaissez ce secret, et que vous êtes mon fils, il vous faudra vous faire chevalier de l'Ordre du Temple! Ou Mourir!

Durant ces trois journées que Simon passa au château en compagnie de celui qu'il ne parvenait pas à nommer Père, il fut mis dans le secret de sa famille et de l'Ordre. Ces deux hommes tâchèrent de se comprendre, de faire connaissance et de se faire pardonner. Le comte ne s'excusait pas d'avoir été père indigne; Simon éprouvait quelque remords à quitter si rapidement sa nouvelle famille mais, disait-il, une mission m'incombe, que je veux assumer.

Ils se quittèrent donc.

A son arrivée à Paris, Simon, délaissa une nouvelle fois ses compagnons, pour aller se recueillir devant Notre-Dame. En vérité, il se rendit, non loin de la tour St Jacques, dans

une petite maison à colombages, détruite depuis, tant elle était dans un état pitoyable et menaçait à chaque instant de s'écrouler. Là, avec gravité et inquiétude, il fut initié aux secrets de l'Ordre et fut fait chevalier. Il fut convenu que son nom resterait en regard de siècle, de Flore; que son ascendance resterait secrète, surtout pour son parrain, le Père Martin ;et que pour ses compagnons il prendrait le nom de Frère Armand, au moins jusqu'à ce que sa mission fût achevée.

Les vœux du Temple coïncidèrent trop étroitement avec la vocation que s'était donnée Simon d'interpeller le Roi, pour qu'on ne lui en laissât point le soin. Il vécut donc en marge de l'Ordre jusqu'au jour, pour lui fatal, du Sacre de Louis XVI à Reims.

Il ne revit plus son père. Celui-ci, élu peu de temps après, Grand Maître de l'Ordre, trop affairé pour prendre soin de son fils, ne supporta pourtant pas son embastillement. Il mobilisa, pour le faire libérer toute l'énergie dont il était capable et toutes les relations dont il pouvait s'enorgueillir. Mais en vain.

Et il en mourut.

Il emporta dans sa tombe le secret de la filiation de Simon qu'il ne put même pas transmettre à son successeur. E c'est tout juste, quand on le vint querir à la **Bastille** le 14 Juillet 1789, si Jean de Beaufort sut qu'il avait été initié à la Règle de l'Ordre sous le nom de frère Armand!

XVII

Le premier geste de Simon de Flore en tant que Grand Maître de l'Ordre du Temple fut de convoquer le Père Martin. Non qu'il voulût confondre ses nouvelles obligations et sa tendre piété filiale, mais ils avaient tant à se dire!

Depuis trois années maintenant que Simon avait été libéré, ils s'étaient peu parlé; si peu que l'un comme l'autre avaient ignoré leurs communes et respectives intronisations! Ils s'étaient mutuellement tu leurs secrets, croyant préserver l'autre quand en réalité ils le menaçaient.

Alors, pour la première fois, Simon raconta ce qu'il savait de sa noble origine, et le Père Martin ce qu'il avait découvert de la pierre déposée en cette même maison de la Porte Cendreuse.

- Cette pierre, dit Simon de Flore, est l'un des trois secrets du Temple. Vous l'avez plus qu'à moitié élucidé. Vous devez savoir qu'il en existe deux fragments, identiques. Le premier se trouvait à Rome, le pape en avait la garde. Il est ici, en cette maison, depuis peu. Ils proviennent tous deux du Temple de Salomon à Jérusalem; l'un fut effectivement ramené à Rome par Pierre lorsqu'il entreprit d'évangéliser l'Empire. Il fut ensuite offert au Roi de France en 876. Le second fragment fut ramené en Occident par Hugues de Payens, premier Grand Maître de l'Ordre. Il l'avait trouvé dans la Maison du Temple de Jérusalem, installée comme vous le savez dans les parties basses du Temple de Salomon, au sud de l'esplanade. Il y eut donc un temps, très court, où les deux fragments de la pierre furent réunis ici, en France: le premier à Chartres, le second à Paris dans un lieu tenu secret du Temple.

La véritable raison qui excita la colère de Philippe le Bel contre le Temple, tenait moins aux accusations d'hérésie dressées contre nous, qu'à sa convoitise. Nul ne sut jamais qui les lui révéla, mais il connaissait les pouvoirs de la pierre. Il la voulut, prêt à déployer les violences les plus odieuses, les mensonges les plus infâmes pour l'obtenir. Nous ne sûmes jamais s'il la trouva; mais l'Ordre, quant à lui, en même temps que son droit d'agir au grand jour, en perdit toute trace.

L'une des missions du Temple depuis cette funeste date, est de retrouver l'autre fragment de la pierre.

Car pour notre bonheur, Philippe n'avait, comme toi, déchiré que la moitié du voile: il connut seulement l'existence d'une de ces stèles. Or, il est écrit que le Jugement ne pourra réellement s'achever, et l'Envoyé enchaîner définitivement Satan, qu'au jour où les deux pierres seraient enfin réunies comme elles le furent au temps de Salomon.

Pour notre malheur à nous, Templiers, nous avons failli à notre mission de gardiens de la pierre. Si le Temple sut toujours l'existence des deux fragments, il n'était jamais parvenu à localiser l'emplacement de la première. Nous savions qu'elle était à Chartres, offerte au chapitre en même temps que la Chemise de la Vierge, tant vénérée par vos prières! Mais, elle fut secrètement scellée dans les murs de la cathédrale en un lieu que seuls les Maîtres Maçons connurent et ne révélèrent jamais. Elle avait été secrètement déplacée par Eudes de Tournon et ne fut redécouverte que plus tard, par Ithier de la Courtines, peu avant 1348. Le Temple n'avait su trouver ce fragment qu'après qu'il perdit le second. Jamais nous ne sûmes, en même temps, où se trouvaient les deux fragments de la pierre.

La mission secrète du Temple reste donc à accomplir encore: réunir les deux fragments, pour qu'en ensemble ils trônent en leur place assignée, en plein chœur de la cathédrale de Chartres.

Cette mission est la mienne, en tant que Grand Maître; mais elle est la tienne puisque, par ta sagacité et ton entêtement, tu as su, seul, trouver la pierre dont les Grands Maîtres qui me précédèrent étaient restés les uniques dépositaires.

- Maître Simon, mon fils, je t'en conjure; ne me demande plus rien; je suis épuisé, trop vieux pour pouvoir rien entreprendre.

A entendre ainsi, son père adoptif regimber, Simon sut qu'il était conquis. Jamais Martin ne plaiddait autant pour sa vieille carcasse que quand, secrètement, il avait déjà résolu de la malmener !

- Ta mission est simple; elle est la même que la mienne. Nous avons tout lieu de croire que Louis, dernier héritier du trône de France, possède la pierre; en tout cas, sait où elle se trouve. Il me faut la tête de Louis et ses aveux.

J'agirai de mon côté; toi du tien.

Je te demande, comme Jean de Beaufort te l'avait à l'époque demandé, de te présenter aux élections qui auront lieu dans quelques jours. Je te veux député de cette nouvelle convention. Tu te présenteras à Paris. A bientôt.

Qu'il en soit fait ainsi!

Le Père Martin reprit ainsi le chemin de Paris. On ne lui avait donc accordé qu'une seule année de pause; mais cette année-là compta pour un siècle.

Quand il entra en séance le 21 Septembre 1792, il ne reconnut plus son monde parlementaire. Tous étaient jeunes, trop jeunes; plus volontaires peut-être qu'ils ne le furent en 1789, mais plus fanatiques aussi. Il ne put s'empêcher de songer qu'il n'avait plus sa place en un tel cénacle. Mais les moeurs aussi en avaient changé. Les invectives étaient plus lourdes, plus menaçantes; et les heures plus dramatiques. Plus que jamais se déchiraient ici un côté gauche et un côté droit, mais l'enjeu n'en était plus de vertueuses questions de Droit ou de souveraineté, mais de survie simplement. La nation s'essayait à résister à l'invasion étrangère, à l'émeute et au Roi. Cela faisait beaucoup. Cela fit trop!

La Convention fut pourtant baptisée sous d'heureux auspices: Valmy résonnait encore aux oreilles des députés quand ils entrèrent pour la première fois en séance. Le Droit fut proclamé dès le lendemain: la royauté était abolie et la République proclamée.

La première partie de sa mission était remplie, quoique honnêtement Martin ne fît là qu'ajouter son modeste souffle à une tempête depuis longtemps levée. La France, en ces journées-là, avait accompli la seule révolution qui vaille: celle des esprits. Quand la Constituante s'était séparée en Septembre 1791, la république semblait encore un idéal hors d'atteinte pour ses partisans, une odieuse monstruosité pour ses adversaires.

Un an plus tard, la monarchie était vouée à l'exécration publique et s'il restait encore un débat en ce pays, il ne concernait plus que la forme de république à créer. S'ils restaient des monarchiens, à coup sûr se tinrent-ils cois tant ils eurent peur, ou honte!

La république proclamée, Louis XVI déchu en Capet n'était plus qu'un citoyen parmi d'autres. Il ne restait qu'à faire ouvrir son procès. Martin y poussa de toute sa force défaillante de vieillard rompu à la mort.

Depuis le 13 Août, le roi était prisonnier au Temple! Comment imaginer plus belle consécration de la vengeance de l'Ordre; l'oracle de Jacques de Molay s'était réalisé!

Là, sous le regard constant des gardes nationaux et du public qui purent à chaque moment l'approcher, Louis menait une existence bourgeoise, affectant d'étudier avec son fils priant, mangeant et dormant avec cette quiète bonhomie qui faisait douter que cet homme-là fût un tyran monstrueux. Louis Capet traînait sa bonhomie replète avec un fatalisme où nulle révolte, nul complot se sembla avoir part. Et si, par miracle la cachette de l'armoire de fer n'eût été révélée par un valet indélicat et craintif, nul doute que le peuple eût fini par se retourner en faveur d'homme si simple et si bon! Mais les archives attestèrent combien depuis 1789, le roi n'avait jamais cessé, sous ses allures faussement

soumises, de travailler à la perte de la révolution et au rétablissement de son trône comme des priviléges de sa caste.

Dès lors, son procès, inévitable fut décidé et ouvert le 1 G Décembre 1792.

Il fut terrible! On y vit alors toute l' hypocrisie de cet homme recroqueillé sur une majesté défunte, impropre à imaginer seulement que sa stature était d'un autre siècle, et son pouvoir odieux aux regards des hommes. Il emporta avec lui un millénaire de misère et de cruautés.

La convention, fort justement, voulut en finir avec lui et osa, par la force symbolique de son vote, rompre d'un seul coup fatal avec une préhistoire dont elle ne voulut plus entendre parler.

En instituant le calendrier révolutionnaire, la Convention en son implacable détermination, ne voulut pas seulement marquer une résurrection, mais plus fortement encore, l'ensemencement des temps: l'humanité enfin libre, entrait glorieuse dans l'histoire.

Au même moment un homme commença de fréquenter assidûment Maximilien de Robespierre, dont il devenait l'hôte coutumier. Chaque jour, on le vit ainsi traverser la petite cour de la maison des Duplay, où Robespierre s'était installé.

Dans cette petite maison, sise du côté de la rue Saint Honoré, la famille du menuisier Duplay lui avait aménagé une modeste mansarde d'où en ses matinées studieuses, il pouvait entendre le menuisier raboter et scier dans cette fervente application à l'ouvrage avec laquelle ces vertueux ouvriers surent embellir leurs jours. Robespierre travaillait là, remplissant de son écriture nerveuse et inquiète, sans qu'il en eût jamais cesse, feuilles sur feuilles qu'il entassait sur une humble planche de sapin lui servant de table. Discours, méditations sur l'ordre futur de la France: dans cet austère laboratoire, s'élaborait ici, non sans grandeur mais non sans fanatisme, ce qui fit, en quelques mois, la grandeur de la Révolution, mais son déshonneur aussi.

Robespierre qu'on eût pu croire adouci au contact journalier de cette famille chaleureuse qui l'accueillit non comme un fils, mais dévotement, comme un Dieu, s'engonça au contraire dans une raideur acrimonieuse dont il n'allait pas tarder à déverser le fiel sur les Girondins d'abord, sur ceux des jacobins qui ne le vénéraient pas assez fidèlement, ensuite, sur le pays enfin.

La Terreur n'était peut-être pas inéluctable: elle fut pourtant la forme, odieuse et implacable que revêtit son idolâtrie de la Vertu. De son maître Rousseau il avait peut-être retenu la philosophie, il en avait pourtant négligé la tendre humanité. A deux, chaque fin de matinée, ils pensèrent et maugréèrent, et le visiteur ne manqua jamais d'exciter la colère de Maximilien contre les monarchiens, ni surtout contre Capet.

Cet homme, évidemment, était Simon de Flore.

Il était parvenu à conquérir l'amitié de Robespierre, ému sans doute par la narration où Simon se complaisait, de son interminable et dégradante détention à la Bastille. Simon représentait pour lui la victime incarnée de l'arbitraire royal; Robespierre vit en lui un héros, tout de vengeance animé, dont le commerce aiguiseait sa rage à poursuivre l'épuration de la Nation.

C'est ainsi que Robespierre, enclin par un mouvement spontané de son cœur à réprouver la peine de mort, partagé en tout état de cause sur le sort à infliger à Louis, fut insidieusement, systématiquement mais implacablement excité à la haine et à la rancœur; de telle sorte que bientôt l'issue de Louis fut fatalement compromise.

Martin par sa discrète influence sur les conventionnels, Simon par l'industrieuse acrimonie distillée de jour en jour en l'âme de Maximilien, complotèrent à l'assouvissement des vengeances templières.

XVIII

Le 11 Décembre 1792, après que Louis se fut levé et eut déjeuné, il joua avec son fils, comme tendrement seul un père peut le faire. C'est en plein cours de cette aimable occupation qu'on le prévint de la visite du Maire. Il renvoya donc son fils et attendit. Le Maire lui portait le décret par lequel Louis Capet était convoqué à la barre de la Convention pour répondre de ses crimes. Louis XVI, las et déjà vaincu en son âme, récusa mollement qu'on l'appelât Capet, lui qui jamais n'avait porté ce patronyme.

La France en ces jours, tirant l'ultime conséquence de l'abrogation de tout titre de noblesse, jouait comédie humiliante qui dérouta tant les Cours d'Europe, de débaptiser la noblesse.

- Mais, rajouta Louis, ce n'est là que suite logique des avanies que par force vous me faites endurer quand vous devriez honorer mon nom, et respecter ma personne.

Le Maire sourit, d'une inquiétante grimace où perça son appétit sanguinaire, et le laissa seul quelques instants pour se préparer et méditer sa défense.

Dans la pièce étroite, humblement meublée des rares vestiges d'une grandeur défunte que Louis eut droit d'emporter avec lui, entra alors l'abbé Edgeworth de Firmont, élève des jésuites de Toulouse, un irlandais installé en France depuis 1787 qui avait su gagner les faveurs de Madame Élisabeth, soeur du Roi. Louis ne le connaissait pas; c'était la première fois qu'ils se virent. Mais, la convention l'ayant autorisé à choisir lui-même un prêtre, il désigna cet homme, seul prêtre non assermenté qu'il connût encore. Depuis quelques mois, ceux de ses proches, sur qui il eût pu compter encore, avaient émigré, le laissant seul, lui et sa famille, face à ses bourreaux, face à ce peuple que, criminellement, il avait tant négligé.

L'abbé, humblement présenta ses respects

- Abbé, dit le Roi, je m'en vais céans me présenter devant la Convention. Je ne doute pas qu'elle me condamne: J'aurais, plus qu'aucun homme en ce doux royaume, besoin des secours de l'Église, pour affronter dignement le jugement non des hommes mais de Dieu. Voulez-vous m'appuyer dans cette terrible épreuve?

Et l'abbé, homme robuste mais prêtre au regard fuyant, constamment tourné vers le sol, plutôt que vers son interlocuteur, dans un mouvement qu'on pouvait croire de componction, qui n'était en réalité que de gêne; l'abbé reçut ainsi le Roi en confession.

Ces longs entretiens, recouverts par le sceau secret des saints sacrements furent empreints d'une réelle dignité, d'une émotion rare; celle d'un homme se sentant innocent, injustement poursuivi pour des crimes qu'il considérait comme les actes nécessaires de sa majesté; d'un homme enfin moins inquiet qu'éperdu; moins apeuré devant la mort qu'il affronterait qu'égaré en un siècle où, dit-il un jour, il n'avait plus lieu d'être. Ces longues confessions se répétèrent tout au long de ces dramatiques journées qui séparèrent le 11 Décembre du 21 Janvier 1793.

Devant la Convention, il protesta encore une fois, affirmant ne céder que devant la force, mais il répondit aux questions qu'on lui posa. Il était debout, sans trône ni siège, à la barre, encadré par deux officiers municipaux.

Il y a peu encore, il dominait, de son trône surélevé, la chambre des États Généraux; il brillait de sa vêteure royale de lys ornée, devant la masse informe, noire et soumise des représentants du Tiers, et voici que, trois ans seulement plus tard, il comparaissait devant une assemblée analogue, tel un traître, un criminel, d'ores et déjà exilé du genre humain!

Il était entré dans la salle par un silence de plomb qui s'épaissit lourdement tout au long des cinquante questions que le président lui posa. Il avait été prévu que les députés se tussent. Le député Legendre voulait que:

«le silence des tombeaux effraie le coupable».

Il n'y eut que deux voix, pourfendant les regards froids et menaçants de cette hydre à sept cents têtes, prête à bondir, retenue seulement par sa haine. Celle du Président, morne, presque administrative, mais de colère écrêtée; celle du Roi, monocorde, ennuyeuse; habile parfois; rusée, jamais! L'acteur n'était pas digne de la pièce qu'on lui fit jouer!

On finit par lui reconnaître le droit d'être défendu: ce fut Monsieur de Malesherbes, ancien ministre de Turgot, ami des philosophes, esprit éclairé et généreux qui s'en porta volontaire. Il toisa avec superbe la rancœur de la Convention en défendant un Roi qu'il n'aimait pas, par simple dévotion pour la Justice.

Capet comparut de nouveau le 26 Décembre, défendu cette fois, mais si les avocats furent brillants parfois, si la rhétorique madrée de Desèze intrigua un peu, si les pleurs de Monsieur de Malesherbes émurent souvent, rien, parce qu'il était vraiment trop tard, rien, non, ne put renverser l'issue d'un verdict déjà incrusté en toutes les âmes.

Il apparut aux yeux de tous que Louis se crut véritablement innocent; que surtout il n'imaginait pas avoir jamais cessé d'être le monarque de ses peuples. La royauté restait

toujours pour lui une qualité d'âme, un attribut de sa race, mystérieusement élue de Dieu; il ne put jamais admettre qu'elle fût un avantage politique dont il avait abusé; et qu'il avait perdu. Cet homme se voyait encore Roi. Et c'est en Roi qu'il mourut, convaincu que la royauté lui survivrait.

Il fut condamné à mort le 17 Janvier 1793. La Convention, calmement, à l'unanimité, effaçait, derrière elle, toutes les retraites encore possibles empêchant à jamais toute reculade, toute renonciation. La France, sur le cadavre de son roi supplicié, entrait fièrement dans la modernité.

Le 20 Janvier, elle récusa tout sursis!

L'avant-veille, Louis fit venir à lui son confesseur et cette fois-là l'entrevue se prolongea tard dans la nuit. Louis, d'ordinaire si empesé, si aisément enclin à laisser s'assoupir son âme molle, Louis, ce soir-là était inquiet.

- Mon père, je vais mourir. L'état où m'a reclus l'ignominie d'un peuple en furie, m'est une offense mais je l'affronterai vaillamment. Je sais pouvoir compter encore sur l'amour de mes peuples; je veux léguer à mon fils Louis l'éducation d'un prince car il régnera. Je vous charge de le faire évader du temple.

J'ai vu hier soir la Dame blanche rôder autour des lieux; elle apparaît toujours quand un membre de la famille royale se meurt. Elle est venue pour moi!

Il est un secret, immense, essentiel, qui ne doit pas disparaître avec moi. Le trône de France, depuis l'écrasement des Templiers, détient une relique. Celle-ci a des pouvoirs célestes. Celui qui la possède est invincible. Cette pierre est divine; elle fut le promontoire sur quoi s'érigea la maison de France. Il ne faut pas que la Convention mette la main sur ce présent mystique.

Seuls les Rois surent jamais où elle se trouvait. Je ne puis vous en confier le secret, mais par ce pli que je vous remets, que vous n'ouvrirez jamais mais transmettrez à Louis, mon fils, dès que vous l'aurez mis à l'abri des fureurs du temps, et qu'il sera en âge d'exercer la vengeance de son père.

L'abbé quitta alors la prison du Temple, sa précieuse missive enfouie dans sa poche, alourdi d'un secret qui écrasait sa conscience. Ce Roi, homme sincère s'il en fut, en dépit de la médiocrité de son caractère et de la mollesse de sa pensée, ce roi lui avait fait

suffisamment confiance pour lui confier le secret qui scellait le trône à la France! Mais cette confiance, en même temps qu'elle l'honorait, indisposa son âme tourmentée.

XIX

Ces heures-là furent celles de tous les dangers, de tous les complots. Brissot intervint pour que l'exécution fût repoussée arguant de la coalition prévisible des cours européennes contre la France. Th Payne appela à préserver la vie de Louis pour prix de l'amitié des Amériques. Mais rien n'y fit.

En cette nuit du 20 Janvier, la séance fut levée après que les députés eurent promulgué qu'aucun sursis n'était tolérable.

Le Père Martin, l'esprit lourd, moins endolori par la fatigue d'une séance trop longue pour son âge, que transi par le tragique d'un décret dont il parvenait mal à assumer la violence, se rendit non loin du Châtelet, où Simon l'avait fait demander.

- Mon Père, déclara celui-ci, vous avez bien travaillé. Mais nous n'avons encore parcouru que la moitié du chemin. J'ai la certitude d'un complot visant à faire évader le fils de Louis. Nous devons le déjouer. Louis dira son secret mais à l'heure de sa mort seulement. Il faut tâcher qu'il ne puisse le transmettre à son fils. Agis en ce sens, je te le demande, mais fais vite!

Le Père Martin qui eût bien voulu s'aller coucher, et ne se réveiller qu'après la sentence exécutée, tant elle paraissait toujours insupportable au chrétien qu'il était, s'en fut donc, courant les rues, dangereuses à cette heure. Il se rendit chez Robespierre. Non loin de là, il l'apprit plus tard, Le Pelletier de St Fargeau se fit assassiner par quelques royalistes enragés, outrés qu'un des leurs pût avoir voté la mort du Roi!

Maximilien ne dormait pas. D'affreux tics lui enlaidissaient le visage, comme si, lui, le pur, l'Ange de justice et de vertu, avait été rongé comme Martin de scrupules tardifs.

- Que me voulez-vous Père Martin?

Il lui raconta ce que Simon lui avait demandé de transmettre: le complot d'enlèvement; la nécessité de surveiller Louis père et fils. Mais comment justifier leur séparation?

- Je crois nécessaire, Maximilien, d'empêcher Louis de voir son fils autrement que devant témoin. La mesure peut paraître inhumaine; elle est de sécurité d'État. Il ne faut pas que la légende puisse courir les rues, demain, que Capet possédât un secret qu'il eût transmis à son fils. Ce n'est pas Louis que nous voulons achever, mais la royauté. Qu'un seul mystère entache les dernières heures du Roi, et c'en sera fini demain de la République.

- Tu as raison, Père Martin; je vais faire prévenir en ce sens. D'ici à demain seul le confesseur pourra entendre Louis, car cela je ne puis l'empêcher.

Au Temple, les bruits les plus insensés circulèrent, auxquels Louis, seul, n'accorda pas crédit. Ils seraient libérés cette nuit; une armée secrète allait surgir de l'ombre et emmener la famille royale rejoindre les émigrés. Louis, stoïquement, avec un courage qui émerveilla la Reine, qui, jusqu'alors ne lui avait pourtant pas ménagé son mépris, tâchait de mener vie normale, s'astreignant à suivre pieusement la messe qu'on donnait pour lui. Sa conversation, juste un peu plus lente que d'accoutumée, imitait à s'y méprendre une calme insouciance que démentaient seulement les longs silences qui brusquement l'entrecoupèrent. Les municipaux, émus par les pleurs de la Reine, avaient pris sur eux de la laisser dîner avec Louis. Mais de ses enfants il resta éloigné, et c'est de cela qu'il souffrit le plus. Il s'en plaignit auprès de son confesseur dès que celui-ci arriva au Temple:

- Mon Père, ne pourriez-vous obtenir que je voie mon fils avant de mourir?

- Sire, répondit Edgeworth de Firmont, je ne le puis ni ne le veux. Il vous faut épargner aux vôtres aussi cruelle douleur. Votre fils ne doit pas voir son père meurtri, partir pour l'échafaud. Qu'il garde de vous souvenir tendre; cela sera mieux pour lui; pour vous !

- Abbé, je vous ai confié un pli contenant le secret du trône. L'avez-vous mis en sécurité?

- Non, Capet, et de mielleuse, sa voix se fit subitement sardonique, menaçante et cruelle. Ton secret, je l'ai remis à celui qui en fut spolié par ton ancêtre. Je l'ai remis au Temple. Tes souvenirs portent-ils assez loin pour que tu entandes encore la malédiction de Jacques de Molay? Alors tu sais que sa vengeance aujourd'hui accable en toi le descendant de Philippe le Bel!

- Mais, qui es-tu, interrogea Louis, soudain paralysé par une angoisse dont même l'imminence de sa mort n'avait pu le saisir!

Le visage de Louis se décomposait. Il ne restait plus en lui, sourde et grave, que l'antique terreur, mal cautérisée de génération en génération par d'inutiles expédients!

- Je m'appelle non pas de Firmont, mais Simon de Flore. Je suis celui que tu as injustement reclus dans tes geôles pendant quinze années. Celui encore qui tâcha une dernière fois de te mettre en garde quand sottement tu entrepris de fuir. M'as-tu jamais écouté? Regarde l'état où ta cécité t'a condamné!

Mais en moi, ce n'est pas seulement l'embastillé qui crie vengeance, c'est le Grand Maître de l'Ordre du Temple qui rappelle la malédiction éternelle de ta lignée et de ta descendance.

Le testament que tu m'as confié, ton fils ne le lira pas car il ne régnera jamais. J'y pourvoirai!

Le Temple a frappé ton fils aîné en 1789. Il est mort dans le château qu'occupait autrefois mon père, le comte de Fleury, Templier. Aujourd'hui tu es reclus dans les murs mêmes qu'avait édifiés l'Ordre. Parce que cela était écrit!

Cette pierre, de génération en génération, nous l'avons cherchée; nous te la reprenons, aujourd'hui.

Je t'avais prévenu, Capet, le jour de ton sacre, quand insoucieux, tu jouais au thaumaturge...

- C'était donc toi, fis le roi!

- Oui, Capet; c'est moi, qui ai cherché à te sauver en 1774; mais tu n'as pas voulu m'entendre. Je te l'avais prédit: ton trône ne serait sauvé que si tu t'en remettais au Seigneur. Tu as négligé mes avertissements. Tu as persévétré dans ta sotte politique. Aujourd'hui tu n'es plus rien; si peu que ta mort même devient inutile; mais, quoique j'en eusse le pouvoir, je ne te sauverai pas!

- Pourquoi?

- Parce qu'en deçà des devoirs de ma charge, me ronge une haine infinie que seule ta mort peut assouvir!

Simon de Flore, tourna les talons: une moue horrible lui barrait la face:

- Je te salue, Capet!

- Attends, prêtre maudit. Car tu es prêtre, n'est-ce pas? Si tu t'en vas, je vais mourir sans confession, sans les saints sacrements de notre Sainte Mère l'Église. Tu es mon ennemi, soit! Mais le prêtre en toi ne peut me refuser sa bénédiction.

Simon resta planté là, interdit. Louis venait de lui porter le seul coup qui pût encore émouvoir son âme gorgée de violences.

Et il entendit le Roi en confession. Et il le bénit.

Ce que le Roi avoua alors, seul Simon de Flore eût pu le répéter. Mais il ne le fit jamais. Il avoua seulement:

- Ce fut terrible!

Nous pouvons néanmoins le deviner.

Le lendemain, Louis, réveillé à cinq heures, assista à la messe, à genoux, bouleversé et ému. Il suivit les municipaux, monta dans la voiture où durant le trajet il lut les Psaumes.

Devant l'échafaud, il se déshabilla de lui-même. On l'entendit marmonner:

«Je suis perdu!»

Par deux fois. Il résista quand on voulut lui lier les poignets. Quand il fut monté sur le lieu de son supplice, il toisa la troupe qui encadrait l'échafaud d'un regard de supplice; mais la troupe ne frémit même pas. Un peu plus loin, il regarda la foule, la prenant à témoin de l'offense qu'on lui faisait. Mais son regard croisa soudainement celui de Simon de Flore: il poussa un cri, strident.

Et Louis mourut, sans dignité.

Il était mort comme il avait vécu. Pour rien

XX

Le Père Martin ne se coucha pas cette nuit-là. Il vit que sa tâche était achevée. Simon l'avait reçu au matin pour lui annoncer:

- J'ai trouvé! Dès que les temps le permettront, je partirai en province où la pierre se trouve. Père Martin, ton rôle est achevé.

Celui-ci fut saisi d'effroi, parce qu'il savait ce que signifiait la réunion des deux fragments. Bientôt serait le temps du jugement. Et il n'imaginait pas comparaître devant le trône divin les mains encore ensanglantées du cadavre de Louis!

Il rentra à Chartres et, sans même déposer son bagage, descendit dans l'antre de la pierre. Elle était toujours là, resplendissante de pureté, froide comme une menace, rayonnante comme une promesse.

Et le Père Martin, pria. Longuement. Allongé à terre, comme il le fit déjà, car le sacré l'écrasait de son implacable sévérité.

Alors il eut une vision. Il vit LE GLAIVE.

C'est dans cette position qu'il mourut.

XXI

Mais Simon de Flore n'en avait pas encore fini de sa tâche. S'il devinait où se trouvait la seconde parcelle de la pierre, mais devinait seulement tant le libellé du testament que Louis avait laissé, restait confus; en tout cas imprécis; il lui fallait encore accomplir leur réunion en ce lieu saint, de toute éternité préparé pour la pierre. Un point précis, subtilement marqué par les savants calculs, droits issus des secrètes connaissances que Pythagore avait su ne dévoiler qu'à ses disciples, et dont il sembla à Simon que les maçons furent les heureux mais uniques dépositaires.

Las, les temps n'étaient plus à se dévoiler; son ami de circonstance, Maximilien de Robespierre exerçait alors sur la jeune République un pouvoir rugueux et violent qui balaya tout sur son passage: ami comme ennemi; espérance comme péril.

Si pour Dieu, mille ans sont comme un jour, il est pour les hommes des heures qui comptent pour des siècles: en moins de six ans, la France s'était essayée à toutes les formes de gouvernements, les avait épuisées toutes; ne lui en restait que l'horreur. La monarchie constitutionnelle apparut d'abord un havre tant espéré de paix et de tolérance; vite dépéri, ce modèle fit place à la république qu'on crut le remède paradisiaque de tous les maux humains. Mais l'on n'eut en récompense que l'enfer, sauvage, impitoyable du couperet de la Vertu.

Simon se remit en ouvrage de complots et de manigances, mais désormais il se retrouvait seul: le Père Martin qui avait été son habile soutien l'avait quitté; son ennemi, surtout, était l'homme dont pendant presque un an, il avait partagé les heures, les labeurs et les projets.

Simon n' avait jamais aimé Robespierre, mais ce dernier, par son anxiété même, le fascinait. Il y avait en lui quelque chose du prêtre, le même esprit qui toujours prenait le monde en tenaille et s'étonnait néanmoins qu'il résistât!

Du 22 Août 1793, où il fut nommé président de la Convention il fallut moins d'un mois à Robespierre pour que celle-ci décrétât:

«La Terreur est à l'ordre du jour».

Mais quand dès Novembre on commença de fermer les églises, quand progressivement Robespierre s'inventa sa religion qu'il imposa au peuple, Simon sut que l'heure était venue d'agir.

Il eût vraisemblablement laissé les événements suivre leurs cours fatals; mais il avait terriblement peur des invectives tranchantes de St Just. Simon et St Just s'étaient peu approchés; il y eut immédiatement entre eux cette connivence de la haine qui fait les caractères inconciliables. Ils se ressemblaient trop pour ne pas s'exclure. Saint-Just exécrat en lui le prêtre. Simon redoutait en lui l'insatiable obsession vengeresse.

Mais quand Simon comprit que l'instrument de sa vengeance manquerait bientôt de tout emporter, et l'Église surtout dont il se voulait le serviteur clandestin, il était trop tard. Trop tard pour intriguer car les intrigants étaient morts. Trop tard pour en appeler aux esprits tolérants qui animèrent les heures généreuses de 89: ils avaient payé de leurs morts l'acerbe acrimonie de Maximilien.

Il ne restait plus qu'à jouer le pire.

Alors, avec un entêtement, une méticulosité qui lui fit perdre toute fierté à se regarder soi-même, Simon incita Robespierre à la Terreur. Et la France but jusqu'à satiété, lamer calice de la mort.

Longtemps hébétée, elle se reprit lentement, sans courage, mais de longs murmures qui grondèrent dans les campagnes, rappelèrent enfin les hommes à leur dignité.

Alors Simon de Flore, réunissant le chapitre, dit:

«L'heure est venue pour nous de nous séparer. Le Temple a accompli l'oracle de Jacques de Molay. Ma mission s'achève auprès de vous.

- Frère Merda, approchez! Voici deux pistolets! Avec le premier vous assassinerez Maximilien Robespierre parce qu'il est un temps pour tout; un temps pour la mort et un temps pour la vie; le temps de la mort doit s'achever aujourd'hui; sinon il ne sera plus de croix devant quoi chrétien puisse se prosterner.

Avec le deuxième pistolet que je te confie, tu me tueras, moi, Simon de Flore, parce qu'il n'est pas bon qu'un Grand Maître de l'Ordre, Serviteur de notre Seigneur, se fasse de lui-même l'Ange de la Mort.

Et que vous, preux chevaliers, puissiez faire prières pour la rémission de mes fautes; et pour mon salut.

Je ne crois pas, frères chevaliers, que le Temple ait justice de se prolonger encore. Ce qui devait être, fut accompli. Ce qui ne le put, le sera par l'insondable décret divin.

En vérité je vous le dis, le temps n'est plus au Temple et nous devrons nous dissoudre. Je n'ai pas pouvoir de vous y contraindre; je n'ai plus la force de vous y conduire.

Je sais aujourd'hui qu'un des secrets du Temple est détenu par le vénérable cénacle des Maçons.

Il n'est plus pour vous que deux voies possibles qui réalisent les vœux de l'infinité volonté divine: que ceux d'entre vous que hantent les exigences de la Règle, se fassent moines et préparent par leurs prières l'avènement du Royaume. Et que le silence de l'abbaye les enveloppe à jamais; que les autres servent le monde, dans la foi de notre Seigneur, et percent avec les Maçons le mystère de la croisée des chemins! Qu'ils deviennent maçons, et ils seront reçus avec les honneurs dus à leurs titres; là, qu'ils servent l'avènement de la **Croix!**

Comprenez qui pourra!

Qu'il en soit fait ainsi!

Le dix Thermidor, au moment intense de tous les complots, un homme, suivi de quelques gendarmes entra au conseil général.

La tribune était vide, mais les couloirs, les escaliers qui y menaient étaient noirs encore des amis de Maximilien. Certains voulaient l'arrêter, d'autres le frappèrent mais un mot: «Ordonnance secrète» lui ouvrit le passage quoique les poings continuassent à le frapper. Il traversa la salle du conseil, puis un corridor étroit. Il était devant la porte du secrétariat. Simon de Flore, qui de loin regardait la scène, lui avait si nettement décris le passage qui menait à Maximilien que pas une seconde il n'avait hésité. Il frappa puis entra: là, une pléthore de dévots affolés, tous aussi robespierristes qu'inquiets de leurs survies. Seul Maximilien gardait son calme. Oh! calme relatif: la plume noircissait encore et toujours d'interminables pages de vociférations moins oratoires qu'assassines.

Merda s'avança, hurla:

- Rends-toi, traître!

De la main gauche il saisit son premier pistolet, tira mais manqua sa cible: Robespierre n'était touché qu'à la mâchoire, qui éclata pourtant.

C'était trop peu pour qu'il mourût, mais assez pour qu'il cessât de parler. Or un homme comme Robespierre ne tenait que par l'airain de son verbe!

Les minutes qui suivirent furent d'une indescriptible cohue. Merda désespérément cherchait Simon de Flore dans la foule. Enfin il le vit, là-bas, derrière la masse attroupée devant le corps sanguinolent de Maximilien. Il tendit son second pistolet dans la direction de Simon en hurlant:

-Et toi, l'ombre du Maître, voici le châtiment que seul tu mérites. Il ajusta mais à la seconde même où il dut tirer, son bras trembla et son corps convulsivement s'agita:

Pardonnez-moi, je ne puis.

Simon s'enfuit, on ne le revit pas.

Robespierre à demi-mort, il ne restait plus qu'à prendre le pouvoir.

Tallien et les siens y pourvurent. Et ce fut bizarrement le grand retour de l'abbé Siéyès!

Maximilien, à l'instar de toutes ses victimes, périt sur l'échafaud.

Et la foule exultait!

ar une nuit de Juin 1795, Mercier et Legendre, gendarmes de leur état, patrouillant aux alentours de l'abbaye de St Rémi, découvrirent sur le bas-côté, un homme, âgé à ce qu'il leur sembla d'une quarantaine d'année, gisant au trois-quarts mort, une dague plantée non loin du cœur. Ils l'interrogèrent mais l'homme était hors d'état de prononcer un quelconque mot. Ils le fouillèrent en quête d'une pièce qui attestât de son identité. Ils n'en trouvèrent aucune. Quelques minutes plus tard, il mourut dans leurs bras, désignant convulsivement, dans un râle incompréhensible, une pierre posée à ses côtés.

Les deux gendarmes ramenèrent le corps et finirent par découvrir dans le revers de sa redingote un papier dont ils ne comprirent pas la teneur.

Le rapport qu'ils rédigèrent décrit cette pièce et mentionne le texte:

**De l'ange à Rémi
Onction
De Louis à Rémi
Pierre
En six lieues
Sauvegarde**

Les gendarmes n'y comprirent rien et ne découvrirent jamais le meurtrier. On supposa le vagabond assassiné par plus maraudeur que lui. Et l'on ne s'en soucia plus.

Que devint la pierre? Sans doute laissée sur place; peut-être emmenée par un des gendarmes comme trophée macabre.

Nul ne le sait.

Simon de Flore était mort comme il était né: inconnu.

* * * * *